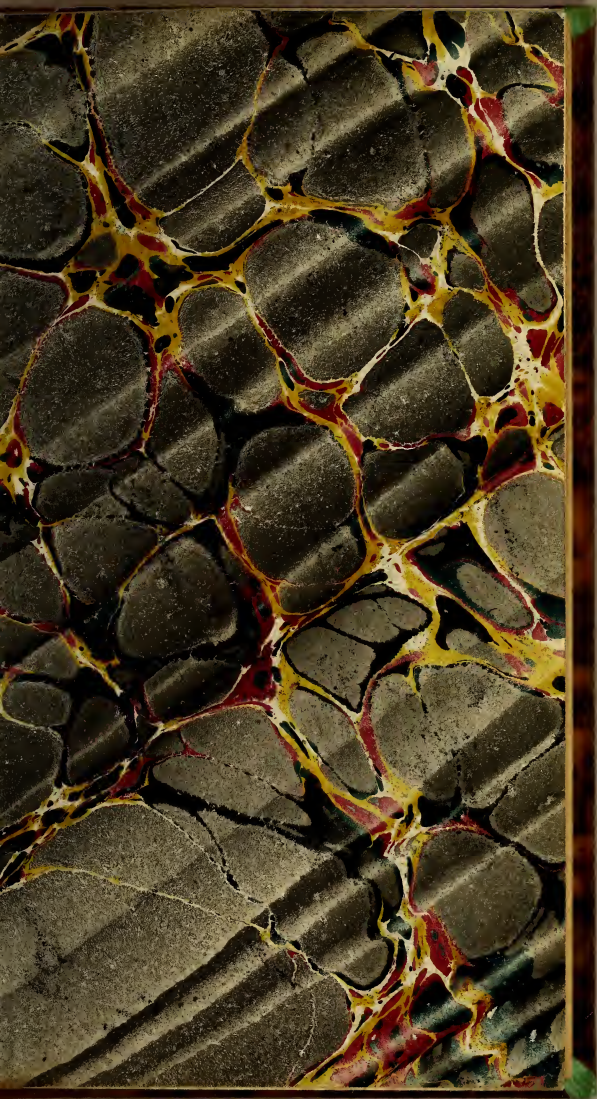
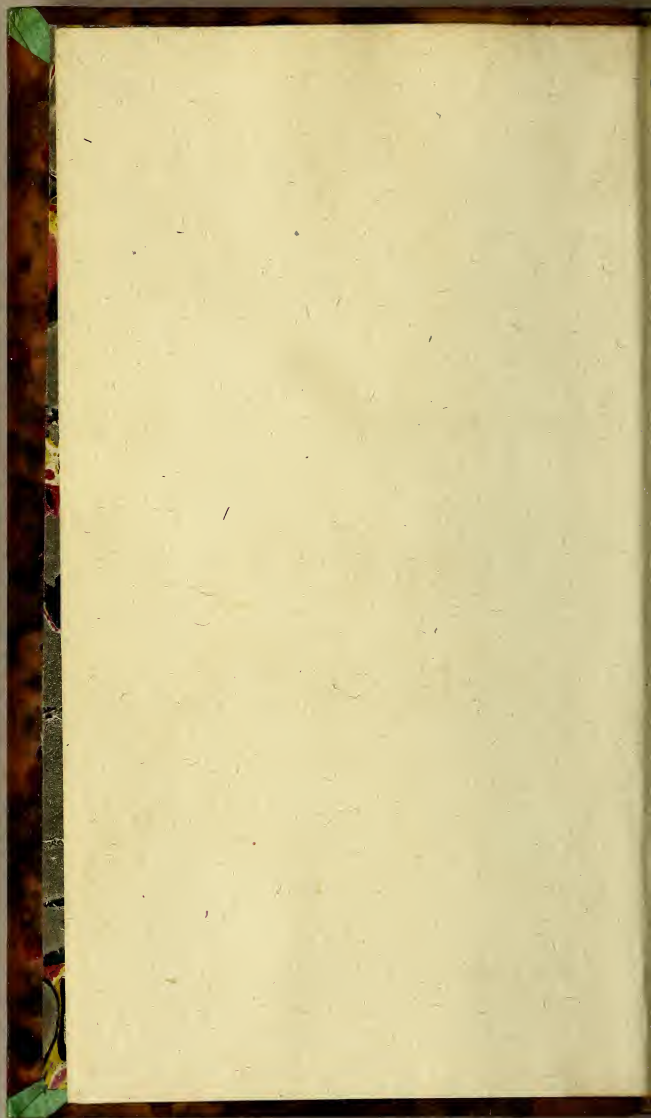


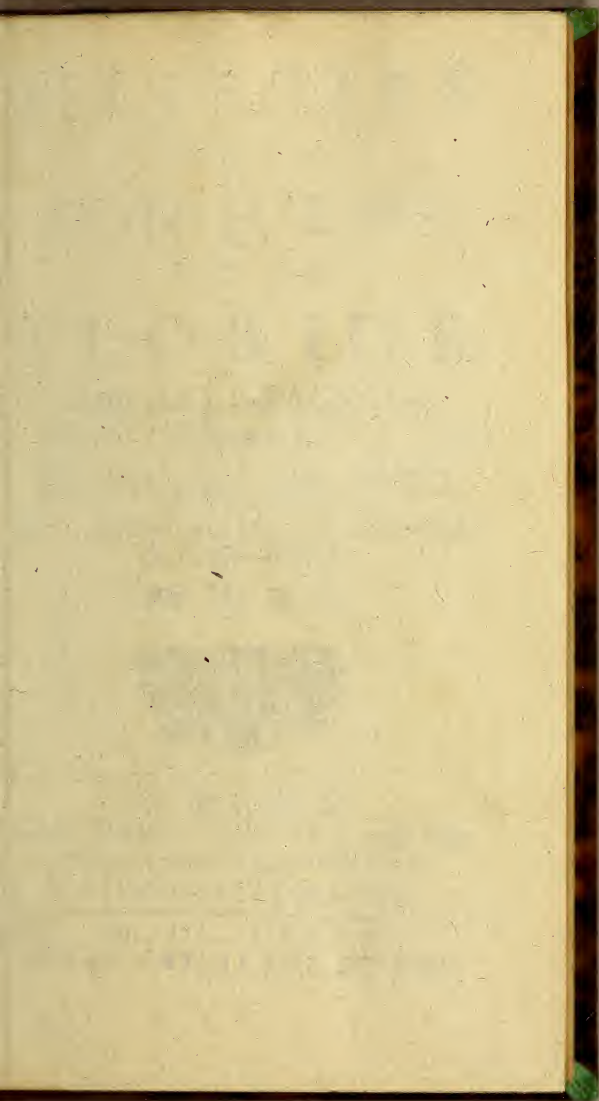




John Carter Brown.







Cetri de la Guette trans

73 arbres 7481

11
HISTOIRE
DE LA
CONQUESTE
DE LA
FLORIDE,
PAR LES ESPAGNOLS,
SOUS
FERDINAND DE SOTO.

Ecrit en Portugais par un Gentil-homme
de la ville d'Elvas.

Par M. D. C.



A PARIS;

Chez DENYS THIERRY, rue saint
Jacques, devant la rue du Plâtre,
à l'Enseigne de la Ville de Paris.

M. DC. LXXXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

HISTOIRE

DE LA

CONQUESTE

DU

ROYAUME

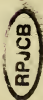
DE LA

NOUVELE

FRANCE

PAR

LE



A

PAR

LE

ROYAUME

DE LA



P R E F A C E.



E n'est pas sans rai-
son que l'on admi-
re ces premiers

Conquerans qui nous ont
découvert un nouveau mon-
de au peril de leur vie ; & il
faut encore demeurer d'ac-
cord qu'on leur a beaucoup
d'obligation. Mais on n'en
a pas moins à ceux qui ont
pris le soin de conserver la
memoire de leurs Conques-
tes , & qui sans nous expo-
ser aux fatigues & aux dan-
gers , surmontez par ces

P R E F A C E.

grands Hommes avec tant de courage , ont recüeilly avec soin & mis en lumiere de quoy nous donner le plaisir tout pur que l'on goûte dans la découverte des choses qui flattent agreablement l'imagination , tant par leur nouveauté, que par leur éclat. Comme ce plaisir est encore meilé de beaucoup d'instruction , puisque c'est sur ces modeles que l'on doit se regler pour de pareilles entreprises , il faut tomber d'accord qu'il ne peut y avoir trop d'Histoires de ces sortes d'expeditions. Cela paroist assez par le grand nombre de

P R E F A C E.

celles qui nous restent de la Conqueste du Perou & de la Nouvelle Espagne , qui toutes ont esté generalement approuvées. Car tous les genies estant differens, chacun regarde les choses d'une maniere particuliere, & les expose ainsi qu'il les void. L'un aime les combats, & les décrit fort bien en general ; un autre dans le mesme goust s'attache au détail des actions singulieres : celui-là s'applique à l'Histoire naturelle des plantes & des animaux d'un país ; celui-cy aux Coûtumes & aux inclinations des Habitans. Enfin l'on peut

P R E F A C E.

dire que cette diversité de
gousts produit des Relations
differentes, qui se servent re-
ciproquement de Commen-
taire les unes aux autres ; &
c'est d'où les Curieux , qui
lisent avec discernement ,
tirent une instruction parfait-
te de l'Histoire d'un País ou
d'une Nation. On découvre
cette verité en tout ce qu'on
appelle Memoires ; & pour
en venir au détail , on
peut le remarquer dans les
Relations de la Floride. A
la verité il y en a moins que
du Perou & de la Nouvelle
Espagne , mais elles n'en
sont pas moins curieuses,
particulierement celle que

P R E F A C E.

l'on donne maintenant qui emporte le prix en Espagne, tant par sa rareté que par le merite de son Auteur. A l'égard de sa rareté, il n'y en avoit qu'un Manuscrit en Espagne, qui fut tiré de la Bibliotheque du Duc de Sessa pour estre imprimé, & dont il y a fort peu d'exemplaires en France. Celuy dont on a tiré cette Traduction vient d'une Bibliotheque remplie de Livres assemblez avec beaucoup de choix. Cette Relation a l'avantage d'estre Originale, & de venir de la premiere main, à la difference de celle de la Floride de

P R E F A C E.

l'Ynca Garcillasso de la Vega, qui ne peut luy disputer le prix, n'ayant paru que depuis celle-cy, & n'ayant esté composée que sur le recit que luy en fit un simple Cavalier qui avoit suivy Ferdinand de Soto en la Floride, & qui faute d'intelligence a pû se tromper en beaucoup de choses aussi bien que Garcillasso, faute de memoire & d'aplication.

C'est ainsi qu'au commencement de sa Floride, il assure que Soto y alla accompagné de treize cens hommes, au lieu que nostre Auteur dit avec beaucoup plus d'apparence qu'il n'y

P R E F A C E.

en avoit que fix cens ; sur-
quoy l'on doit remarquer
qu'un Gentil-homme, com-
me il estoit, a ordinairement
plus de lumieres & plus
d'égards pour la verité, qu'un
simple soldat. C'est le
titre de la Relation qui
nous apprend que nostre
Auteur estoit Gentil-hom-
me Portugais de la Ville
d'Elvas , & qu'il accompa-
gna Soto en toute cette ex-
pedition. C'est assurément
un de ceux qui sont nom-
mez dans le deuxiême Cha-
pitre ; mais on n'a pû le dé-
meler d'entre les autres, par-
ce qu'il n'a pas voulu se mar-
quer par aucune distinction,

P R E F A C E.

& cet exemple d'une modestie qui ne se rencontre que parmy les plus honnestes gens, nous est un bon garand de sa sincerité. Il y a beaucoup d'apparence que sa naissance luy faisoit avoir part aux deliberations les plus importantes, & le détail qu'il nous en donne confirme cette opinion. On ne peut donc pas douter qu'il ne fût tres-bien informé, & ceux qui prendront le soin d'examiner son ouvrage, en seront convaincus par sa maniere d'écrire. Son stile est naturel, simple, & sans aucuns ornemens, tel que le doit estre celuy d'un dis-

P R E F A C E.

cours qui n'a que la vérité pour objet. Il ne s'écarte point de son sujet pour se jeter dans des digressions inutiles, comme a fait Garcilasso de la Vega, qui semble n'avoir eu pour but que de rapporter les exploits de Gonçales Sylvestre, dont il paroît faire son Heros, & duquel neantmoins nostre Auteur ne dit pas un mot. Enfin il ne s'engage dans les descriptions qu'autant qu'il est nécessaire pour fonder ce que l'on doit sçavoir : C'est pourquoy il a rejetté à la fin de l'Ouvrage ce qui regarde la nature du Païs & de ses Habitans.

P R E F A C E.

A l'égard de la découverte , il la suit avec tant d'exactitude & de netteté , que l'on ne peut souhaiter rien de plus achevé ; ainsi que la maniere dont il nous fait connoître les deux Généraux Soto & Moscoso , aux endroits où sans s'amuser à faire leurs portraits , en Auteur de Roman , il les peint par des coups de maître qui nous font connoître les qualitez de leurs personnes & leurs inclinations. Il dé-
melle si bien les motifs qui engagerent Soto à pousser cette expedition contre le sentiment de tous ceux qui le suivoient , & les rai-

P R E F A C E.

sons qui obligerent Mosco-
so à quitter ce dessein mal-
gré les oppositions qu'il y
rencontra ; qu'il est aisé de
remarquer que l'Auteur n'a-
voit pas moins de lumiere
& de discernement, que de
bonne foy. Ainsi cette His-
toire ne doit pas estre confi-
dérée seulement comme u-
ne piece curieuse, mais com-
me un ouvrage dont on peut
tirer beaucoup d'instruction
pour se conduire dans de pa-
reilles expéditions, & mes-
me pour la connoissance des
pays qui environnent la Flo-
ride, que les François ont
découvert depuis peu de
temps par les ordres du Roy.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus en ce Volume.

CHAPITRE PREMIER.



A Naissance de Dom Fernand de Soto, & comment il obtint le gouvernement de la Floride. page 1

CHAP. II. *Cabeça de Vaca vient à la Cour d'Espagne avec une Relation de la Floride. L'Assemblée qui se fait à Seville pour la Conquête de ce País.* 4

CHAP. III. *Les Portugais vont à Seville, & delà à saint Lucar : On nomme des Capitaines pour les vaisseaux & pour les Soldats qui devoient faire le voyage.* 9

CHAP. IV. *Le General part d'Espagne : Il arrive aux Canaries, & delà aux Antilles.* 11

Table des Chapitres.

- CHAP. V. Des habitans de la ville de
S. Jacques & des autres Bourgs de
l'Isle de Cuba. De la qualité de la
terre, & des fruits qu'elle produit. 14
- CHAP. VI. Le Gouverneur envoie sa
femme avec ses navires à la Hava-
ne, où il se rend par terre avec le
reste de ses gens. 19
- CHAP. VII. Nostre départ de la Ha-
vane, & nostre arrivée à la Flori-
de. 25
- CHAP. VIII. Des courses qu'on fait
dans le país, & comment on trouve
un Chrestien qui estoit depuis un
long-temps entre les mains des In-
diens. 31
- CHAP. IX. Qui estoit ce Chrestien :
Comment il passa dans la Floride :
Et ce qu'il dit au General. 34
- CHAP. X. Le General envoie les na-
vires à Cuba ; il laisse cent hommes
au port d'Ucira, & entre dans les
terres. 43
- CHAP. XI. Le General arrive à Ca-
liquen, dont il emmene le Cacique
avec luy jusques à Napetaca. Les
Indiens le luy veulent enlever de
force. On en tue beaucoup en cette
occasion. 49

Table des Chapitres.

CHAP. XII. Le Gouverneur arrive à Palaché, on luy dit qu'il y avoit beaucoup d'or plus avant dans le pais. 57

CHAP. XIII. Le Gouverneur part de Palaché pour chercher la Province d'Yupaha, & ce qui luy arriva dans ce voyage. 65

CHAP. XIV. Le Gouverneur sort de la Province de Patofa & rencontre un desert, où luy & tous ses Gens se trouvent dans une extrême misere. 76

CHAP. XV. Le Gouverneur part de Cutifachiqui pour aller à Coça. Ce qui luy arrive durant sa marche. 89

CHAP. XVI. Fernand de Soto échappe d'un grand peril dans le Bourg d'Acosté, par sa prudence. Ce qui luy arrive en chemin, & son arrivée à Coça. 100

CHAP. XVII. Le Gouverneur part de Coça pour aller à Tascaluca. 108

CHAP. XVIII. Les Indiens se soulèvent contre le Gouverneur, ce qui en arriva. 118

CHAP. XIX. Le Gouverneur met ses gens en bataille & entre dans Maville. 122

CHAP.

Table des Chapitres.

- CHAP. XX. *Le Gouverneur part de Maville pour aller à Chicaça. Ce qui luy arrive en ce voyage.* 127
- CHAP. XXI. *Les Indiens reviennent attaquer les Eſpagnols & ſont repouſſez. Le Gouverneur va à Alimamu, & les Indiens l'attendent en armes ſur le chemin.* 139
- CHAP. XXII. *Le Gouverneur va à Quizquiz & de là à Riograndé.* 143
- CHAP. XXIII. *Le Gouverneur va à Caſqui, & de là à Pacaha où il trouve un païs différent des autres endroits de la Floride.* 150
- CHAP. XXIV. *Le Cacique de Pacaha vient offrir ſes ſervices, celui de Caſqui ſe retire, & revient pour ſ'excuser. Le Gouverneur les remet bien enſemble.* 160
- CHAP. XXV. *Soto cherche la Province de Quigaté d'où il va à Coligoa, & de là à Cayas.* 169
- CHAP. XXVI. *Le Gouverneur va voir la Province de Tulla; ce qui luy arrive en chemin.* 178
- CHAP. XXVII. *Le Gouverneur va de Tulla à Autiamqué, où il paſſe le quartier d'hyver.* 185
- CHAP. XXVIII. *Soto part d'Autiamqué.*

Table des Chapitres.

- tiambique pour aller à Nilco, & de là à Guachoya.* 192.
- CHAP. XXIX. *Qui traite de ce que le Gouverneur envoya dire à Quigaltan, de la réponse qu'il en receut, & de ce qui arriva.* 200
- CHAP. XXX. *La mort du General Dom Fernand de Soto. On éliten sa place Louis Moscoso d'Alvarado.* 209
- CHAP. XXXI. *Le Gouverneur Louis de Moscoso part de Guachoya pour aller à Chagnaté, & de là à Aguacay.* 217
- CHAP. XXXII. *Le Gouverneur va d'Aguacay à Naguatex. Ce qui luy arriva.* 224
- CHAP. XXXIII. *Le Cacique de Naguatex vient voir le Gouverneur: il part de Naguatex & arrive à Mondacao.* 229
- CHAP. XXXIV. *Le Gouverneur quitte Mondacao pour aller à Soacatin & à Guasco. L'armée passe par un pais desert & retourne à Nilco: faute de truchement & de guide.* 233
- CHAP. XXXV. *L'armée retourne à Nilco & à Minoya où on fait des vaisseaux pour sortir de la Floride.* 240
- CHAP. XXXVI. *On fait sept bri-*

Table des Chapitres.

- gantins l'armée part de Minoya. 248
 CHAP. XXXVII. Les Indiens de
 Quigaltam attaquent les Espagnols
 sur la riviere, & le succès du com-
 bat. 257
 CHAP. XXXVIII. De l'opiniâreté
 des Indiens à nous poursuivre durant
 le cours de cette navigation. 265
 CHAP. XXXIX. La flotte arrive à
 la mer ; Ce qui arriva aux Espagnols
 avant que d'y entrer & au commen-
 cement de leur voyage. 270
 CHAP. XL. Une tempeste écarte les
 brigantins, il se rejoignent à un
 écueil. 278
 CHAP. XLI. Les Espagnols arrivent
 à la ville de Panico. 282
 CHAP. XLII. Les Espagnols vont
 à Panico, & la maniere dont les ha-
 bitans les receurent. 287
 CHAP. XLIII. De la maniere hon-
 neste & genereuse dont nous fûmes
 traitez par le Viceroy & par les ha-
 bitans de Mexique. 291
 CHAP. XLIV. De quelques singula-
 ritez de la Floride, des fruits, des
 oiseaux, & des animaux que ce pais
 produit. 295

Fin de la Table des Chapitres,



PRIVILEGE DU ROY.

L OUIS par la grace de Dieu,
Roy de France & de Navarre ;
A nos Amez & Feaux Conseillers,
Les Gens tenans nos Cours de Par-
lement , Maistres des Requestes or-
dinaires de nostre Hostel , grand
Conseil , Baillifs , Senéchaux, Pre-
vofts, leurs Lieutenans, & à tous
autres nos Justiciers & Officiers
qu'il appartiendra , S A L U T ;
nostre cher & bien-ami D E N Y S
T H I E R R Y Imprimeur, Libraire,
& ancien Consul des Marchands à
Paris, Nous a fait remontrer, que
pour donner au public un Livre
intitulé : *La véritable Histoire de la
Conqueste de la Floride sous Ferdinand
de Soto*, il desireroit l'imprimer avec
nostre permission, s'il Nous plaisoit
luy octroyer nos Lettres sur ce ne-
cessaires, lesquelles il nous a tres-
humblement fait supplier de luy

vouloir accorder. A CES CAUSES
desirant favorablement traiter l'Ex-
posant, Nous luy avons permis &
accordé, permettons & accordons
par ces Presentes, d'imprimer ou
faire imprimer, vendre & debiter
en tous les lieux de nostre Royaume
ledit Livre, en telle marge & ca-
ractere, & autant de fois que bon
luy semblera, durant le temps de dix
années consecutives, à compter du
jour qu'il sera achevé d'imprimer
pour la premier fois. Pendant lequel
temps, Nous faisons tres-expresses
défenses à tous Imprimeurs, Librai-
res & autres, d'imprimer, faire im-
primer, vendre & distribuer ledit
Livre, sous pretexte d'augmenta-
tion, correction, changement de ti-
tre, fausses marques ou autrement ;
& à tous Marchands étrangers d'en
apporter ny distribuer en ce Royau-
me d'autres impressions que de cel-
les qui auront esté faites du consen-
tement de l'Exposant, à peine de deux
mille livres d'amende, payable par
chacun des contrevenans, & appli-
cable un tiers à Nous, un tiers à

L'Hospital General de nostre bonne
Ville de Paris, & l'autre tiers à l'Ex-
posant, ou à ceux qui auront droit de
luy ; de confiscation des Exemplai-
res contrefaits, & de tous dépens,
dommages & interets ; à condi-
tion qu'il sera mis deux exemplai-
res dudit Livre dans nostre Biblio-
theque publique, un en celle du
Cabinet de nos Livres en nostre
Chasteau du Louvre, & un en celle
de nostre tres-cher & feal le Sieur
le Tellier, Chevalier Chancelier
de France, avant que de l'exposer
en vente ; à la charge aussi que
l'impression en sera faite dans le
Royaume, & non ailleurs, & que
ledit Livre sera imprimé sur de
beau & bon papier, & de belle im-
pression ; & ce suivant ce qui est
porté par le Reglement fait pour la
Librairie & Imprimerie au mois de
Juin 1618. enregistré en nostre
Cour de Parlement de Paris le
neuvième Juillet ensuivant, à peine
de nullité des Presentes, lesquel-
les seront enregistrées dans le Re-
gistre de la Communauté des Impri-

teurs & Libraires de nostre bonne
Ville de Paris. Si vous mandons
et enjoignons, que du contenu en
celles vous fassiez jouïr pleinement
et paisiblement l'Exposant, ou ceux
qui auront droit de luy, sans souf-
rir qu'il leur soit fait aucun em-
pechement. Voulons aussi qu'en
mettant au commencement ou à la
fin dudit Livre une copie des Pre-
sentations ou Extraict d'icelles, elles
soient tenuës pour bien & dûement
signifiées, & que foy y soit adjou-
tée, & aux copies collationnées
par l'un de nos amez & feaux Con-
seillers & Secretaires, comme à
l'Original. Commandons au pre-
mier Huissier ou Sergent sur ce re-
quis, de faire pour l'exécution d'i-
celles tous Exploits, Saisies & Actes
nécessaires, sans demander autre
permission; nonobstant toutes op-
positions, Clameur de Haro, Char-
re Normande, & Lettres à ce
contraïres. C A R tel est nostre plai-
sir, D O N N E' à Paris le sixième
jour de Novembre l'An de Grace
mil six cens quatre-vingt-quatre,

& de nostre Regne le quarante-
deuxième. Par le Roy en son Con-
seil, LE PETIT.

*Registré sur le Livre de la Commu-
nauté des Libraires & Imprimeurs de
Paris le huitième Novembre 1684. sui-
vant l'Arrest du Parlement du huitième
Avril 1653. & celuy du Conseil Privé
du Roy du vingt-septième Fevrier 1665.
Signé A N G O T.*

Achevé d'imprimer pour la pre-
miere fois le vingt-septième Fevrier
1685.

RELATION



RELATION DE LA CONQUESTE DE LA FLORIDE.

CHAPITRE PREMIER.

*La Naissance de Dom Fernand de Soto,
& comment il obtint le gouvernement
de la Floride.*

LE Capitaine Fernand de Soto estoit fils d'un * simple Gentilhomme de Xeres de Badaïos , & il passa dans les * Indes fujettes à la Couronne de Castille, au temps que Pedrarias d'Avila en estoit Gouverneur. Soto n'avoit alors pour tout bien que l'Espée & la Rondache, neantmoins son

* Escu deiro.

* Ce sont les Indes Occidentales, ou l'Amérique.

A

* C'est
François
Pizarre.

merite & sa valeur obligerent Pedrias à luy donner le commandement d'une Compagnie de Cavalerie , & à l'envoyer avec * Ferdinand Pizarre à la Conqueste du Perou. Il se distingua fort dans cette expedition , tant à la prise d'Atabalipa Roy du Perou , qu'à celle de Cusco , & en toutes les autres occasions où on pouvoit acquerir de l'honneur. Il y gagna aussi beaucoup de bien , & eut si bonne part au tresor d'Atabalipa, qu'il amassa en peu de temps cent quatrevingts mille écus d'or , des pieces qui luy tomberent en partage ; il les porta en Espagne , où l'Empereur en prit une partie qu'il paya de soixante mille reales , à prendre sur l'impôt de Soyes de Grenade. Le reste luy fut remis par la Chambre de Seville établie pour le payement des droits du Roy , qu'ils appellent *la Casa de Contratacion*. * Soto mit alors sur pied un magnifique equipage , & prit un Intendant, un Maître d'Hôtel , des Pages , un Ecuyer , un Valet de Chambre , des Estafiers , & tous les autres Officiers d'un Grand Seigneur. C'est ainsi qu'il vint à la Cour accompagné de Jean

* Comme nous
dirions
Bureau
des In-
des.

d'Anusco de Seville, de Louïs Moscoso , d'Alvarado , de Nunho , de Touar , & de Jean Rodriguez Lobillo. Tous ces Cavaliers excepté Jean d'Anusco , estoient venus avec luy du Perou, où ils avoient gagné chacun quatorze ou quinze mille écus d'or. Ils estoient magnifiques en habits , en chevaux , en armes , parce que Soto vouloit se faire remarquer par une belle dépense dans la premiere occasion qu'il avoit de paroistre, quoique d'ailleurs il n'eut aucun penchant à la liberalité. Ces Cavaliers que j'ay nommez l'accompagnoient par tout, outre ses domestiques, & quelques autres personnes qui s'attachoient à sa fortune. Il s'engagea alors à la recherche d'Isabelle de Bodavilla fille de Pedrias d'Avila , Comte de Punho en Rostro , & après qu'il l'eut épousée, l'Empereur luy donna le gouvernement de l'Isle de Cuba avec la qualité de General de la Floride , & le titre de Marquis des terres qu'il pourroit conquerir.



CHAPITRE II.

Cabeça de Vaca vient à la Cour d'Espagne avec une Relation de la Floride. L'Assemblée qui se fait à Seville pour la Conquête de ce País.

SOTO estant ainsi nommé pour estre Gouverneur & General, un Gentilhomme nommé Cabeça de Vaca vint des Indes à la Cour de l'Empereur. Il avoit accompagné Narvaez en l'expédition de la Floride, & il publia la perte de ce Gouverneur, & de tous les gens, par un naufrage dont il s'estoit sauvé avec trois autres seulement sur les costes de la nouvelle Espagne. Cabeça apportoit encore une Relation de ce qu'il avoit veu dans la Floride, & elle estoit écrite de maniere qu'il disoit en quelques endroits, J'ay veu cela, & plus encore que je reserve à declarer à sa Majesté. Il s'étendoit beaucoup sur la misere du país, & sur les fatigues qu'il avoit essuyées: Mais comme quelques-uns de ses parens qui avoient dessein de passer aux Indes, le pres-

soient de leur dire s'il avoit trouvé quelques richesses dans la Floride, il leur répondit qu'il ne pouvoit pas s'expliquer là-dessus, parce qu'il vouloit retourner dans ce país avec Orantes un de ses Compagnons, qui estoit demeuré dans la nouvelle Espagne. Qu'il venoit à dessein de demander ce gouvernement à l'Empereur, & qu'ils avoient fait serment de ne découvrir à personne ce qu'ils avoient veu, de peur qu'on ne les prévint dans le dessein qu'ils avoient d'obtenir cette grace de sa Majesté. Cela donnoit sujet de croire que la Floride estoit le plus riche país du monde. Fernand de Soto avoit eu dessein d'attirer Cabeça auprès de soy, & il luy avoit offert un party avantageux; mais après leur traité conclu, ils se broüillèrent, sur le refus que Soto fit de luy donner quelque argent pour acheter un vaisseau. Cependant Baltazar de Gallegos, & Christofle d'Espindola parens de Cabeça, résolus de passer dans la Floride avec Soto, prièrent un jour leur parent de leur donner conseil sur ce qu'ils devoient faire. A quoy il répondit que s'il

ne suivoit pas Soto , c'estoit parce qu'il esperoit obtenir un autre gouvernement, & qu'il ne vouloit pas marcher sous les enseignes d'un autre. Qu'il avoit eu intention de demander le gouvernement de la Floride , mais que Soto en estant déjà pourveu , le serment qu'il avoit fait l'empeschoit de s'ouvrir sur ce qu'ils souhaitoient d'apprendre de luy. Cependant qu'il leur conseilloit de vendre leur bien, & de suivre Soto , qu'ils n'auroient pas sujet de se repentir de ce dessein. Enfin Cabeça eut occasion d'entretenir l'Empereur , qu'il instruisit à fond de tout ce qui s'estoit passé dans l'expédition de Narvaez , surquoy le Marquis d'Astorga qui apprit le détail de cette conversation , prit la résolution d'envoyer avec Soto son propre frere Dom Antonio Osorio, qui fut suivy de deux de ses parens François , & Garcias Osorio. Dom Antonio se défit de soixante mille reales de revenu qu'il avoit en benefices, & François Osorio vendit une terre dont plusieurs Gentilshommes relevoient. Après quoy ils allerent trouver le General à Seville , où il estoit

accompagné de Nunho de Touar, de Louïs Moscoso, & de Jean Rodriguez Lobillo, qui avoient engagé pour ce voyage tout le gain qu'ils avoient fait au Perou. Moscoso y menoit encore deux de ses freres, & cette compagnie fut augmentée par la venuë de Dom Carlos, qui avoit épousé une cousine du Gouverneur: Il menoit cette Dame avec luy, & à son exemple attira de Badaïos, Pierre Calderano, avec trois parens du General Ayres Tinoco, Alonso-Romo, & Diego Tinoco. Soto se rendit à Elyas, où André de Vasconcelos eut occasion d'entretenir Moscoso. Il le pria de parler à Dom Fernand de Soto, & de luy faire voir les provisions qu'il avoit du Marquis de Villareal pour la Capitainerie de Ceita. Ce General après les avoir veuës, écrivit à Vasconcelos, qu'il pouvoit esperer de luy toutes sortes de graces, & qu'il luy donneroit un employ honorable dans la Floride. Ainsi Vasconcelos s'engagea à le suivre, avec Fernand Pegado, Antonio Martinez Segurado, Rois Pereyra Jean Cordeiro, Estienne Pegado,

Benoist & Alvare Fernandez , tous Portugais de la ville d'Elvas. Ce qui donna tant de reputation à cette entreprise , qu'on vit arriver à Seville un grand nombre de Gentilshommes de Salamanque , de Jaen , d'Albuquerque , & d'autres villes d'Espagne. De sorte qu'il demeura à saint Lucar plusieurs honestes gens , qui avoient vendu tous leurs biens pour faire ce voyage. Et cela , parce qu'on manqua de vaisseaux pour embarquer les hommes , qui manquent souvent pour aller en des païs dont les richesses sont connues. L'entretien de Cabeça avec l'Empereur produisit cet effet , & ceux qu'il eut avec d'autres personnes. Mais quoique Soto essayât encore de l'engager dans ses interêts par des offres tres-avantageuses , il les refusa , & obtint enfin de l'Empereur le gouvernement de Rio de Plata : Ce qui n'empescha pas ses deux parens Espindola , & Gallegos , de s'attacher à Soto. Gallegos vendit ses maisons , ses vignes , & des rentes en bled , outre quatre-vingt-dix arpens de terre plantée d'oliviers dans le territoire de Seville. Il eut la charge

le Sergent Major , & mena sa femme avec luy. Plusieurs autres Cavaliers de qualité suivirent Soto , & emporterent des charges considerables sur plusieurs concurrens qui les soutenoient fort. Ainsi Antonio Viedma eut la charge d'Intendant : Jean d'Anhuco celle de Controlleur , & Jean Gaytan cousin du Cardinal de Ciguenca , fut pourveu de celle de Tresorier.

CHAPITRE III.

Les Portugais vont à Seville , & delà à saint Lucar : On nomme des Capitaines pour les vaisseaux & pour les Soldats qui devoient faire le voyage.

VASCONCELOS & les autres Gentilshommes Portugais partirent d'Elvas le 15. de Janvier , & arriverent à Seville la veille de saint Sebastien. Ces Cavaliers allerent au logis du General , & comme ils entroient dans sa cour , Soto les aperceut d'une gallerie où il estoit , & descendit aussi-tost pour les recevoir

au pied de l'Escalier qui conduisoit à cette galerie. Quand ils furent en haut , il leur fit donner à tous des sieges : alors Vasconcelos luy dit qu'il venoit avec ces Cavaliers Portugais pour luy offrir leur compagnie, & leurs services dans le voyage qu'il avoit entrepris, dont Soto les remercia , en leur marquant beaucoup de joye & de reconnoissance de leur arrivée, & de leurs offres obligeantes. Comme on avoit déjà mis sur table, il les convia à souper avec luy , & pendant le repas il ordonna à son Intendant de leur chercher un logis proche du sien. De Seville le General avec tous ceux qui devoient l'accompagner , alla à saint Lucar, où il voulut faire la reveuë de ses gens. Les Portugais y parurent en equipage de gens de guerre , couverts d'armes fort propres , & les Castillans fort galamment habillez en pourpoints & casaques d'étoffes de soye brodez, & tailladez. Mais cette galanterie hors de saison ne plut pas au General : Ainsi il ordonna qu'on feroit une autre reveuë , où chacun se trouveroit avec ses armes. Les Portugais y

vinrent encore bien armez, & le General les rangea auprès de son étendart porté par son Enseigne, au lieu que les Castellans n'avoient la plupart que des cottes de maille, vieilles & rouillées, & tous des salades en teste avec des épieux ou de méchantes lances. Quelques-uns tâcherent de passer en reveuë avec les Portugais, & après qu'ils eurent défilé on les conta tous suivant l'ordre de Soto, & on en dressa un rôle jusques au nombre de six cens hommes qui passerent avec luy en la Floride. Le General avoit acheté sept navires bien fournis de toute sorte de munitions, & bien équippez. Il nomma des Capitaines, & leur donna à chacun le rôle des gens qu'ils devoient embarquer.

CHAPITRE IV.

Le General part d'Espagne : Il arrive aux Canaries, & delà aux Antilles.

CE fut au mois d'Avril de l'année mil cinq cens trente-huit que le General distribua les navires aux Capitaines qui devoient les com-

mander. Il en choisit pour sa personne un qui estoit tout neuf, & excellent voilier. Il en donna un autre Vasconcelos, pour les Portugais qui l'avoient suivi. Ainsi ils partirent de la rade de saint Lucar le matin du Dimanche * du Lazare au mois d'Avril, avec une extrême satisfaction de toute la flotte, au son des trompettes & au bruit de toute l'artillerie. Après quatre jours d'un vent favorable ils furent surpris d'un calme avec des marées qui venoient du Levant de sorte qu'ils furent huit jours sans avancer. Enfin le vent se rafraîchit, & ils arriverent à la Gomere une des Isles Canaries, le matin du Dimanche de Pâques fleuries, quinze jours après leur sortie de saint Lucar. Le Seigneur de cette Isle qui porte le titre de Comte, estoit vestu de blanc depuis la teste jusqu'aux pieds, cape, justaucorps, haut-de-chaussé jusques à ses souliers & son chapeau; de sorte qu'il estoit comme un Capitaine de Bohemiens. Il reçut nostre General avec bien de la joye, & luy donna un fort bon logis. Tous les Cavaliers de la flotte furent aussi bien receus, &

* C'est à dire le Dimanche, auquel on dit l'Evangile du Lazare.

geez , & on leur fournit en payant
s rafraîchissemens dont ils avoient
soin , comme pain , vin , viande &
ut ce qui manquoit à l'équipage
s vaisseaux. Enfin le Comte donna
ne de ses filles naturelles à Dona
abelle femme du General , pour la
rvir en qualité de Damoiselle. La
otte partit de la Gomere le Diman-
e suivant , huit jours après son ar-
vée , & vint aux Antilles le jour de
Pentecoste , qu'elle entra dans le
ort de la ville de saint Jacques , dans
lle de Cuba. En mettant pied à
rre , le Gouverneur trouva un beau
eval richement harnaché , qu'un
entilhomme de la Ville luy avoit
voyé , & une mule pour Dona Isa-
elle , avec tous les Bourgeois à pied
à cheval , qui s'estoient rendus sur
port pour le recevoir. Ils le mene-
nt à son logis qui estoit fort com-
ode , où il fut visité de tous les
incipaux habitans qui vinrent luy
ffrir leurs services. Tous les Offi-
ers & soldats furent logez , & ceux
ui voulurent aller hors de la Ville
urent receus & bien traittez dans les
aisons de Campagne , où leurs hostes

furent ce qui leur estoit possible pour leur fournir toutes sortes de rafraichissemens.

CHAPITRE V.

Des habitans de la ville de S. Jacques & des autres Bourgs de l'Isle de Cuba. De la qualité de la terre, & des fruits qu'elle produit.

* L'Original dit de foin.

LA ville de saint Jacques contient quatre-vingts grandes Maisons fort logeables, quoi-que la plus grande partie ne soit bâtie que de planches & couverte de * paille, quelques-unes seulement sont bâties de pierre avec de la chaux, & couvertes de tuile. Les habitans ont de grands jardins, où on trouve plusieurs arbres bien differens de ceux d'Espagne. Il y en a qui portent des figes grosses comme le poing, mais ameres & de peu de goust. On y voit un fruit qu'ils appellent ananas de la figure & de la grandeur d'une pomme de pin. Il est de fort bon goust. Ils ont encore a la campagne d'autres fruits de la même figure, mais bien plus grands,

qui croissent sur des arbres ou plutôt des arbrisseaux fort bas , & qui ressemblent à ces fruits qui ont une odeur agreable, & un tres-bon goust. D'autres arbres portent un fruit appelé Mameias de la grosseur d'un poin, que les habitans preferent à tous les autres. Il y a encore des guoyaves grosses comme des figues , & de la figure d'une aveline ; Mais l'arbre le plus extraordinaire qu'ils ayent est de la hauteur d'une lance , d'une seule tige , & sans aucune branche. Ses feuilles sont de la longueur du fer d'une zagaye , & son fruit est de la figure , & de la grandeur d'un concombre : ils viennent en masse de vingt ou trente à la fois. A mesure que le fruit se meurit, l'arbre s'abaisse avec luy : on nomme ces fruits bananes, qui sont de tres-bon goust , & qui meurent après estre cueillis. Mais ceux qui meurent sur l'arbre sont meilleurs. Ces arbres ne portent qu'une seule fois, après quoy on les coupe, & un autre pousse du pied qui donne du fruit l'année suivante. On voit encore un autre fruit d'un grand secours pour plusieurs des habitans,

& sur tout pour les Esclaves. Ce sont les patates qui viennent aussi dans la Terceire qui dépend du Royaume de Portugal. Elles croissent dans la terre & ressemblent fort aux * ignames pour la figure, & aux chataignes pour le goût. Le pain de cette Isle se fait aussi de racines semblables aux patates. Le bois qui croist sur ces racines approche du fureau. Ils font de petites buttes de terre, & dans chacune ils plantent cinq ou six rejettons, & on ne tire ces racines que dix-huit mois après. Si quelqu'un trompé par la ressemblance qu'elles ont avec les patates en mangeoit tant soit peu, il seroit en danger de mort. Ce que l'expérience fit voir sur un soldat qui mourut sur le champ, quoy-qu'il n'en eût gueres mangé. On appreste ces racines en les rapant, & après avoir pressé les rapures & en avoir séparé & jetté le suc qui est mortel & qui a une odeur forte, il reste une farine sèche, mais le pain n'en a pas beaucoup de goût & encore moins de substance. A l'égard des fruits d'Espagne ils ont des figuiers, & des oranges, qui portent toute l'année à cause

* Racines comme des paniers.

de la chaleur, & de la fertilité de la terre. L'Isle nourrit plusieurs chevaux, & quantité de bœufs qui trouvent toujours de l'herbe verte. Il y a des vaches & des pores sauvages en abondance. De sorte que les habitants ne manquent point de viande pour leur nourriture, & on trouve encore dans les bois & dans les campagnes diverses especes de fruits: ainsi il arrive quelquefois que des Espagnols seront égarez quinze jours durant, à cause des différentes routes que les vaches sauvages tracent au travers des forests, & cependant ils se nourrissent de ces fruits, & de la mouëlle qui croist au cœur d'une espece de palmiers qui viennent en abondance par toute l'Isle, & qui ne portent point d'autre fruit. L'Isle de Cuba a trois cens lieuës de l'Est à l'Oüest, & trente ou quarante en quelques endroits du Nord au Sud: Il y a six Villes ou habitations de Chrestiens, S. Jacques, Baracoa, Bayamo, le Port des Princes, le Saint Esprit, & la Havane, chacun de ces Bourgs a trente ou quarante Chefs de familles. excepté saint Jacques & la Havane qui

ont bien soixante & dix à quatre-vingts maisons chacune. Chaque Ville a une Eglise & un Prestre qui administre les Sacremens , outre un Convent de Cordeliers qui est à S. Jacques , où bien qu'il y ait peu de Religieux , ils ont néanmoins quantité d'aumônes à cause de la richesse du païs. L'Eglise même de saint Jacques a de bons revenus , & est desservie par un Curé , quelques Beneficiers , & plusieurs Clercs , comme estant la paroisse de la ville Capitale. Cette Isle a beaucoup d'or , mais peu d'esclaves , à cause que plusieurs se sont pendus pour se délivrer des miseres qu'on leur fait souffrir dans les mines. Un Intendant de Vasco Porcalho qui estoit un des principaux habitans , sçachant que les Indiens qui estoient sous sa charge avoient resolu de se pendre , alla les attendre au lieu où ils devoient executer cette funeste resolution , avec un cordeau à la main. Il leur dit qu'ils ne devoient pas s'imaginer qu'aucun de leurs desseins échapaît à sa connoissance , & qu'il venoit se pendre avec eux , pour les tourmenter en l'autre monde cent fois

plus qu'il n'avoit fait en celuy-cy.
Ce discours leur fit abandonner la resolution qu'ils avoient prise , & ils revinrent avec luy pour faire tout ce qu'il leur ordonneroit.

CHAPITRE VI.

Le Gouverneur envoie sa femme avec ses navires à la Havane , où il se rend par terre avec le reste de ses gens.

DE saint Jacques le Gouverneur envoya son cousin Dom Carlos sur les navires pour accompagner Dona Isabelle , jusques à la Havane , qui est un port à la teste de l'Isle du costé du nord ouëst , éloigné de cent quatre-vingt lieues de saint Jacques. Pour luy après avoir acheté des chevaux , comme firent tous ceux qui l'accompagnoient , il resolut d'aller par terre. La premiere habitation qu'ils trouverent fut Bayamo , où ses gens furent bien receus , & logez quatre à quatre , ou six à six , suivant qu'ils s'estoient associez. On les défrayoit sans payer autre chose que le

* Bled
de Tur-
quie,

* Croco-
diles,

* Mayz qu'ils donnoient à leurs che-
vaux ; & cela , parce que Soto en vi-
sitant ce païs impoſa quelques droits
ſur le tribut , & ſur le ſervice qu'ils
tiroient des Indiens. Bayamo eſt à
vingt-cinq lieuës de ſaint Jacques , &
il paſſe proche de cette Ville une
groſſe riviere appellée Tanto , plus
grande que le Guadiana. Elle nourrit
des * Lezards grands & furieux , qui
emportent quelquefois les Indiens qui
ſe hazardent de la paſſer à gué. Ce ſont
les plus dangereux animaux de l'Iſle,
qui d'ailleurs n'a ny Loups , ny Re-
nards , ny Ours , ny Lions , ny Ti-
gres. On y voit ſeulement des Chiens
ſauvages qui s'enfuyent des maiſons
dans les Foreſts , où ils ſe nourriffent
de Sangliers. Il y a auſſi des Cou-
leuvres plus groſſes que la cuiſſe d'un
homme , mais fort peſantes , & qui
ne ſont aucun mal. De Bayamo juſ-
ques au port des Princes on conte
cinquante lieuës , d'un chemin dé-
friché avec beaucoup de ſoin & de pei-
ne , & qui lors qu'il n'eſt pas entretenu
ſe remplit tellement de buiſſons , qu'il
n'y paroïſt plus aucune route ; en
forte qu'il eſt impoſſible d'y mar-

her sans prendre des Indiens pour guides, à cause des sentiers que les baches frayent en differens endroits. Le Gouverneur prit un Canot au port des Princes pour se rendre par mer à l'habitation de Vasco Porcallo, & apprendre des nouvelles de sa femme qui estoit alors dans un extrême peril, (comme on l'apprit dans la suite) car ses vaisseaux furent écartez les uns des autres par une furieuse tempeste ; de sorte que deux furent poussés jusques à la veüe des costes de la Floride, & tous souffrirent beaucoup faute d'eau & de vivres. L'orage estant cessé ; ils se rassemblèrent, & vinrent reconnoître le cap de saint Antoine dans un endroit de l'Isle de Cuba qui n'estoit pas peuplé. Là ils se pourveurent d'eau, & au bout de quarante jours depuis leur départ de saint Jacques, ils arriverent à Havane. Le Gouverneur l'apprit, & partit aussi-tost pour aller trouver sa femme ; ceux qu'il avoit laissez au nombre de cent cinquante chevaux, se separerent en deux troupes pour ne s'incommoder de logemens les habitans de l'Isle. Leur chemin estoit

par le saint Esprit à soixante lieues du port des Princes , & leur provision estoit du pain de cassave dont j'ay parlé qui se dissout en boulie du moment qu'il est détrempé. Ainsi plusieurs de cette troupe furent réduits à manger de la chair sans pain. Ils avoient des chiens, & un chasseur de l'Isle, & quand ils estoient arrivez le soir au gîte, ils tuoient des sangliers à proportion de ce qu'ils estoient de gens. Car les sangliers, & les vaches ne leur manquerent point durant toute la route; mais ils furent

*Cousins
ou mou-
cherons.

*Le ma-
rais de la
Plaine.

horriblement tourmentez de * mof-
quites, particulièrement dans un ma-
rais qu'ils appellent * la cenega do
Pia. On fut depuis midi jusques à la
nuit à passer ce marais avec un furieux
travail; car il avoit bien demie lieue
de longueur, & un bon trait d'arc
qu'il falloit passer à la nage. Dans le
reste il y avoit de l'eau jusques à la
ceinture, & de la bouë jusques aux
genoux. Mais le fond estoit si emba-
rassé de ronces, & de buissons qu'ils
déchiroient les pieds, qu'il n'y eut ni
bottes ni souliers qui pussent durer
entiers, jusques à la moitié du che

min. On passa le bagage & les selles sur des radeaux faits d'écorce de palmiers. Ces fatigues furent encore augmentées par la persécution des mosquitoes qui s'estant levées de tous les endroits du marais attaquèrent les hommes qui estoient dépoüillez, & d'abord qu'ils avoient piqué quelque endroit, il s'y faisoit une grosse ampoule avec une cuisson insupportable. La main s'y portoit aussi-tost, & en écrasoit une si grande quantité, que le sang couloit comme un ruisseau au long des bras, & du corps. Ainsi la nuit se passa toute entiere sans aucun repos. Ce qui arriva encore en d'autres occasions. De cet endroit ils furent au Saint Esprit, qui est un Bourg d'environ trente maisons sur un petit ruisseau. C'est un lieu fort agreable & fertile, où on trouve des fruits en abondance, tant de ceux du païs, que des oranges tres-bonnes, & des citrons. La moitié des cavaliers du Gouverneur y fut logée, & l'autre passa plus avant jusques à la Trinité qui est un autre Bourg, à vingt-cinq lieuës de celuy-cy. Il y a un hospital, l'unique qui soit en toute

cette Isle, & on dit que cette habitation estoit la plus peuplée qui fut en ces quartiers, & qu'avant que les Chrétiens s'y fussent établis, un vaisseau qui passoit au long de cette coste y laissa un homme fort malade, qui pria instamment le Capitaine de le mettre à terre, ce qu'il luy accorda. Le malade estant resté sur le rivage fut trouvé par les Indiens qui l'emmenèrent, & le penserent avec tant de soin qu'il guerit, & se maria avec une fille du Capitaine de ces Indiens. Il avoit la guerre avec tous ses voisins qu'il vainquit par l'adresse & par la valeur de ce Chrestien, de sorte qu'il devint tres-puissant. Long-temps après Diego Velasquez entreprit la conquête de cette Isle, d'où il passa à la découverte de la nouvelle Espagne, après avoir réduit sous son obéissance tous les Indiens de Cuba, par l'assistance de cet homme qui avoit beaucoup d'autorité sur eux. Il reste soixante lieues de la Trinité à la Havane sans qu'on trouve en chemin aucune habitation. Enfin tous les cavaliers arriverent en cette Ville où ils trouverent Fernand de Soto, & tous ceux qui estoient

estoit venus d'Espagne avec luy. De ce lieu il envoya Anhusco & cinquante hommes, sur une caravelle, & deux Brigantins pour chercher un port sur la coste de la Floride. Ce Capitaine en ramena deux Indiens qu'il prit sur cette coste. Ce qui donna une extrême joye au Gouverneur, tant à cause que ces Indiens devoient servir de guides & d'interpretes, que parce qu'ils faisoient comprendre par leurs signes qu'il y avoit beaucoup d'or en ce pais-là. Toute la flotte prit part à sa joye, & ils ne croyoient jamais arriver à l'heure du départ, dans l'imagination qu'ils avoient que la Floride estoit le plus riche pais qu'on eût encore découvert aux Indes.

CHAPITRE VII.

Nostre départ de la Havane, & nostre arrivée à la Floride.

AVANT que de sortir du port de la Havane le Gouverneur donna à Vasco Porcalho de Figueroa la charge de Capitaine General qu'il avoit accordée à Nuno de Touar. II

C

mit Vasco dans cet employ pour le recompenser des soins qu'il avoit pris à pourvoir la flote de toutes sortes de munitions ; & il en priva Nuno , parce qu'il avoit fait un intrigue d'amour avec la fille du Comte de Gomere , Damoiselle de Dona Isabelle. Nuno n'osa pas témoigner de ressentiment de se voir privé de sa charge, au contraire , comme il vouloit ménager la faveur du General , & que la fille estoit enceinte, il l'épousa , & passa avec Soto dans la Floride. Le Gouverneur laissa Dona Isabelle à la Havane accompagnée de la femme de Dom Carlos , de celle de Gallegos, & de celle de Touar , & il nomma pour son Lieutenant dans l'Isle un Gentilhomme de la Havane appelé Jean de Roias. Après avoir ainsi donné ses ordres, le General partit de la Havane avec sa flote composée de cinq navires, deux caravelles & deux brigantins, le Dimanche dixhuitième de May de l'année 1539. Comme le temps estoit fort beau & le vent en poupe , on découvrit la coste de la Floride le vingt-cinquième de May, jour de la Pentecoste , & on jetta

l'ancre à une lieuë de terre à cause des bancs. Cinq jours après le General fit passer à terre deux cens treize chevaux qu'il avoit , afin que les navires estant déchargez tirassent moins d'eau. Ce débarquement se fit à deux lieuës de l'habitation d'un Seigneur Indien nommé Ucita. Toute l'armée prit terre ensuite , & il ne demeura que les Matelots , qui s'avancant toujours un peu à la faveur de la marée , vinrent enfin au bout de huit jours mouïller proche de l'habitation des Indiens. Au meme temps que les soldats prenoient terre , ils se retranchoient sur le bord de la mer proche de la Baye voisine du Bourg. Après quoy le Capitaine General Vasco Porcalho prit sept cavaliers pour découvrir plus avant dans les terres à une demie lieuë du camp. Il rencontra six Indiens qui se mirent en défense avec leurs flèches , qui sont les armes dont ils se servent pour combattre ; mais les cavaliers poussant sur eux en tuerent deux , & les quatre autres prirent la fuite dans un marais embarrassé de buissons , où les chevaux fatiguez de la mer enfonçoient

& se laissoient cheoir avec leurs Maîtres. La nuit suivante le General avec cent hommes sur les Brigantins attaquâ un Bourg qu'il trouva abandonné, parce que les Indiens avoient eu connoissance des Chrestiens, du moment que les navires avoient paru à la veuë des costes, & qu'ils avoient donné le signal par tout par des feux & des fumées épaisses. A la pointe du jour Louis de Moscoso Mestre de Camp, mit l'armée en bataille, & forma trois corps, d'avant-garde, de bataille, & d'arriere-garde, avec un escadron de cavalerie à chaque corps. On marcha en cet ordre ce jour entier & le suivant, & par un grand circuit autour des marais que faisoit cette Baye, on vint à l'habitation d'Ucita. C'estoit le Dimanche premier de Juin, jour de la Trinité. Ce Bourg estoit composé de sept ou huit maisons, celle du Seigneur estoit proche du bord de la mer, sur une hauteur faite exprés pour servir de fortresse * la Mosquée estoit de l'autre costé du Bourg, on y voyoit sur le haut de l'entrée un oiseau de bois dont les yeux estoient dorez, & on

* C'est le
lieu où
étoit leur
Idole.

trouva quelques perles dans ce lieu, mais de peu de valeur, & gâtées. Car ils les percent au feu pour les enfiler, en chaînes & en bracelets, qu'ils portent au col, & aux bras; ce qui fait tout leur ornement qu'ils estiment beaucoup. Leurs maisons estoient de bois & couvertes de feuilles de palmiers. Le General logea dans celle du Seigneur avec Porcalho, & Moscoso. Le Sergent major Baltasar de Gallegos se logea au milieu du Bourg dans des maisons, où on mit toutes les provisions qu'on tira des vaisseaux. Les autres maisons furent démolies avec la Mosquée, & les soldats en firent des baraques, où ils se retirèrent trois ou quatre ensemble. Le pays autour de ce Bourg estoit embarrassé de buissons fort épais, dont Soto en fit défricher autant que pouvoit s'étendre un trait d'arbaleste pour donner le champ libre à sa cavalerie, & aussi afin que les Indiens ne pussent approcher sans estre découverts, s'ils vouloient l'attaquer durant la nuit. Il mit doubles sentinelles sur toutes les avenues, & aux autres endroits dangereux. On les relevoit à chaque

quart, & la cavalerie les visitoit, & batttoit l'estrade en estat de combatre s'il venoit quelque alarme. En ce lieu le General fit des Capitaines; quatre de cavalerie qui furent André de Vasconcelos, Pierre Caldeiran, de Badaios, & les deux parens du General Ayres Tinoco, & Alphonse Romo. Les deux Capitaines de l'infanterie furent François Maldonado de Salamanque, & Jean Rodriguez Lobillo. Comme on estoit encore en ce poste d'Ucita, les deux Indiens que Danhusco avoit pris sur cette coste, & que le General destinoit pour servir de guide & de truchemens, s'enfuirent une nuit par la faute de ceux qui les avoient en garde. Le General & tout le camp furent tres-affligez de cette perte, parce qu'on avoit déjà fait plusieurs courses sans pouvoir prendre aucun Indien, à cause que ce país estoit marécageux, & couvert de buissons fort hauts, & fort épais.



CHAPITRE VIII.

Des courses qu'on fait dans le païs, & comment on trouve un Chrestien qui estoit depuis un long-temps entre les mains des Indiens.

EN ce lieu d'Ucita le General commanda Baltazar de Gallegos avec quarante cavaliers, & quatre-vingts fantassins, pour entrer dans le païs, & voir s'il ne pourroit point prendre quelques Indiens. Lobilho fut aussi commandé pour aller d'un autre costé avec cinquante fantassins, dont la plus grande partie n'avoit que l'épée & la rondache, & les autres des arquebuses, & des arbalestes. Ils marcherent par des marais où les chevaux ne pouvoient entrer, & à demie lieuë du camp ils trouverent quelques cabanes auprès d'un ruisseau, où les Indiens se jetterent aussi-tost qu'ils nous apperceurent. On prit quatre Indiennes, ce qui obligea vingt Indiens à tourner sur nous, qui nous presserent tellement que nous fûmes contraints de nous retirer vers le

camp. Car ces peuples sont si adroits, si fiers, & si légers que les hommes à pied ne peuvent gagner aucun avantage sur eux. La raison est qu'ils fuyent dès qu'on marche à eux, mais du moment que l'ennemi se retire ils sont aussi-tôt sur luy. Ils ne fuyent jamais plus loin que hors de la portée des flèches, & quand ils vont à l'ennemi ils sont toujours en mouvement, courant de costé & d'autre, pour ne pas donner lieu à la visée des arquebusiers & des arbalestriers; outre qu'un Indien tirera quatre flèches avant qu'un arbalestrier ait ajusté un seul coup, & ils tirent si juste qu'ils manquent fort rarement. Une flèche qui ne rencontre point d'armes entre aussi avant qu'un trait d'arbaleste. Leurs arcs sont forts, & leurs flèches sont des roseaux, ou des cannes dures, pesantes, & si bien aiguës qu'elles percent une rondache. Quelque-fois ils en arment le bout d'un os de poisson, aigu comme une alêne. D'autres y mettent une pierre dure comme un diamant. Celles-cy percent souvent les armes lors qu'elles en trouvent la jointure, mais celles

le roseau sont les plus dangereuses , parce qu'elles brisent , ou entrent à travers les mailles. Lobilho revint au camp avec six hommes bleffez , dont l'un en mourut un , & amena les quatre Indiennes qu'on avoit prises dans les cabanes. A l'égard de Gallegos il trouva à deux lieuës du camp une plaine où il apperceut dix ou onze Indiens entre lesquels estoit un Chrétien nud , & tout brûlé du Soleil , qui avoit les bras peints de diverses couleurs à la maniere des Indiens , dont on ne pouvoit le distinguer en aucune chose. D'abord que les cavaliers les eurent découverts ils poussèrent à eux. Ces Indiens s'écarterent en fuyant , quelques-uns se jetterent dans un bois , mais on en attrapa deux qui furent bleffez. Un cavalier courut la lance en arrest sur le Chrestien qui s'écria , *Seigneurs , je suis Chrestien , ne me tuez pas ni ces pauvres gens qui m'ont donné la vie.* Il appella les Indiens en les assurant qu'ils n'auroient point de mal , de sorte qu'ils sortirent du bois. Ainsi après que les cavaliers les eurent tous mis en croupe , ils retournerent au camp où ils furent reçus avec une extrême joye de toute

l'armée, & beaucoup de careffes de la part du General.

C H A P I T R E IX.

Qui estoit ce Chrestien : Comment il passa dans la Floride : Et ce qu'il dit au General.

CET homme estoit né à Seville d'une famille noble, & appelé Jean Ortiz. Il y avoit douze ans qu'il estoit entre les mains des Indiens de la Floride, où estant passé avec le Gouverneur Narvaez, il revint à Cuba, d'où il fut envoyé par la femme de Narvaez, sur un Brigantin, avec vingt ou trente autres à la Floride. Comme ils estoient à la veüe d'une habitation d'Indiens, ils aperceurent un roseau planté en terre, & fendu par le bout, dans lequel estoit une Lettre, qu'Ortiz s'imagina que le Gouverneur avoit laissée pour apprendre de ses nouvelles, lors qu'il prit la resolution d'entrer dans les terres. Il s'informa à quatre ou cinq Indiens qui estoient sur le rivage, & qui luy firent signe de mettre pied à terre, pour prendre la Lettre; ce qu'il fit avec un autre, malgré la resistance

de ceux qui estoient sur le Brigantin. D'abord qu'ils furent descendus, les Indiens sortirent en foule du Bourg, & les enveloperent; de sorte qu'il fut impossible d'échaper. Le compagnon d'Ortiz, qui se mit en défense, fut tué sur le champ: pour luy; ils l'enleverent, & le porterent à Ucita, sans que ceux qui estoient sur le Brigantin osassent descendre pour le secourir. Ortiz, par ordre d'Ucita, fut aussi-tost attaché à quatre perches soutenues de pieux, sous lesquelles on alluma du feu, pour le brûler tout vif. Mais une fille d'Ucita luy remontra que ce Chrestien estant seul, ne pouvoit rien entreprendre contre luy, & qu'il luy seroit bien plus glorieux de l'avoir dans ses fers: enfin elle luy demanda sa vie, qu'Ucita luy accorda. Il le fit penser; & quand Ortiz fut guéri. on luy donna la charge de garder la Mosquée, où les Loups venoient souvent emporter les corps qu'on y mettoit. Le pauvre Espagnol se recommanda à Dieu, & se mit à garder la Mosquée. Il arriva qu'une nuit les Loups luy enleverent le corps du fils d'un

Indien d'une grande consideration. Ortiz courut après les Loups, armé d'un gros baston, & par bonheur il attrapa celuy qui estoit chargé du cadavre, qu'il luy fit quitter en luy donnant un coup de toute sa force, dont cet animal mourut assez près de là. La nuit en osta la connoissance à Ortiz; seulement au point du jour il s'aperceut que le corps du jeune Indien luy manquoit : ce qui l'affligea extrêmement, aussi bien qu'Ucita, qui apprit ce malheur, & voulut qu'il en coûtast la vie au Chrestien. On envoya sur les traces des Loups quelques Indiens qui trouverent le corps, & un peu plus loin le Loup mort. Ce qui appaisa la colere d'Ucita, qui fut fort satisfait de la vigilance de l'Espagnol, & commença à le bien traiter. Trois années se passerent ainsi, au bout desquelles un autre Seigneur Indien, appelé Mocoço, qui avoit son habitation à deux journées du Port, vint attaquer celle d'Ucita, & la brûla entierement, durant qu'Ucita se sauvoyt à un Bourg qu'il avoit aussi sur la mer. Ortiz se vit ainsi dégradé de sa charge, & en suite des bonnes

aces d'Ucita. Comme le diable tient
 s peuples dans une déplorable ser-
 vitude, ils ont accoustumé de luy of-
 frir la vie & le sang de leurs Sujets
 mesme, ou de quelque autre per-
 sonne qui leur tombe entre les mains.
 Ils disent qu'alors que le demon sou-
 hait de ces sortes de victimes, il
 leur parle, & dit qu'il est alteré de
 sacrifices : & c'est à cet usage qu'U-
 cita destinoit son Esclave Chrestien.
 Ortiz l'apprit de la mesme fille qui
 avoit sauvé du feu, & qui luy con-
 seilla de s'enfuir vers Mocoço, qui le
 sçaitroit bien, puis qu'elle avoit en-
 tendu dire qu'il s'informoit souvent
 de luy, & qu'il souhaitoit avec pas-
 sion de le voir. Mais comme il ne
 savoit pas le chemin, elle l'accom-
 pagna une demie lieue hors du Bourg;
 après l'avoir bien instruit, elle s'en
 retourna sans estre aperceüe. Ortiz
 marcha toute la nuit, & se trouva au
 matin sur le bord d'un ruisseau qui se-
 paroit la Seigneurie d'Ucita de celle
 de Mocoço. Il y vit deux Indiens
 qui pêchoient; & comme ils avoient
 terre avec ceux d'Ucita, qu'il igno-
 roit leur Langue, & qu'ainsi il ne

pouvoit pas leur dire ce qui l'ame-
noit ; il eut peur qu'ils ne le tuassent
comme un ennemi : de sorte qu'il
courut à l'endroit où estoient leurs
armes , & il s'en saisit. Les Indiens
fuirent droit au Bourg , quoy qu'il
les asséurast qu'ils ne devoient rien
craindre ; mais ils ne l'entendoient
pas , & couroient toujours. Leur
cri donnerent l'alarme au Bourg, d'où
sortirent plusieurs Indiens , qui en-
tourerent Ortiz , en état de le percer
de leurs fleches , pendant qu'il se cou-
vroit de quelques arbres , & qu'il
crioit de toute sa force qu'il estoit le
Chrestien d'Ucita , qu'il avoit abandon-
né , pour venir rendre ses services
à son Seigneur Mocoço. Dieu per-
mit qu'il arriva un Indien qui sçavoit
la Langue d'Ucita. Il comprit ce que
disoit l'Espagnol , & appaisant ses
compagnons , il leur declara ce qu'il
avoit entendu. Quatre Indiens se dé-
tacherent pour porter ces nouvelles
à Mocoço , qui vint un quart de lieu
au devant d'Ortiz , & luy témoigna
beaucoup de joye de son arrivée ; de
sorte qu'après luy avoir fait faire un
serment à la maniere des Chrestiens

qu'il ne s'enfueroit point pour chercher un autre Maistre, il luy promit de le bien traiter; & que si les Chrétiens venoient en ce païs, il luy accorderoit la liberté, & la permission de se retirer auprès d'eux. Ce qu'il tira de son costé à la façon des Indiens. Trois ans après, quelques-uns de ses gens, qui estoient allez pêcher sur la mer, à deux lieuës de cette habitation, vinrent avertir Mocoço qu'ils avoient vû des navires, dont il avertit Ortiz, en luy accordant la permission de les aller trouver: ce qu'il fit avec beaucoup d'empressement. Mais comme il ne trouva aucun vaisseau à la coste, il crut que le Cacique luy avoit joué ce trait, pour éclaircir de ses intentions. Il ne laissa pas de se rendre auprès de luy, & fut ainsi neuf ans avec peu d'esperance de voir des personnes de sa Religion. Enfin Dom Fernand de Soto arriva en la Floride. Ce que Mocoço apprit aussi-tost, & dit à Ortiz que les Chrestiens avoient fait descente au bourg d'Ucita. Sur quoy l'Espagnol croyant que c'estoit encore un autre Rege qu'on luy tendoit, répondit,

que ni les Chrestiens, ni autre chose du monde ne luy tenoit au cœur, que le desir de luy rendre service. Mais le Cacique luy confirma serieusement la nouvelle, & luy permit d'aller les joindre, ajoutant que s'il ne le faisoit pas, & que les Chrestiens s'en retour-
nassent, il n'en seroit point coupable, puisqu'il executoit de sa part ce qu'il luy avoit promis. Cette nouvelle estoit si agreable à Ortiz, qu'il ne pouvoit bien se persuader qu'elle fust veritable. Cependant il rendit graces au Cacique, & prit congé de luy. Mo-
coço luy donna dix ou douze Indiens des plus considerables, pour l'accompagner; & ce fut avec eux qu'il ren-
contra Gallegos. Aussi-tost qu'il fut arrivé au camp, le General luy fit don-
ner un habit, des armes, & un bon cheval; & s'informa s'il n'avoit point de connoissance de quelque pays où il y eust de l'or ou de l'argent. Ortiz
répondit que non, parce qu'il n'avoit pas penetré plus avant que dix lieuës au delà de l'habitation de Mo-
coço: mais qu'à trente lieuës de ce Bourg, Paracoxi, le plus puissant Ca-
cique de tout ce pays, faisoit sa re-
sidence;

fidence; que Mocoço, Ucita, & tous les autres Seigneurs de cette coste luy payoient tribut, & que ce Cacique pourroit leur donner des lumieres de ce qu'ils cherchoient; outre que son pays estoit bien plus abondant en Mayz, & en autres vivres, que ceux de la coste. Ce qui satisfit extrêmement nostre General; de sorte qu'il ne songea plus qu'à amasser des munitions pour entrer dans la terre ferme, d'autant plus qu'ils s'imaginoit que la Floride ayant tant d'étendue, il ne se pouvoit faire que d'un costé ou d'un autre, on n'y trouvast quelque pays tres-riche. A quelques jours de là Mocoço vint voir le General, & luy fit ce discours.

Tres-haut & tres-puissant Seigneur, «
le moins considerable, à mon avis, «
de tous ceux qui sont sous vostre «
obeïssance, & le plus zélé à vous ren- «
dre de grands services, paroist icy de- «
vant vostre Seigneurie, avec autant «
de confiance d'en recevoir quelque «
grace, que si je luy en avois témoi- «
gné le desir par des effets: car le pe- «
tit service que je luy ay fait en don- «
nant la liberté à ce Chrestien qui «

» estoit en mon pouvoir, n'est qu'une
» fuite de l'obligation que j'avois de
» m'aquitter de ma parole. Mais comme
» l'usage des Grands est de marquer
» leur generosité par de grands bien-
» faits, je suis persuadé qu'ainsi que vous
» estes au dessus des autres hommes par
» les grandes qualitez de vostre person-
» ne, & par le commandement que vous
» avez sur tant de braves gens, de mê-
» me vous les surpassez encore en libe-
» ralité, & en toutes les autres vertus.
» C'est ce qui me fait esperer d'obtenir
» la grace que je demande à vostre Sei-
» gneurie de me croire entierement à
» elle, & de se souvenir de moy lors
» qu'il sera question de luy rendre ser-
» vice. Le General luy répondit, qu'en-
» core qu'il eust accordé la liberté à
» Ortiz, pour satisfaire à la parole qu'il
» en avoit donnée, neanmoins il luy
» en estoit fort obligé, & estimoit cet-
» te faveur au delà de tout ce qu'on
» pouvoit s'imaginer; qu'ainsi il le re-
» garderoit toujours comme son frere,
» & qu'il luy témoigneroit sa reconnois-
» sance en toutes sortes d'occasions.
Après quoy il luy fit donner une che-
mise, & d'autres presens, dont le Ca-

cique fut fort satisfait , & ayant pris congé de Soto , il s'en retourna à son habitation.

CHAPITRE X.

*Le General envoie les navires à Cuba;
il laisse cent hommes au port d'Ucita,
& entre dans les terres.*

LE lieu où estoient les vaisseaux proche de l'habitation d'Ucita, fut nommé par le General , le port du Saint Esprit ; & ce fut de là qu'il envoya Baltazar de Gallegos avec cinquante Cavaliers , & quelques quarante Fantassins en la province de Paracoxi , pour reconnoître la disposition du pays , & s'informer de celuy qui estoit plus avant dans la Floride , avec ordre de luy donner avis de tout ce qu'il apprendroit. Soto prit encore la resolution d'envoyer les navires à Cuba , pour rapporter des vivres & des munitions. Vasco Porcalho , qui estoit pourvû de la charge de Capitaine General , n'avoit point eu d'autre dessein en prenant cet employ , que de tirer des esclaves de la Floride,

pour les envoyer à Cuba, où il avoit tout son bien, & des mines. Mais après avoir fait plusieurs courses inutilement, à cause des buissons épais, & des marais dont ce pays est naturellement fortifié; il témoigna du dégoust pour le service, & une forte envie de retourner à Cuba. Ainsi quoy qu'il eust eu quelque différent avec le General; ce qui les obligeoit à vivre ensemble avec froideur; il luy demanda son congé, & le receut avec beaucoup de démonstration d'amitié. Cependant Gallegos estant arrivé à Paracoxi, trouva que le Cacique s'en estoit retiré; mais il luy envoya trente Indiens, qui luy dirent que le Cacique, dont ils estoient vassaux, les envoyoit pour sçavoir ce qu'il cherchoit dans son païs, & en quoy il luy pouvoit rendre service. Gallegos répondit qu'il estoit obligé à leur Seigneur de ses offres; qu'ils l'exhortassent de venir dans son habitation, où ils parleroient ensemble, & confirmeroient la paix, & une amitié sincere qu'il souhaitoit de lier avec luy. Les Indiens porterent ces paroles au Cacique, qui les renvoya dire à Gal-

Gallegos qu'il estoit indisposé; ce qui l'empêchoit de venir. Le Sergent Major leur demanda s'ils n'avoient point connoissance de quelque province où il y eust de l'or ou de l'argent. Ils asséurerent qu'il y en avoit une vers le Couchant, appelée Cale, dont les habitans avoient guerre avec les peuples d'une autre province, où le Printemps duroit toute l'année, & où l'or se trouvoit en abondance, parce qu'ils venoient à la guerre contre ceux de Cale avec des armets d'or sur leur teste. Ainsi Gallegos voyant que le Cacique ne venoit pas, & qu'il ne luy donnoit ces fausses esperances, ne pour avoir le temps de se mettre en lieu de seureté; & apprehendant d'ailleurs que s'il laissoit aller ces Indiens, il ne les revist plus, il les fit mettre aux fers, & envoya huit Cavaliers pour donner avis au General de ce qu'il avoit fait, dont Soto & tout le camp eurent une extrême joye, dans la pensée que le rapport des Indiens pouvoit estre conforme à la verité. Le General laissa pour la garde du port le Capitaine Caldeiran, avec trente Cavaliers & soixante & dix Fantasi-

fins , & marcha avec tout le reste , pour joindre Gallegos à Paracoxi. d'où , sans s'arrester , il prit la route de Cale. Il trouva sur son chemin deux petits villages , Acela & Jocasle , où il prit le devant avec cinquante Fantassins & trente chevaux droit à Cale. Quelques Indiens s'estant retirez dans un marais , près d'un lieu dépeuplé , qui estoit sur cette route Soto leur envoya son Truchement qui les fit revenir ; & ils donnerent un Guide , qui les conduisit à une riviere dont le courant estoit fort impetueux. On fut obligé de faire un petit pont sur le tronc d'un arbre qui estoit au milieu de la riviere , pour passer les gens de pied. Les chevaux passerent à la nage , à l'aide d'un cable qui les conduisoit d'un bord à l'autre ; parce qu'il s'en noya un qui fut mis le premier dans l'eau , sans estre soulagé par cette invention. De là le General envoya deux Cavaliers au reste de ses gens qui venoient après luy , pour les obliger à se haster , parce que le chemin estoit plus long qu'on n'avoit crû , & qu'ils manquoient de vivres. Il trouva en arri-

vant à Cale , le Bourg abandonné ,
 lors trois ou quatre espions Indiens ,
 qui furent pris. En ce lieu Soto at-
 tendit le reste de l'armée , qui estoit
 extrêmement fatiguée par la faim , &
 par l'incommodité des mauvais che-
 mins : car le pays estoit pauvre , &
 peu cultivé , à cause que la terre est
 basse , & noyée en plusieurs endroits ,
 & couverte de bois fort épais. Et
 ils avoient consumé toutes les provi-
 sions qu'on avoit tirées des vaisseaux ;
 de sorte qu'ils couroient aux habita-
 tions des Indiens , où on trouvoit
 quelques feuilles de Poirée , que les
 plus diligens cueilloient , & les man-
 geoient au sel & à l'eau. Ceux qui
 n'en pouvoient attraper , alloient aux
 champs de Mays ; & comme le grain
 n'estoit pas encore meur , ils arra-
 choient le tuyau & l'épy , & man-
 geoient tout ensemble. Les Palmites ,
 & les Cardons de Palmiers leur furent
 un grand secours. Ils en trouverent
 beaucoup en arrivant à la riviere que
 le General avoit passée avec tant de fa-
 tiques : & ces Cardons croissoient sur
 les Palmiers aussi bas que ceux d'An-
 dalousie. Ils joignirent en cet endroit

deux autres Cavaliers que le General avoit envoyez au devant d'eux , qui les asseurerent qu'il y avoit beaucoup de Mayz à Cale. Cette nouvelle leur r'anima , & durant qu'ils marchoienn pour gagner Cale , Soto fit recueillir tout le Mays qui estoit meur dans les champs , dont on fit provision pour trois mois. Les Indiens tuerent trois Chrestiens durant cette recolte. Mais un de ceux qui furent pris dit au General , qu'à sept lieuës de ce Bourg il y avoit une province fort grande , & fort fertile en Mays , laquelle s'appelloit Palaché. Sur quoy il partit aussi-tot de Cale avec soixante hommes de pied & cinquante chevaux. Il laissa le Mestre de camp Louis de Moscoso avec le reste de ses gens , & des ordres bien exprés de ne point décamper de là qu'il ne vist un écrit de sa main. Comme personne n'avoit de valets ny d'esclaves , chacun pilloit luy-mesme le Mayz , dont on faisoit du pain dans un mortier creusé à la main dans une grosse piece de bois , avec un pilon fait du bout d'une solive ; & quelques-uns faisoient la farine avec leur cotte de mailles.

On

On faisoit cuire le pain sur des tests de pots qu'on mettoit au feu , ainsi qu'il se pratique à Cuba. Cette maniere de moudre estoit si fatigante, que plusieurs soldats aimoient mieux ne point manger de pain , que de moudre ainsi : mais ils faisoient rô-tir ou bouillir le Mays , & le man-geoient en grain.

CHAPITRE XI.

Le General arrive à Caliquen, dont il emmene le Cacique avec luy jusques à Napetaca. Les Indiens le luy veulent enlever de force. On en tue beaucoup en cette occasion.

DOM Fernand de Soto partit de Cale l'onzième jour d'Aoust de l'année 1540. & alla coucher à Itara ; de là à Potano ; le troisième jour à Utimama ; & de ce lieu à une autre habitation , que les Espagnols appellent * de Mala paz. Ils le nommerent ainsi parce qu'il vint un Indien qui se disoit Cacique, qui offrit de servir le General avec tous ses Sujets , pour-veu qu'il luy plust faire mettre en li-

* Mau-
vaise
Paix.

berté vingt Indiens ou Indiennes qu'on avoit pris la nuit passée; qu'en reconnoissance de cette faveur, il fourniroit des vivres, & donneroit de bons guides. Le General les fit mettre en liberté, & donna des Gardes à l'Indien. Le lendemain matin plusieurs Indiens parurent, & se mirent autour d'un Bourg contre un bois. L'Indien pria qu'on le menast proche d'eux, qu'il vouloit leur parler & les rassurer, & qu'ils feroient ce qu'il leur ordonneroit. Lors qu'il fut assez près, il s'échappa d'entre les mains de ceux qui le gardoient, & s'enfuit d'une telle vitesse, qu'aucun ne put l'attraper; & en mesme temps tous les Indiens se jetterent en fuyant dans le bois. Le General fit lâcher un Levrier qui avoit déjà fait curée de quelques Indiens; & ce chien passant au milieu des autres, alla choisir le faux Cacique, & l'arresta jusques à ce qu'on vint le reprendre. De là le General fut à Cholupaba, que les Espagnols nommerent * Villa Farta, à cause de la quantité de Mayz qu'on y trouva. Ils firent un pont de bois pour passer

* Ville
Grasse.

Deheysse.

la riviere qui est auprès de cette habitation ; & après avoir marché deux jours par un pays desert , on arriva à Caliquen le 17. d'Aoust. En ce lieu, comme Soto s'informoit de la province de Palaché, on luy dit que Narvaez n'avoit point passé plus avant que l'endroit où ils estoient alors ; & qu'il s'y estoit embarqué , à cause qu'il n'y avoit pas de chemin pour aller plus loin , & qu'on ne rencontre plus d'habitations. On pressa le General de retourner au port du S. Esprit , & d'abandonner la Floride, où il couroit risque de se perdre comme Narvaez ; que si on s'engageoit plus avant , le retour leur seroit interdit ; parce que les Indiens confuseroient le peu de Mayz qui leur estoit pour vivre. Le General répondit à ces plaintes, qu'il ne tourneroit jamais le dos sans voir le peril de plus près ; & qu'il n'estoit pas bien persuadé de ce que les Indiens disoient. Là-dessus il commanda qu'on tint les chevaux sellez en état de marcher , & envoya ordre au Mestre de camp de venir le joindre incessamment. Mososo & plusieurs autres croyans qu'on

ne passeroit pas plus loin que Palaché, enterrerent à Cale tout le fer qu'ils avoient, & vinrent à Caliquen après avoir beaucoup souffert, à cause que le pays par où le Gouverneur avoit passé, estoit entierement ruiné. Quand toute l'armée fut ensemble, Soto partit de Caliquen le 10. Septembre, emmenant le Cacique avec luy. Au bout de trois jours quelques Indiens vinrent voir leur Seigneur, & tous les autres jours ils l'attendoient sur la route en joüant d'une espece de flute, qui sert de signal pour faire connoître qu'ils viennent comme amis; ils disoient qu'on devoit trouver bientôt l'habitation d'Uzachil, parent du Cacique de Caliquen; que cet homme attendoit les Espagnols, en intention de leur rendre toute sorte de services, & prioient enfin le General de mettre leur Cacique en liberté. Il ne le vouloit pas, dans la crainte qu'il ne se soulevassent, & qu'ils ne refusassent des guides; mais il s'en excusoit toujours sur des pretextes honnestes. Cinq jours se passerent ainsi jusques à Napetaca, où on arriva le 15. de Septembre. Il y vint qua

torze Indiens prier le Gouverneur de renvoyer leur Cacique. Il leur dit qu'il ne le retenoit point par force, mais qu'il souhaitoit qu'il l'accompagnast jusques à Uzachil. Cependant Jean Ortiz apprit d'un Indien, qu'ils avoient resolu de s'assembler, & d'attaquer l'armée, pour mettre leur Seigneur en liberté. Ortiz en avertit le Gouverneur, qui commanda que tout le monde à pied & à cheval s'armast, & se tint prest dans ses logemens, afin que ne donnant point de soupçon aux Indiens, ils prissent la hardiesse de venir jusques dans le Bourg. Ainsi plus de quatre cens Indiens armez s'estant postez à la veüe du camp, dans un bois, envoyerent deux hommes demander leur Cacique au Gouverneur. Soto prit avec luy six Cavaliers, & tenant par la main le Cacique, auquel il parloit, pour r'assurer les Indiens, il s'avança jusques au lieu où ils estoient postez : mais comme il aperceut qu'ils se preparoient au combat, il commanda à son Trompette de donner l'alarme. A ce bruit tous les Espagnols fortirent de leur logis à pied & à cheval avec tant de

furie, que les Indiens surpris & étonnez, ne songerent qu'à se sauver. Ils tuerent pourtant le cheval du Gouverneur, & un autre; mais ils perdirent quarante hommes tuez à coups de lance; le reste se jeta dans deux lacs qui estoient éloignez l'un de l'autre. On les suivit jusques sur le bord, & on tira sur ceux qui se fauvoient à la nage: mais peu de coups portoit; de sorte que le Gouverneur commanda qu'on entourast un de ces lacs, le peu de monde qu'il avoit ne suffisant pas pour les assieger tous deux. Les Indiens assiegez tâcherent de se sauver durant la nuit, en nageant doucement jusques aux bords; & afin qu'on ne les aperceust pas, ils mettoient sur leurs testes des feuilles de Nénuphar: mais les Cavaliers voyans bouillonner l'eau, y pouffoient leurs chevaux jusques au poitrail, & faisoient rentrer ces Indiens. La nuit se passa ainsi de part & d'autre sans reposer. Ortiz leur crioit de se rendre au Gouverneur, puis qu'ils ne pouvoient échaper. Ce qu'ils firent enfin, forcez par la rigueur du froid qu'ils enduroient dans l'eau.

Ainsi le premier , qui ne pouvoit plus résister , crioit à Ortiz qu'on ne le tuast pas , & qu'il se rendroit ; & avant le point du jour , ils sortirent tous l'un après l'autre , excepté douze des plus braves , qui résolurent tous de mourir dans l'eau plutôt que de se rendre. Mais les Indiens de Paracoxi , qui estoient hors des fers , se jetterent à la nage dans le marais , & tirèrent à bord par les cheveux ces desesperez , qui furent enchainez. Tout le reste fut partagé entre les Chrestiens , pour leur servir d'esclaves. La honte & la misere de cet esclavage leur fit prendre la resolution de se soulever ; & ils donnerent charge à un d'entre eux , qui servoit de Truchement , & qu'ils estimoient fort pour sa valeur , d'étrangler le General lors qu'il parleroit à luy , en luy portant en mesme temps les deux mains au col. Celuy-cy voyant une occasion favorable , se jetta sur le General ; mais avant que de luy porter les deux mains au col , il luy donna un si furieux coup de poing par le visage , qu'il le mit tout en sang. Tous les Indiens s'émeurent à ce si-

gnal ; celui qui pouvoit se servir des armes de son Maistre , ou du pilon , dont on écrasoit le mayz , en attaquoit ou ce Maistre , ou le premier qui tomboit sous sa main. Ils se servoient des lances ou des épées qu'ils rencontroient , aussi adroitement que s'ils en avoient appris l'usage toute leur vie ; de sorte qu'un d'entre eux , l'épée à la main , fit teste dans la Place à quinze ou vingt hommes , jusques à ce qu'il fut tué par des Halebardiers du Gouverneur. Un autre armé d'une lance , monta dans un grenier où ils serrent le Mayz , & là faisant autant de bruit que s'il y eust eu dix hommes ensemble , il defendit si bien la porte , qu'on fut obligé de le tuer à coups de traits par un trou de la couverture. Ils estoient bien deux cens Indiens , qui furent enfin battus & soumis. Le Gouverneur donna les plus jeunes à ceux qui avoient de bonnes chaifnes , & leur commanda de les bien garder. Tous les autres furent attachez à des poteaux au milieu de la Place , & tuez à coups de fleches par les Indiens de Paracoxi.

CHAPITRE XII.

*Le Gouverneur arrive à Palaché , on
luy dit qu'il y avoit beaucoup d'or
plus avant dans le país.*

Nous partîmes de Napetaca le vingt-troisième jour de Septembre pour aller camper sur une riviere, où deux Indiens apporterent un cerf au General de la part du Cacique d'Uzachil. Le jour suivant on passa par la Pelaya grande habitation, & de-là à Uzachil qu'on trouva abandonné sur le bruit qui avoit couru du massacre fait à Napetaca. Le Bourg estoit rempli de mayz, de feyerolles, & de concombres, qui nous furent des rafraîchissemens fort agreables, comme plus conformes à nostre maniere de vivre. Le mayz estoit comme le millet, & les concombres meilleures que celles d'Espagne. Le General envoya deux Capitaines en divers endroits, pour prendre des Indiens dont ils en amenerent cent, tant hommes que femmes, qu'on partageoit toujours de cette maniere.

Le Capitaine qui faisoit la prise en mettoit un ou deux à part pour le Gouverneur, les autres estoient partagés entre le Capitaine & les soldats. On les enchaînoit par le col, & ils servoient à porter le bagage, à piler le mayz, & à d'autres offices où la chaîne ne les incommodoit pas tant. Mais comme l'amour de la liberté faisoit tout entreprendre, l'Indien qu'on menoit au bois, ou couper du mayz, tuoit quelque-fois son Maître, & s'enfuyoit avec la chaîne. D'autres l'aidoient avec des cailloux dont ils se servoient au lieu de fer. Ceux qui estoient pris dans ces actions payoient pour eux & pour les autres, afin de leur ôter la hardiesse de les entreprendre une autre fois. On laissoit aller sans chaînes les femmes & les enfans quand ils estoient déparlez de cent ou six vingts lieuës, ainsi ils rendoient de bons services & apprenoient l'Espagnol en fort peu de temps. Le Gouverneur quitta enfin Uzachil pour aller à Palaché, & fit deux journées de chemin jusques à Axille, où les Indiens ne nous attendoient pas, mais comme les bois estoient proche,

la plus grande partie s'y sauva. On partit le lendemain premier d'Octobre au matin après avoir dressé un pont sur une riviere qui se trouvoit sur la route. Elle estoit profonde à l'endroit du pont d'un jet de pierre, où on perdoit pied par tout, & vers les deux bords on avoit de l'eau jusques à la ceinture : ces bords estoient couverts de buissons hauts & fort épais, où les Indiens se presenterent pour défendre le passage, mais le General fit avancer ses arbalestriers qui les firent retirer, & on poussa quelques pieces de bois en travers sur lesquelles des soldats passerent pour défendre l'avenüe du pont. Ainsi le General traversa avec tous ses gens le seudy jour de saint François, & vint coucher à Vitachuco Bourg de la Province de Palaché. Les Indiens y avoient mis le feu dont les maisons brûloient encore, & c'est ainsi que nous entrâmes dans cette Province fort peuplée, & abondante en mayz. On y trouva presque par tout des maisons comme nos metairies d'Espagne, & de gros Bourgs comme Uzeli où nous arrivâmes le Diman-

che vingt-cinquième d'Octobre, & le Mardy à Anhayca de Palaché où le Cacique qui commandoit à toute la Province faisoit son séjour. Le Mestre de Camp dont la fonction est de faire les logemens de l'armée nous donna des quartiers autour du Bourg. Il y en avoit d'autres éloignez d'une demie lieuë ou une lieuë au plus, dont on tira quantité de mayz, des concombres, des feverolles & des prunes seches meilleures que celles d'Espagne. Les arbres qui portent ces prunes viennent d'eux-mêmes partout dans les champs. On porta toutes ces provisions à Anhayca de Palaché tant qu'on en eut assez pour y passer l'hyver. Le Gouverneur qui sceut que la mer n'estoit qu'à dix lieuës de là, y envoya un Capitaine avec des gens à pied & à cheval, qui après avoir passé par Ocheté à six lieuës du quartier, vinrent à la mer, où ils trouverent sur le rivage un grand arbre abbattu & accommodé en forme de mangeoire. Ils virent aussi des carcasses de chevaux, d'où ils jugerent que c'estoit le lieu où Narvaez avoit bâti les barques sur

esquelles il fit naufrage. Le Gouverneur informé de cela envoya Danhusco , & trente cavaliers au port du Saint Esprit avec ordre à Caldeiran d'abandonner ce poste & de se rendre à Palaché. Danhusco partit le vingt-septième de Novembre , & trouva les Indiens retournés à Uzachil & dans les autres Bourgs ; il n'en voulut pourtant prendre aucun , craignant de s'arrester & de leur donner le loisir de s'assembler. Il ne passoit par leurs habitations que durant la nuit ; & il alloit reposer trois ou quatre heures dans quelque endroit écarté. Ainsi il n'employa que dix journées à faire ce voyage jusques au port , d'où il fit partir deux caravelles pour Cuba , sur lesquelles il envoya vingt Indiennes à Donna Isabelle suivant les ordres du Gouverneur. Il s'embarqua sur les deux Brigantins avec tous les gens de pied , & voguant au long de la coste il vint à Palaché. Caldeiran fit le voyage par terre avec les cavaliers & quelques arbalestriers. Les Indiens l'attaquerent durant la marche , & blessèrent quelques-uns de ses gens. Aussi-tost qu'il fut à Pala-

ché le Gouverneur envoya au port des planches , des clous & tout l'autre équipage nécessaire pour bâtir une Barque , sur laquelle il fit monter trente hommes bien armez qui croiserent au long de cette Baye , en attendant les Brigantins. Ils firent quelques combats contre les Indiens qui couroient sur cette coste avec leurs canots. Cependant un Indien sans estre découvert par les sentinelles vint mettre le feu à nostre habitation, le Samedi vingt-neuvième de Novembre , & comme le vent estoit grand la moitié du Bourg fut entièrement brûlée. Danhusco n'arriva avec ses Brigantins que le Dimanche vingt-neuvième de Decembre. Le Gouverneur ayant resolu de découvrir le país du costé de l'Oüest , commanda Maldonado avec cinquante fantassins pour marcher au long de la coste, & chercher quelques ports, & en même temps il détacha huit cavaliers pour battre l'estrade à deux lieues autour du Bourg , parce que les Indiens s'estoient rendus si insolens , qu'ils venoient tuer des hommes à deux portées d'arbaleste de nô-

le camp. Ces cavaliers trouverent
eux Indiens, & une femme cueillant
des feverolles, & quoi-que les In-
diens eussent lieu de se sauver, ils
merent mieux mourir que d'aban-
onner l'Indienne qui estoit femme
d'un d'eux. Ils blessèrent trois che-
vaux dont il en mourut un. A quel-
ques jours de là Caldeiran avec ceux
qu'il commandoit entra dans un bois
qui estoit sur le chemin de la mer. Il
fut attaqué par les Indiens qui le
repoussèrent, & luy osterent des mu-
nitions dont ses gens estoient char-
gez. Cependant le temps que le Gou-
verneur avoit marqué à Maldonado
pour son retour, estoit passé de trois
ou quatre jours, ce qui luy donnoit
de l'inquietude, & il avoit déjà resolu
de ne l'attendre plus que huit jours,
quand ce Capitaine arriva amenant
avec luy un Indien d'une province
appelée Ochusé à soixante lieuës de
Palaché. Il y avoit trouvé un port de
son fond & bien à l'abry. Ce qui fa-
cisfit extrêmement le Gouverneur
qui avoit toujours esperé trouver de
ce costé quelque país riche en or.
L'envoya Maldonado querir des mu-

nitions à la Havane, & il luy ordonna de revenir le trouver au port d'Ochuse où il iroit par terre. Que quelque obstacle empêchoit l'armée de s'y rendre au Printemps prochain Maldonado devoit retourner à la Havane, & revenir le Printemps d'après attendre le Gouverneur en ce port parce qu'il ne feroit aucune autre entreprife avant que d'avoir trouvé Ochuse. Maldonado estant parti avec les ordres, & sa compagnie ayant esté donnée à Jean de Guzman, le Tresorier Jean Gaytan mena au Gouverneur un jeune Indien qui avoit esté pris à Napetaca. Il luy dit qu'il n'estoit pas de ce pais-là, mais d'un autre fort éloigné du costé du Soleil-levant, & qu'alors qu'il fut pris il estoit venu pour voyager à Napetaca. Que son pais nommé Yupaha estoit gouverné par une Dame dont le Bourg estoit d'une grandeur surprenante. Qu'elle tiroit tribut de tous ses voisins, de uns en denrées, & des autres en or. Sur quoy il décrivoit la maniere dont cet or se tiroit, celle dont on le faisoit fondre, & affiner, comme s'il eust veu cent fois, ou que le diable

le luy eust enseigné. De sorte que tous ceux qui estoient instruits de la maniere de travailler aux mines, assuroient qu'il estoit impossible d'en parler si juste sans l'avoir veu, & la relation de cet Indien passa pour une verité constante par les circonstances dont il l'appuyoit.

CHAPITRE XIII.

Le Gouverneur part de Palaché pour chercher la Province d'Yupaha & ce qui luy arriva dans ce voyage.

SUR ce fondement nous quittâmes Anhayca de Palaché le Mercredi troisiéme jour de Mars de l'année 1540. chacun n'ayant en veüe que de chercher le riche païs d'Yupaha. Le Gouverneur ordonna qu'on fît des provisions pour soixante veüs de desert, ce qui embarrassâ beaucoup les gens de pied, obligez à porter ces vivres sur le dos. Parce que tous les Indiens de service allant nus, & enchaînez durant la rigueur de l'hyver, ils estoient presque tous morts de misere. Au bout de quatre

jours de marche on arriva sur le bord d'une riviere , où le Gouverneur fit faire un grand Canot , avec lequel on attachâ d'un bord à l'autre de la riviere des chaînes , qui servirent de cables pour passer , & pour se soutenir contre le courant. Les chevaux passerent à la nage à la faveur des cordes qui les tiroient , & ce travail nous retint un jour & demi de temps. Enfin nous vinsmes à Capachiqui le Samedi onzième de Mars. Les Indiens estoient sous les armes dans tout ce pays là. De sorte que cinq Espagnols estant allez chercher des mortiers pour piler le mayz dans des cases à l'écart , & environnées de bois , rencontrèrent plusieurs Indiens qui venoient pour épier. Cinq d'entr'eux se détacherent , & nous attaquèrent si furieusement qu'un Espagnol s'enfuit & fut donner l'alarme au camp. Les plus diligens vinrent au secours , & trouverent un Chrestien mort , & les trois autres fort blesez. Les Indiens se jetterent dans un marais à couvrir de l'insulte des cavaliers. Le Gouverneur quittant Capachiqui passa au pays desert , & yint à Toalli le vingt &

unième du mois. En ce lieu nous commençâmes à trouver des maisons bien différentes de celles que nous avions veuës jusques icy. Celles-là n'estoient couvertes que d'herbes, au lieu que les maisons de Toalli avoient pour couverture de petits roseaux rangez comme des tuiles. Elles estoient fort propres, quelques-unes avoient leurs murailles construites de perches entrelacées avec tant d'art, qu'elles paroissoient bâties à pierre, & à chaux. Car comme ce pays est froid, chaque Indien a une maison pour y passer l'hyver garnie de perches dedans & dehors. La porte en est étroite & basse, ils la ferment bien durant la nuit, & allument du feu dans la maison qui s'échauffe comme un four, en sorte qu'on n'a pas besoin de se couvrir. Ils ont d'autres habitations pour l'esté, & des cuisines jointes à la maison où on cuit le pain. Les greniers où ils serrent le mayz sont élevez sur quatre poteaux garnis de planches aux costez, avec un plancher de roseaux. On distingue les maisons des Caciques, & des plus considerables d'entr'eux, tant par leur

grandeur, que par de grands balcons qu'elles ont en haut sur l'entrée, & en bas des sieges de roseaux en maniere de bancs. Chaque maison a plusieurs greniers, où ils serrent ce que leurs Sujets leur apportent de redevance, comme du mayz, des napes, ou cuirs de cerf, & des mantes du país, faites comme de petites casiques du plus tendre de l'écorce de certains arbres, & quelques-unes même tissues d'une herbe semblable à Lasphodelle, qui estant bien battuë devient comme du lin. Ces mantes leur servent d'habits, ils en ont une qui les enveloppe depuis la ceinture jusques au dessous des genoux, & une autre sur l'épaule gauche, retroussée sous le bras droit, qu'ils ont toujours dehors, ainsi qu'en usent les Bohémiens. Les Indiens n'en ont jamais qu'une sur les épaules, & couvrent le bas d'un calçon de peau de cerf, à peu près comme ceux dont on use en Espagne. Les cuirs sont fort bien aprestez, & ils leur donnent la couleur telle qu'ils la souhaitent, d'une teinture si parfaite que leur couleur de feu ne seroit point défaite par la plus fine écarlate.

Leur noir est aussi bon , & c'est de celuy-cy qu'ils font des fouliers. Ils donnent ces mêmes couleurs aux mantés avec autant de perfection. Nous partîmes de Toalli le 23. de Mars, & le Vendredy l'armée arriva sur une petite riviere qu'elle passa sur un pont fait d'un arbre seul, d'où Benoit Fernandez Portugais tomba dans l'eau & fut noyé. Assez près de là estoit le Bourg d'Achese, où les Indiens n'avoient aucune nouvelle de nostre marche. A nostre veuë ils se jetterent en foule dans un ruisseau qui estoit près du Bourg, mais on en attrapa quelques-uns, & des femmes. Il s'en trouva un qui entendoit la langue de ce garçon qui conduisoit le Gouverneur à Yupaha, ce qui appuya le rapport qu'il avoit fait, parce que nous avions passé des païs où on parloit des langages differens, & même quelques-uns qu'il n'entendoit pas. Le Gouverneur envoya un des Indiens qu'il avoit pris, rappeler le Cacique qui estoit de l'autre costé de la riviere, il vint & luy fit ce discours.

Tres-haut, tres-puissant & tres-

„ excellent Seigneur, les choses qu'on
„ voit rarement donnent de l'admira-
„ tion : que pouvoit donc faire sur nous
„ la veuë de vostre Seigneurie, & de
„ ses gens qui nous estoient entiere-
„ ment inconnus, montez sur des ani-
„ maux aussi furieux que le paroissent
„ ceux-cy, & entrant dans mon païs
„ avec tant d'impetuositë, sans que j'e-
„ sceusse rien de vostre venuë. Celuy
„ nous a paru si extraordinaire, & a jet-
„ té tant de frayeur dans nos esprits
„ qu'il n'a pas esté en nostre pouvoi-
„ d'attendre, & de recevoir vostre Sei-
„ gneurie avec l'honneur deu à un si
„ haut & si illustre Prince. Mais dans
„ la confiance que j'ay en sa generosité
„ & en ses vertus, j'espere qu'elle ne
„ m'accordera pas seulement le pardon
„ de cette faute, mais j'ose encore luy
„ demander des graces. La premiere
„ que vostre Seigneurie dispose de moy
„ personne, de mon païs, & de mes Su-
„ jets, comme de ce qui est absolument
„ à elle. La seconde, qu'elle me di-
„ gne d'où elle vient, où elle va, & ce
„ qu'elle cherche, afin que je sois plu-
„ en estat de la servir. Le Gouverneur
„ luy répondit qu'il estoit aussi contenter

de ses offres, & de sa bonne volonté que s'il luy avoit présenté un grand trefor, qu'il estoit fils du Soleil, & qu'il venoit des lieux où il faisoit son séjour, pour chercher le plus grand Seigneur, & la plus riche Province qui fut en ce país. Le Cacique repartit qu'au de-là de ses terres il y avoit un grand Seigneur, dont le país s'appelloit Ocuté, & il donna des guides & un truchement. Ce qui obligea le Gouverneur à faire mettre en liberté tous les Sujets de ce Cacique, dont il quitta le Bourg, marchant au long de la riviere par un país fort peuplé, ce fut le premier jour d'Avril, & en partant on planta par son ordre une croix de bois au milieu de la place du Bourg; & comme le temps nous pressoit, on dit seulement aux Indiens, que cette croix servoit à conserver la memoire de ce que JESUS-CHRIST avoit souffert pour nous sauver, qu'il estoit Dieu & homme, & qu'il avoit créé le ciel & la terre. Qu'en cette consideration on devoit regarder ce signe avec un profond respect, ce qu'ils promirent de faire. Le quatrième d'Avril nous estions à Altaraca,

& le dixième du même mois nous arrivâmes à Ocuté. Le Cacique envoya au Gouverneur deux mille Indiens, avec un present de lapins, de perdrix, & de pain de mayz, outre deux poules, & plusieurs chiens. Ces animaux n'estoient pas moins estimez dans l'armée que les meilleurs moutons, parce que la viande & le sel y estoient tres-rares, jusques au point que les malades mêmes n'avoient aucuns rafraîchissemens. Ainsi la moindre maladie dont on se seroit tiré aisément en d'autres lieux reduisoit bien-tôt un homme à l'extrémité, de sorte qu'il mouroit de pure foiblesse : Et ces pauvres affligez disoient en soupirant ; si j'avois un morceau de viande ou quelques grains de sel je ne mourrois pas. Les Indiens ne sont pas réduits à cette extrémité, car ils tuent avec leurs flèches beaucoup de gibier, & de venaison, comme de poules, des lapins, des cerfs & d'autres animaux. Ils sont fort adroits à la chasse pour attraper le gibier, & ont mille inventions que les Chrestiens n'avoient pas : mais quand ils en auroient eu, le temps leur manquoit

estant

estant toujours en marche sans oser se débander. Ce défaut de viande estoit cause que de six cens hommes qui suivoient Soto celui qui pouvoit attraper un chien dans quelque Bourg s'estimoit tres-heureux ; (car on en trouvoit quelquefois jusques à trente) mais le soldat qui le tuoit sans en envoyer un quartier à son Capitaine ne s'en trouvoit pas bien , & il rachetoit sa mal-honnesteté quand il falloit aller en sentinelle , ou en quelque garde de fatigue. Le Gouverneur partit d'Ocute le Mardy douzième d'Avril après que le Cacique luy eust donné quatre cens Indiens de service. Il alla à Cofaqui , & de-là à Patofa. Le Cacique de cette Province qui estoit en paix avec celui d'Ocute , avoit appris la marche du Gouverneur , & comme il souhaitoit d'attirer son amitié , il vint le voir , & luy parla ainsi.

Illustre & puissant Seigneur, je devrois maintenant demander à la fortune qu'elle me fist acheter par quelque petite disgrâce la gloire où elle m'élève , de me voir assez heureux pour obtenir la chose que je souhaitois le plus en cette vie , qui est de

„ voir V. S. & de pouvoir luy rendre
„ quelque service. Quoi-que je porte
„ sur ma langue l'image de ce qui est
„ dans mon cœur, & que mon cœur
„ ne puisse cacher le plaisir qu'il ressent
„ en cette occasion, il n'a pas assez de
„ force pour l'exprimer entierement
„ Quel mérite peut avoir ce païs que
„ je gouverne, pour estre honoré de la
„ veuë d'un si grand homme, & d'un
„ si excellent Prince, qui doit estre ser
„ vi & respecté par tous les hommes de
„ la terre. Et ceux qui habitent celle
„ cy estant les moindres de tous, d'où
„ leur peut venir un si grand bonheur
„ dont le seul souvenir doit les preser
„ ver de tous les malheurs qui leur
„ pourroient arriver, suivant les ordres
„ de la fortune. Puisque si nous som
„ mes aujourd'huy assez heureux pour
„ estre mis par Vostre Seigneurie au
„ nombre de ses Sujets, nous ne pou
„ vons manquer d'estre favorisez &
„ soutenus de la vraie justice, & de la
„ raison, & prendre le nom d'hommes
„ attendu que ceux qui n'ont ni raison
„ ni justice, peuvent justement estre
„ mis au rang des bestes. Je m'offre
„ donc de tout mon cœur à V. S. avec

tout le respect qui luy est deu, & je la
 prie qu'en reconnoissance de cette
 volonté sincere, il luy plaise de se
 servir de ma personne, de ma terre,
 & de mes Sujets. Le Gouverneur dit
 qu'il luy estoit fort obligé de sa bon-
 ne volonté, dont il ressentoit déjà les
 effets, qu'il en conserveroit le souve-
 nir toute sa vie, & qu'il l'honoreroit
 & le favoriseroit comme son frere.
 Dans l'espace de cinquante lieuës de-
 puis Ocute jusques à Patofa, dont
 les habitans sont d'un naturel doux
 & paisible, le pays est fort beau, &
 la terre grasse & arrosée de quantité
 de rivières qui contribuënt beaucoup
 à la rendre fertile. Mais d'Ocute jus-
 ques au port du S. Esprit, où nous
 commençâmes à entrer dans la Flo-
 ride, ce pays qui n'a pas moins de
 trois cens cinquante lieuës, est une
 terre legere, basse, & couverte de
 marais, ou de buissons fort hauts &
 fort épais, où les Indiens farouches
 & guerriers se mettent en seureté con-
 tre les insultes des Espagnols, à cause
 que la Cavalerie ne sçauoit percer
 ces Forts; ce qui nous estoit fort in-
 commode, tant à cause des vivres

qu'ils emportoient par tout, que pour les peines qu'on avoit à trouver des guides.

CHAPITRE XIV.

Le Gouverneur sort de la Province de Patofa & rencontre un desert, où luy & tous ses Gens se trouvent dans une extrême misere.

DANS cette habitation de Patofa le jeune Indien qui servoit de truchement, & de guide, tomba par terre, écumant de la bouche comme s'il eust esté tourmenté du demon. On leut l'Evangile sur luy, & son mal cessa. Après quoy il assura qu'à quatre journées d'icy vers le Levant, on trouveroit ce Païs dont il nous avoit parlé. Les Indiens de Patofa souûtenoient au contraire qu'ils n'avoient point de connoissance d'aucune habitation de ce costé-là, mais qu'ils sçavoient qu'au Nor-Oüest il y avoit une Province qui s'appelloit Coça, fort abondante & fort peuplée. Néanmoins le Cacique dit au Gouverneur qu'il luy fourniroit des gui-

des, & des gens de service, soit qu'il entreprist d'aller à Coça, ou vers la Province que cet Indien designoit. Soto luy demanda fix cens Indiens & ils se separerent ainsi avec des témoignages reciproques d'affection. On prit du mayz pour quatre jours, & nous en marchâmes fix par une route qui s'étrecissoit tous les jours, & enfin manqua tout à fait. L'Indien estoit à la teste, & nous fit passer à gué deux rivières de la largeur d'un trait d'arbaleste où nous avions de l'eau jusques aux étriers; mais comme le courant estoit fort rapide, il fallut faire mettre les cavaliers en haye, pour assurer le passage aux gens de pied, qui passerent en se soutenant contre les chevaux. Nos fatigues redoublerent au passage d'une autre rivière plus large, & plus rapide, où les chevaux nageoient de la longueur d'une lance. Cet embaras augmenta les chagrins du Gouverneur, il fit alte sous des pins au sortir de cette rivière, & menaça le jeune Indien de le faire jeter aux chiens, parce qu'il l'avoit trompé, disant qu'il n'y avoit plus que pour quatre jours de chemin, au

lieu que nous en avions employé neuf d'une marche de sept à huit lieues par jour, & que les chevaux estoient sur les dents ; à cause qu'on estoit obligé d'épargner le mayz aux hommes même. L'Indien avoüa qu'il ne sçavoit plus où il estoit, & cet aveu l'auroit fait perir entre les dents des chiens s'il n'eust esté le seul qui se pouvoit faire entendre à Jean Ortiz. Le Gouverneur laissa l'armée campée sous ces pins, & s'avança avec le guide & quelques soldats à pied & à cheval, cinq ou six lieues dans le païs pour chercher un chemin, mais il revint la nuit fort déconcerté, de n'avoir pas trouvé la moindre marque que ce païs fust habité. Le lendemain on tint conseil pour deliberer si on retourneroit en arriere ou si on prendroit quelque autre parti. Le païs que nous avions laissé derriere nous estoit ruiné & épuisé de vivres, & le mayz de nostre provision estoit consumé. Les hommes, & les chevaux estoient si abbatus qu'on doutoit de pouvoir regagner un lieu où nous pussions trouver quelque soulagement. D'ailleurs les Indiens tirans

avantage de ce desordre , auroient peut-estre pris la hardiesse de nous attaquer. Ainsi la guerre & la faim nous estoient également redoutables en prenant le parti de retourner. De sorte que le Gouverneur resolu d'envoyer des cavaliers de tous costez pour chercher quelque habitation , fit partir quatre Capitaines chacun de son costé avec huit hommes à cheval. Ils revinrent la nuit traînant leurs chevaux par la bride , ou les chassant devant eux a cause de leur extrême lassitude , sans avoir trouvé ni chemin , ni habitation. Le jour suivant quatre autres furent commandez , chacun accompagné de huit cavaliers qui sçavoient tous nager , pour passer même les rivières qu'ils pourroient rencontrer , & monter sur les meilleurs chevaux du camp. Ces Capitaines estoient Gallegos qui prit sa marche au long de la rivière en montant , Danhusco qui suivit le cours de la rivière, Romo , & Lobilho qui s'enfoncerent dans le païs. Le Gouverneur avoit amené dans la Floride trente truyes dont il avoit déjà trois cents cochons. Il en faisoit donner

tous les jours à chaque homme demie livre de chair, parce qu'il y avoit déjà trois ou quatre jours que le mayz avoit manqué. Les soldats soutenoient ainsi leur vie avec ce peu de viande & quelques herbes cuites, car pour les Indiens de Patofa on les avoit renvoyez quand les vivres commencerent à manquer, quoi-que ces pauvres gens témoignassent une extrême passion de servir les Chrestiens dans cette necessité, & bien du déplaisir de les abandonner sans les laisser dans un bon país. Danhusco revint le Dimanche au soir, & dit qu'il avoit trouvé un petit Bourg à douze ou treize lieuës du camp, amenant une Indienne & un enfant qu'il avoit pris. Cette nouvelle donna tant de joye au Gouverneur & à toute l'armée, qu'il sembloit qu'ils revinssent de la mort à la vie. On décampa le Lundy vingt-fixième d'Avril pour aller à cette habitation, nommée par les Indiens Aymay, & par les Espagnols le Bourg du Bon-secours. Le Gouverneur laissa une Lettre enterree au pied d'un pin du camp, & quelques mots écrits sur l'écorce de cet arbre, qui

disoient, *foûillez au pied de ce pin & vous trouverez une Lettre.* C'estoit pour avertir les Capitaines qui étoient allés en queste en d'autres endroits, de ce qu'estoit devenu le Gouverneur, & de la route qu'il tenoit. Cette route n'estoit marquée que par des brisées que Danhusco avoit faites aux arbres. Le Gouverneur suivi des mieux montez, arriva au Bourg le Mardy : chacun faisant tous ses efforts pour marcher après luy. De sorte que quelques-uns furent coucher à deux lieuës du Bourg, d'autres à trois ou à quatre, suivant leur courage, ou leurs forces. On trouva dans cette habitation un grenier plein de farine de mayz rosti, & quelques mayz en grain qui fut distribué par rations, & on prit quatre Indiens qui dirent toujours constamment qu'ils ne sçavoient aucune autre habitation, jusques à ce que le Gouverneur eust commandé qu'on en brûlât un tout viv. Alors un autre declara qu'à deux journées de ce lieu il y avoit une Province appelée Cutifachiqui. Le Jeudy Gallegos, Romo, & Lobilho, vinrent nous rejoindre. Ils avoient

trouvé la Lettre, & suivi les traces de l'armée, mais Lobilho avoit perdu deux cavaliers de sa compagine, dont les chevaux n'avoient pû marcher. Le Gouverneur s'offença fort de cette negligence, & ordonna qu'on les cherchast. Cependant il partit pour Cutifachiqui, & prit en chemin trois Indiens qui luy dirent que la Dame de ce païs avoit déjà eu connoissance des Chrestiens, & qu'elle les attendoit dans une de ses habitations. Le Gouverneur renvoya un des trois Indiens offrir son amitié à cette Dame, & l'avertir qu'il alloit pour la voir. Aussitost qu'il fut à la veuë du Bourg, quatre canots dont un portoit la sœur de la Cacique vinrent le recevoir, & cette Indienne ayant mis pied à terre luy dit, que sa sœur l'envoyoit pour baiser les mains de sa Seigneurie, & qu'elle n'avoit pas voulu venir elle-même afin de donner ordre qu'on assemblât promptement tous ses canots pour passer l'armée, & recevoir un si grand Seigneur, à qui elle avoit voué tous ses services. Le Gouverneur la remercia, & quelque-temps après qu'elle eust repassé la riviere, la

Cacique parut sur une espece de brancart, que les plus considerables de ses Sujets porterent jusques au bord de l'eau. Elle entra dans un canot qui avoit une tente à la poupe, soutenüe d'une lance, avec un tapis étendu, & deux coussins sur lesquels elle s'affit, accompagnée des Indiennes de sa suite, & de plusieurs canots d'Indiens. en cet equipage elle vint au bord où le Gouverneur l'attendoit, & luy parla en ces termes.

Tres-excellent Seigneur que la venue de V. S. en ce païs qui luy appartient soit accompagnée de toute sorte de bon-heur. Quoi-que mon pouvoir n'égale pas ma volonté, & que les services qu'on vous rend ne soient pas conformes à mes desirs, ni au mérite d'un si puissant Prince, néanmoins puis qu'on doit estimer la volonté plus que tous les tresors du monde si on les presentoit sans elle, j'en offre à V. S. une ferme & constante, avec ma personne, mon païs, mes Sujets, & mes petits services. Après ce discours elle fit un present au Gouverneur, de mantes, & de cuirs qu'on avoit apportez dans d'au-

tres cahots , & tirant de son col un grand fil de grosses perles de conte, elle le mit au col du Gouverneur , qu'elle entretint toûjours fort agreablement , jusques à ce qu'il fust arrivé assez de canots pour passer toute l'armée : & tant qu'il demeura dans ce Bourg , elle eut soin de luy envoyer tous les jours quantité de poules. Ce païs estoit fort agreable , gras , & arrosé de plusieurs rivières. Il produit peu de buissons , mais beaucoup de noyers , & de meuriers. Les Indiens disoient que la mer n'estoit éloignée que de deux journées. A une lieuë autour du Bourg on trouvoit de grandes habitations desertes & pleines d'herbe , qui marquoient qu'il y avoit long-temps qu'elles avoient esté abandonnées. Les Indiens nous apprirent que la peste en estoit la cause. Qu'elle avoit ravagé ce païs deux ans avant nostre arrivée , ce qui avoit obligé les Habitans de ces Villages à chercher d'autres habitations. On voyoit encore dans leurs greniers quantité de mantres faites de toile , d'écorce , ou de plumes , blanches , vertes , rouges , & bleuës , tres-pro-

pres fuiyant leur maniere & fort bonnes pour l'hyver. Il y avoit outre cela plusieurs peaux de cerfs fort bien teintes, & taillées en calçons, demicalçons, & souliers. Comme la Cacique avoit remarqué que les Espagnols estimoient fort les perles, elle avertit le Gouverneur d'envoyer fouïller en certains tombeaux qui estoient dans son Bourg, disant qu'on en trouveroit en abondance, & que s'ils recherchoient aussi ceux des autres Villages, qu'ilsourniroient assez de perles pour en charger tous les chevaux de l'armée. En effet on fouïlla dans les tombeaux du Bourg, dont on tira quatorze boisseaux de perles, & des figures d'enfans & d'oiseaux faites aussi de perles. Ces peuples sont pazanez, bien faits, & plus polis qu'aucuns de ceux que nous eussions encore veu dans la Floride. Ils avoient tous des habits, & des calçons à leur maniere. Le jeune Indien dit au Gouverneur qu'ils commençoient à entrer dans le país dont il luy avoit parlé, & comme il y avoit quelque apparence, & qu'il entendoit la langue des Habitans, Soto se laissoit per-

suader ; ce qui obligea l'Indien à luy demander qu'il fust baptisé , ce qu'il luy accorda : il fut nommé Pedro ou Perico , & le Gouverneur ordonna qu'on luy ostât une chaîne qu'il avoit toujours traînée jusques en ce lieu-là. Ce païs suivant le rapport des Indiens , avoit esté fort peuplé. Il passoit pour estre tres-abondant & il y a bien de l'apparence que ce jeune Indien qui nous y avoit amené en avoit entendu parler , & qu'il assuroit l'avoir veu , ayant composé le reste suivant ce qu'il s'estoit imaginé. On trouva dans le Bourg un poignard , & quelques cottes de maille , surquoy les Indiens nous dirent qu'il y avoit plusieurs années que les Chrestiens avoient abordé dans un port qui est à deux journées de là (& c'estoit assurément le licentié Aylhan qui avoit entrepris la conquête de la Floride) que le Gouverneur estoit mort en arrivant. Ce qui avoit fait naistre plusieurs brigues & de grandes divisions suivies de meurtres entre les principaux cavaliers qui l'accompagnoient , chacun voulant s'attribuer le commandement , & qu'enfin ils avoient

quitté le port , & estoient retournez en Espagne sans avoir eu connoissance du païs. Tout le monde trouvoit fort à propos de s'arrêter à peupler cet endroit, dont la situation estoit si avantageuse , que tous les Capitaines des navires de la nouvelle Espagne , du Perou , de Sainte Marte , & de la terre ferme , auroient esté ravis de venir trafiquer en ce port , puisque c'est leur chemin pour aller en Espagne. Que le païs estoit fort bon , & qu'on y pouvoit faire un bon commerce , & un tres-grand profit. Mais comme le Gouverneur n'avoit dans l'imagination que le tresor d'Atabalipa , & qu'il pretendoit en trouver un pareil , la fertilité de ce païs , & l'abondance de ces perles ne pouvoient le satisfaire , quoy qu'en effet plusieurs de ces perles ne valussent pas moins que l'or , & celles qu'on auroit fait pêcher aux Indiens auroient esté bien d'un autre prix , si on avoit peuplé ce païs ; parce qu'en les perçant au feu ils leur font perdre leur éclat. Cependant quoy qu'on pressât fort le Gouverneur l'accorder cela au desir de tous les gens , il répondit que ce païs ne pou-

voit pas fournir assez de vivres pour nous nourrir durant un mois, qu'on ne pouvoit se dispenser d'aller au port d'Ochuse où Maldonado nous devoit attendre, & qu'enfin ce païs nous seroit toujours ouvert, & seroit nostre pis aller, en cas qu'on n'en trouvaît pas un plus riche. Que cependant les Indiens semeroient leurs terres, & qu'on trouveroit plus grande abondance de mayz. Il s'informoit toujours des Indiens s'ils n'avoient point entendu parler de quelque grand Seigneur, & comme ceux-cy luy dirent qu'à douze journées de Catifachiqui il y avoit une Province appelée Chiaha sujette au Seigneur de Coça, il se resolut aussi-tost de chercher ce païs, & comme il estoit homme fort severe, & sec, quoi-qu'il prist plaisir d'entendre les avis de tout le monde, du moment qu'il avoit déclaré le sien, il ne pouvoit souffrir d'estre contredit, & ne suivoit jamais que son opinion. Ainsi tout le monde s'y soumettoit. De sorte qu'encore qu'il parut qu'on commît une grande faute d'abandonner ce païs, puis qu'on pouvoit tirer des vivres de ceux qui l'environnoient
jusques

usques à ce que les Indiens eussent
 it leurs semailles, & que le mays fut
 neur, personne n'osa s'opposer à la
 ecision de Soto.

 CHAPITRE XV.

*Le Gouverneur part de Cutifachiqui
 pour aller à Coça. Ce qui luy arrive
 durant sa marche.*

Nous quittâmes Cutifachiqui le
 troisiéme de May. Les Indiens
 estoient soulévez, & la Cacique avoit
 émoigné du refroidissement, & mê-
 ne quelque dessein de s'enfuir sans
 nous donner des guides ni des Indiens
 de service pour porter le bagage. Son
 égout venoit du mauvais traitement
 que quelques Chrestiens avoient fait
 aux Indiens, comme entre un grand
 ombre il se rencontre toujours des
 esprits mal tournez, & des ames bas-
 ses, qu'un petit interest pousse à com-
 mettre des actions qui les exposent,
 & ceux qui sont avec eux. Ces brouil-
 leries obligerent le Gouverneur à
 commander qu'on arrestât la Caci-
 que, & à l'amener avec un traite-

H

ment indigne de la bonne volonté qu'elle luy avoit marquée, & de la reception qu'elle luy avoit faite. Ce qui confirme un ancien Proverbe, qui dit, *que pour bien faire, &c.* on la fit marcher à pied avec ses suivantes. Cependant afin de meriter qu'on eust quelques égards pour elle, par toutes les habitations où le Gouverneur passoit, la Cacique faisoit venir des Indiens, pour porter les bagages d'un lieu à un autre. Nous marchâmes cent lieues sur ses terres, & nous vîmes par tout des marques du respect, & de l'obeïssance qu'on luy rendoit dans la promptitude & le zele dont tous ces Indiens executoient les ordres. Perico nous disoit pourtant qu'elle n'estoit pas la Dame de ce pais, mais la cousine de la Cacique qui l'avoit envoyée en ce Bourg pour faire justice de quelques Seigneurs qui s'étoient revoltez. Mais il avoit perdu toute sorte de creance par les faussetez qu'il avoit avancées. Cependant on le souffroit par le besoin qu'on avoit de luy, pour s'expliquer avec les Indiens. On marcha durant sept jours jusques à Chalaque, la plus mi-

erable Province de toute la Floride:
 es Indiens s'y nourrissent de racines
 qu'ils cherchent dans les champs , &
 le gibier qu'ils tuent. Ils sont paifi-
 les, nuds , & extrêmement foibles.
 leur Cacique porta au Gouverneur
 deux peaux de cerf comme un présent
 d'importance. Ce país nourrit une si
 grande quantité de poules sauvages ,
 qu'une habitation en presenta sept
 cens au Gouverneur , comme ils luy
 offroient en toutes les autres tout ce
 qu'ils pouvoient avoir. Cette Pro-
 vince est éloignée de cinq journées de
 celle de Xualla. Nous trouvâmes peu
 de mayz dans cette derniere Provin-
 ce, & ce fut la raison qui nous obli-
 gea d'en partir au bout de deux jours,
 quoique les hommes, & les chevaux
 fussent également fatiguez. On conte
 d'Ocute à Cutifachiqui cent trente
 lieues, dont il y en a quatre-vingts de
 país desert. Et de Cutifachiqui à
 Xualla deux cens cinquante, país de
 montagnes. Nous en trouvâmes de
 fort rudés en allant de Xualla à Qua-
 tulé. Et durant nostre marche la Ca-
 cique de Cutifachiqui se déroba des
 Indiennes esclaves qui la portoient,

sous pretexte d'aller à quelque nécessité au bord d'un bois qui estoit proche du chemin. Mais elle s'enfuit dans le bois, où elle se cacha si bien qu'on ne pût la trouver. Le Gouverneur avoit dessein de la conduire jusques à Quaxule, où finissoient les terres des Caciques Indiens qui luy rendoient hommage. Elle emporta aussi une cassette que les Indiens nomment petaca, & qu'ils font de roseaux. Cette cassette estoit pleine de perles qui n'estoient pas encore percées, de sorte que les connoisseurs assuroient qu'elles estoient de grand prix. Une Indienne qui l'accompagnoit portoit cette cassette que le Gouverneur luy avoit laissée pour ne l'affliger pas en toutes choses, mais dans l'intention de la luy demander lors qu'il luy donneroient congé à Quaxule. Elle ne l'oublia pas, & alla à Xualla accompagnée de trois esclaves qui s'estoient enfuis de l'armée, & d'un cavalier qui estant demeuré malade de la fièvre s'estoit égaré dans ces bois. Alimamos (c'estoit le nom de ce cavalier) dit tant de choses à ces esclaves qu'il fit changer de résolution à deux, qui revin-

rent avec luy trouver le Gouverneur, dans la Province de Chiaha. Ils luy rapporterent que la Cacique estoit à Xualla, avec un Indien e'sclave de Vasconcellos, qu'elle n'avoit jamais voulu revenir avec eux, & que cet Indien & la Cacique vivoient ensemble comme mari & femme, ayans résolu de retourner à Cutifachiqui. Nous arrivâmes en cinq jours à Quaxulle où les Indiens présenterent au Gouverneur trois cens chiens, sçachant que les Chrestiens en mangeoient de la chair, ce que ces peuples ne font pas. Quaxulle ainsi que tout le reste du país que nous avions passé, n'estoit pas pourveu de mayz, ce qui obligea le Gouverneur à envoyer un Indien au Cacique de Chiaha, pour le prier d'amasser quelque mayz en sa Province, où l'armée devoit se rafraîchir durant quelques jours. Deux jours après en allant à Canasaqua le Gouverneur trouva vingt Indiens chargez chacun d'un panier de meures qu'ils luy presentent, car depuis Cutifachiqui jusques en cette Province & plus avant dans la Floride on trouve quantité de meures.

riers, de noyers & de pruniers, qui croissent au milieu de la campagne sans culture, mais aussi grands & portans d'aussi beaux fruits, que ceux qu'on élève avec soin dans nos jardins. Au sortir de Canasaqua nous marchâmes durant cinq jours par un pais désert, & à deux lieues de Chiaha quinze Indiens chargez de mayz vinrent au devant du Gouverneur de la part du Cacique, & luy dirent qu'il l'attendoit avec vingt greniers pleins de grains qu'il luy offroit, comme aussi sa personne, son pais, ses Sujets, & tout ce qu'il possédoit. Le Gouverneur entra dans Chiaha le 25, de Juillet, il y fut tres-bien receu du Cacique qui luy ceda son logis après luy avoir fait ce discours.

„ Puissant & excellent Seigneur, je
 „ m'estime si heureux de voir que vô-
 „ tre Seigneurie veuille bien se servir
 „ de moy, que rien ne me peut arriver
 „ qui me donne tant de satisfaction, ni
 „ que j'estime autant que cet avantage.
 „ Vostre Seigneurie estant à Quaxulle,
 „ m'a ordonné d'amasser dans ce Bourg
 „ du mayz pour deux mois, & je luy
 „ en ay rempli vingt greniers du meil-

eur qu'on ait pû trouver en tout ce
 païs. Si vostre Seigneurie n'a pas esté
 receuë avec l'honneur qu'on doit à
 un si grand Prince, je la prie d'avoir
 égard à ma jeunesse qui excuse ma
 faute, & qu'elle reçoive ma volonté
 qui sera toujours presté à luy rendre
 service, avec un zele constant & sin-
 cere. Le Gouverneur l'assura de sa
 reconnoissance, & de son affection.
 Les Indiens de ce Bourg avoient beau-
 coup de * beurre (ou plutôt de sein- * Mantel.
 doux) dans des pots coulant comme 52.
 de l'huile. Ils disoient que c'estoit de
 la graisse des ours. Nous y trouvâmes
 aussi de l'huile de noix, fort claire ainsi
 que le seindoux, & de fort bon goût,
 & un pot de miel, quoy qu'avant ce
 temps-là ni même depuis, nous
 n'ayons remarqué ni abeilles, ni miel,
 dans toute la Floride. Ce Bourg estoit
 situé sur le bord d'un des bras d'une
 riviere qui se partageoit en deux à
 une portée d'arbaleste de ce lieu pour
 se rassembler une lieuë plus bas. L'Isle
 ou le terrain entre ces deux bras avoit
 au plus deux portées d'arbaleste: le lit
 des deux costez de la riviere estoit
 assez étendu, on les passoit à gué, &

on voyoit aux deux bords des prairies & des champs semez de ris. Comme les Indiens estoient tous dans leurs habitations, le Gouverneur seul se logea dans le Bourg, & le reste de l'armée campa au dehors sous des arbres, sans ordre, & même les soldats assez éloignez les uns des autres. Le Gouverneur permit ou plutôt dissimula ce desordre, parce que les Indiens estoient pacifiques, que tout estoit fort calme, & que nous aurions beaucoup souffert si nous en avions usé d'une autre maniere; car les chevaux estoient si fatiguez qu'il estoit impossible de les monter, parce qu'on avoit eu fort peu de mayz depuis Cutifachiqui, & qu'ils n'avoient point eu le loisir de se refaire, depuis la faim & la misere qu'ils avoient souffertes dans le desert d'Ocute. Et comme plusieurs cavaliers n'estoient pas plus en estat de combattre, ils jettoient leurs chevaux la nuit dans des herbagés à un quart de lieuë du camp. Nous fûmes tres-heureux que nostre foible ne donnast point aux Indiens l'envie de nous attaquer, car nous estions tous en méchante disposition pour

pour nous défendre. Le Gouverneur nous donna trente jours entiers à nous délasser, & pendant ce temps comme le terrain est admirable, les chevaux s'engraissèrent extrêmement. Comme il estoit prest à partir, quelques gens qui pouissoient leurs desirs au delà des bornes de la raison, l'importunerent tant qu'il demanda au Cacique trente Indiennes pour servir d'esclaves. Le Cacique luy dit qu'il communiqueroit cette demande aux principaux Indiens de l'habitation, mais avant qu'il eust rendu sa réponse, les Indiens s'enfuirent tous durant une nuit, avec leurs femmes, & leurs enfans. Le Gouverneur estoit resolu de les suivre, si le Cacique ne fust venu le trouver. Il luy dit qu'il se presentoit devant luy avec beaucoup de honte, & de contrainte, à cause que les gens s'étant retirés quoy-que ce fust contre sa volonté, il les avoit suivis sans oser luy demander congé. Mais qu'ayant reconnu sa faute, il venoit comme un fidele sujet se rendre entre ses mains, que ses sujets ne luy obeissoient pas encore, mais à son oncle qui gouvernoit ce pays en sa

place , jusques à ce qu'il fust en âge de commander luy-meme. Que si le Gouverneur avoit dessein d'aller les trouver pour les châtier de leur desobeïssance , il s'offroit à luy servir de guide , puisque son malheur le reduisoit à ne pouvoir luy rendre d'autres services. Le Gouverneur partit à l'heure même avec trente cavaliers & autant de fantassins pour aller trouver les revoltez , & en passant par les habitations des Indiens les plus considerables de ceux qui avoient deserté , il fit couper , & ruïner tout ce qu'ils avoient semé de mayz. On le conduisit sur une riviere qui formoit une Isle , dans laquelle ces peuples s'étoient retirez pour éviter l'insulte de la cavalerie. Il leur envoya dire par un Indien qu'ils revinssent à leur habitation , sans apprehender qu'il leur demandât autre chose , que quelques uns d'entr'eux pour porter le bagage , comme tous les autres peuples luy en avoient donné. Qu'à l'égard des femmes il n'en demandoit point , puis qu'ils les estimoient tant. Les Indiens agréerent ces propositions & revinrent au Bourg. En ce lieu le Cacique

d'Acosté vint luy offrir ses services. Et comme Soto luy demandoit s'il ne sçavoit point quelque païs riche & fertile, il dit que tirant vers le Nord il trouveroit la Province de Chisca où on fondoit du cuivre, & un autre metal qui avoit la même couleur, mais plus vive & plus parfaite; que ce metal paroissoit bien plus précieux que le cuivre, cependant qu'il n'estoit pas en usage, parce qu'il estoit plus doux. Et cette relation se trouvoit conforme à ce qu'on avoit dit à Soto dans Cutifachiqui, où nous vismes quelques petites haches de cuivre qu'on disoit estre mêlé d'or. Mais comme pour aller de ce Bourg à Chisca, il falloit passer un païs desert, & qu'on nous dit que nous rencontrions des montagnes impenetrables à la cavalerie, le Gouverneur ne voulut pas aller à Chisca par ce chemin qui estoit le plus droit, mais il prit le parti de s'y rendre par un païs peuplé où les hommes & les chevaux se maintiendroient mieux, & d'où estant instruit plus amplement de la verité, il tourneroit teste vers cette Province. Ainsi il envoya deux Espagnols à

Chisca, avec un truchement, & des Indiens qui connoissoient ce pais, afin de le découvrir & de luy en apporter des nouvelles à un rendez-vous qu'il leur donna.

CHAPITRE XVI.

Fernand de Soto échape d'un grand peril dans le Bourg d'Acosté, par sa prudence. Ce qui luy arrive en chemin, & son arrivée à Coça.

SOTO resolu d'aller à Acosté, fit venir le Cacique de Chiaha, & prit congé de luy, avec quelques presents dont l'Indien fut fort satisfait. Acosté est à sept journées de ce Bourg, & nous y arrivâmes le douzième de Juillet. Le Gouverneur nous fit camper à deux portées d'arbaleste du Bourg, où il alla suivi de huit gardes. Le Cacique luy marqua beaucoup d'affection, à en juger par son extérieur, & durant qu'ils estoient en conversation, quelques fantassins vinrent chercher du mayz au Bourg. Comme ils ne le trouvoient pas bon, ils commencerent à fouiller dans les mai-

sons des Indiens, renversans & pillans tout ce qui tomboit sous leurs mains. Les Indiens s'émeurent de ce procédé, & prirent les armes, & quelques-uns armez de bâtons se jetterent sur cinq ou six de ces soldats les plus insolens, & les chargerent de coups à plaisir. Soto connut bien le danger où il s'estoit jetté. Il voyoit les Indiens animés, & sa personne entre leurs mains avec peu de ses gens, de sorte qu'il resolut de s'en tirer par un tour d'adresse contre son inclination, car il estoit fort franc, & il ne déguisoit point les mouvemens de son cœur, outre qu'il ne pouvoit souffrir qu'aucun Indien prit la hardiesse de maltraiter un Chrestien, à droit ou à tort, mais la sincerité n'estoit pas de raison. Ainsi il prit un bâton, & courut pour aider aux Indiens à charger les soldats, ce qui rassura fort ces peuples. Il envoya à l'instant même un homme, avec ordre au camp de faire avancer des cavaliers bien armez, & après avoir pris la main du Cacique qu'il entretenoit en des termes pleins d'affection, il l'attira insensiblement hors du Bourg, avec plusieurs autres

Indiens, jusques dans un chemin découvert à la veüe du camp. Là les cavaliers arrivant à la file sans marquer leur dessein, entourerent le Cacique, & ses Indiens qu'ils enleverent dans le camp, où le Gouverneur les fit mettre en prison contre sa tente. Alors il leur declara qu'ils ne sortiroient point de là jusques à ce qu'ils eussent donné des guides, & des Indiens de service, & que des soldats malades qui venoient dans un canot de Chiaha, & ceux qu'il avoit envoyez à Chisca ne fussent arrivez. Car il apprehendoit que les Indiens ne les eussent tuez. Ceux de Chisca vinrent trois jours après, qui luy apprirent que les Indiens les avoient menez par un país si sterile, & par des montagnes si rudes, qu'il estoit impossible que l'armée put marcher par cette route. Que voyant le chemin trop long, & qu'ils tarderoient trop, ils avoient pris le parti de revenir d'une petite habitation fort pauvre, où ils n'avoient rien trouvé qui fût d'aucun usage. Ils apporterent seulement un cuir de vache que les Indiens leur avoient donné, épais

comme le ponce, & ayant le poil aussi doux que la laine d'une brebis qui ne l'auroit pas extrêmement fine. Le Cacique accorda des guides & des Indiens de service, & fut mis en liberté. Ainsi l'armée partit d'Acosté le neuvième de Juillet & alla à Tali. Le Cacique vint au devant du Gouverneur & luy fit ce discours.

Tres-excellent Seigneur & Prince
 ligne d'avoir à son service & sous son
 obéissance tous les Princes du monde,
 comme on le peut juger par les vertus
 que la veuë de vostre personne declare assez. Ce n'est pas d'aujourd'huy
 que je sçay qui vous estes, & quel est
 vostre pouvoir. Et je ne veux point
 considérer le peu que je suis pour espérer
 que mes pauvres services vous
 soient agreables, puisqu'au defaut des
 forces on ne laisse pas de loüer, & de
 recevoir la volonté. C'est par cette
 raison que je prens la hardiesse de
 demander à vostre Seigneurie qu'elle
 ait seulement égard à mes desirs, &
 qu'elle voye en quoy je la puis servir
 dans ce païs qui est à elle. Le Gouverneur luy fit le compliment ordinaire, qu'il luy estoit obligé & qu'il le

considereroit comme son frere. Le Cacique fit apporter les vivres necessaires pour nourrir l'armée , pendant deux journées de sejour , & en partant il donna au Gouverneur quatre Indiennes , & deux Indiens dont il avoit besoin pour porter son bagage. On marcha six journées sur les terres du Cacique de Coça , & tous les jours on voyoit arriver des Indiens de la part de ce Cacique pour faire des complimens au Gouverneur , qui arriva enfin à Coça le Samedi seizième de Juillet. Le Cacique vint au devant de luy à deux portées d'arbaleste du Bourg. Il estoit assis sur un coussin , & porté dans un brancart sur les épaules des plus considerables de ses sujets. Sa robe estoit de Martes , faite de la même maniere que les mantes des Dames d'Espagne. Il portoit sur sa teste une espee de Diademe de plumes , & plusieurs Indiens chantoient autour de son brancart en jouant de quelques instrumens : il salua le Gouverneur avec respect , & luy parla ainsi.

Excellent , & puissant Seigneur sur tous ceux de la terre. Encore que je

ienne maintenant pour vous rece-
 voir, il y a déjà long-temps que je
 vous ay receu dans mon cœur, &
 c'est depuis le jour que j'ay eu con-
 noissance de vostre Seigneurie, avec
 un si grand desir de vous servir, tant
 de plaisir, & de satisfaction, que ce
 que j'en témoigne icy, n'est rien à l'é-
 gard de ce que je sens, & ne peut luy
 estre comparé. Ce que vous pouvez
 tenir pour assuré, est que l'empire de
 tout le monde ne me donneroit pas
 tant de joye, & que je ne m'en estime-
 rois pas si heureux. N'esperez pas que
 je vous offre ce qui est à vous, c'est
 à dire ma personne, mon pays & mes
 sujets. Je ne veux m'employer qu'à
 commander à mes gens, qu'avec tout
 le soin & tout le respect qui vous est
 deu, ils vous réjouissent jusques au
 Bourg, en chantant & jouant des
 instrumens. En ce lieu vostre Seigneu-
 rie sera logée, & servie par moy, &
 par mes sujets, & disposera de tout
 ce que j'ay, comme de ce qui est à
 elle. En quoy V. S. me fera une gran-
 de grace. Le Gouverneur le remercia
 & ils entrèrent ainsi dans le Bourg
 avec une extrême joye. Le Cacique

logea le Gouverneur & tous les Espagnols dans les maisons des Principaux du Bourg. Les greniers estoient pleins de mayz , & de feverolles ; & ce païs estoit si peuplé que les Bourgs , & les champs semez de mayz se touchoient. Il est fort agreable à cause de plusieurs ruisseaux qui font de tresbelles prairies , & on trouve dans la campagne quantité de pruniers d'Espagne & du païs même , & sur le bord des rivières des vignes dont le sep monte jusques au haut des arbres. Il y en a d'autres , hors de ces bords dont le sep est bas , & porte des raisins fort gros & fort doux ; Mais comme on ne leur donne ni labour ni d'autres façons ; ils ont des pepins d'une extrême grosseur. Le Gouverneur donnoit presque toujours des gardes aux Caciques pour les empêcher de s'enfuir , & il les menoit avec luy jusques à ce qu'il fût sorti de leurs terres , parce que leurs sujets les attendoient dans les Villages , & donnoient des guides , & des Indiens de service ; & quand il estoit prest d'entrer dans une autre Province il les renvoyoit , comme il faisoit aussi les Indiens qui por-

toient le bagage de leur bon gré, quand il estoit arrivé chez un autre Cacique qui luy en fournissoit de nouveaux. Mais les Indiens de Coça ne purent souffrir qu'il ostât la liberté à leur Cacique, ils se souleverent, & s'enfuirent dans les bois tant ceux du Bourg, que les sujets des Caciques Indiens qui rendoient hommage à Coça. Soto envoya quatre Capitaines en quatre differens endroits pour les attaquer. Ils prirent plusieurs Indiens, & même des femmes qu'ils enchaînent tous, de sorte que ces peuples voyant le peu d'avantage qu'ils tiroient de leur fuite, revinrent dire au Gouverneur qu'ils rendroient service en tout ce qu'il luy plairoit de leur ordonner, & on en delivra quelques-uns des principaux à la priere du Cacique. Les autres furent retenus comme des Esclaves par ceux qui les avoient pris, sans leur donner la liberté de retourner en leur país. Aussi ne retournoit-il aucun de ceux qui estoient enchaînez, si sa bonne fortune assistée du soin qu'il prenoit de limer proprement sa chaîne, ne luy rendoit la liberté, ou quelque autre qui en mar-

chant trouvoit moyen de s'écarter du chemin par la negligence de ses gardes, & s'en alloit avec sa chaîne & le bagage qu'il portoit.

CHAPITRE XVII.

Le Gouverneur part de Coça pour aller à Tascaluca.

NOUS partîmes de Coça le vingtième d'Aoust après vingt journées de séjour, & le Gouverneur à son ordinaire mena le Cacique avec luy jusques à la Province de Tascaluca, où il vouloit aller. Le premier giste fut à Tallimuchasé, qui estoit abandonné, & de là à Itava dépendant de Coça, où on séjourna six jours, à cause d'une riviere qui passoit auprès de ce Bourg, & qui estoit extraordinairement enflée. Après que ses eaux furent diminuées nous continuâmes la marche jusques à Ullibali, dont dix ou douze Indiens estoient venus offrir obeïssance au Gouverneur de la part du Cacique. Ils avoient tous l'arc, & des flèches, & quantité de plumes: Et ils accompagnerent le

Gouverneur jusques au Bourg, où il entra suivi de douze cavaliers, & de quelques gens de pied. Les Indiens estoient tous sous les armes, & le Gouverneur crut appercevoir dans leur maniere quelque mauvais dessein. On apprit depuis qu'ils avoient résolu de tirer par force des mains du Gouverneur le Cacique de Coça, s'il émoignoit approuver leur dessein. Le Gouverneur fit entrer dans le Bourg qui estoit fermé le reste de ses troupes. Ce Bourg estoit assis sur un ruisseau, & bien palissadé, comme tous les autres que nous vîmes plus avant dans le país: la palissade estoit de gros pieux plantez avant dans la terre, avec des perches de la grosseur du bras posées en travers, autant dedans que dehors, & chevillées pour lier tout l'ouvrage qui estoit de la hauteur d'une lance. Le Cacique estoit dans un Bourg de l'autre costé du ruisseau. Soto l'envoya querir, & il vint sans resistance, de sorte qu'après quelques complimens reciproques, il fournit des Indiens de service dont nous avions besoin, & trente Indiennes. Nous perdîmes là un Es-

pagnol nommé Mancane d'une famille noble de Salamanque , qui s'égara en cherchant des raisins que ce païs produit en abondance. Au sortir de ce Bourg nous en trouvâmes un autre sujet au même Cacique , & de là le Gouverneur alla à Toasi , où nous prîmes encore des Indiens de service , & trente femmes. La marche estoit ordinairement de cinq ou six lieues par jour , dans les païs peuplez , mais dans les deserts on marchoit autant qu'on pouvoit aller pour éviter la necessité des vivres. De Toasi nous marchâmes l'espace de cinq journées sur les terres du Cacique de Tallisé , où nous arrivâmes le dix-huitième de Septembre. C'est un grand Bourg assis sur une riviere fort rapide , dont les campagnes de l'autre costé du Bourg estoient bien cultivées & couvertes de mayz , dont ce païs estoit abondamment fourni. Mais comme les Indiens avoient abandonné leurs habitations , le Gouverneur manda au Cacique de venir le trouver. Ce qu'il fit , & après plusieurs offres de service , il donna quarante Indiens. Dans ce Bourg, un Indien de

premiers de Tascaluca vint saluer le
Gouverneur de la part de ce Cacique
& luy fit ce discours :

Tres-puissant , & tres-vertueux ce
Seigneur. Le grand Cacique de Tas- ce
caluca mon Maistre, m'a envoyé pour ce
baïser les mains à vostre Seigneurie, ce
& luy faire sçavoir qu'il a appris que ce
vous gagniez l'affection de tout le ce
monde par vos perfections , vostre ce
pouvoir & vostre merite, & que tous ce
es peuples des-païs par où vostre ce
seigneurie a passé vous servent , & ce
vous rendent obeïssance. Ce qu'il re- ce
connoit vous estre bien deu, & il de- ce
sire plus que de vivre, de vous voir, ce
& de vous servir. C'est pour cette ce
raison qu'il vous envoie offrir sa per- ce
sonne, son païs, & ses sujets. Ainsi ce
quand il plaira à vostre Seigneurie ce
d'aller sur ses terres, elle y sera receüe, ce
servie & obeïe avec affection, & il ne ce
demande pour recompense du desir ce
qu'il a de vous rendre ces services, ce
que la grace de luy faire sçavoir quand ce
vous irez ; & plûtost vous prendrez ce
cette resolution, il le tiendra à plus ce
grande faveur, & il en aura plus de ce
joye. Soto receut cet Indien fort

honnestement, & le renvoya avec un
present de quelques bagatelles, dont
il ne se soucioit pas beaucoup, &
d'autres un peu plus considerables
pour le Cacique. Il donna congé à
celuy de Coça & prit à Tallisé les In-
diens de service dont il avoit besoin,
ainsi après s'estre reposé en ce lieu
durant vingt jours, il en partit pour
aller à Tascaluca. Le premier giste
fut à Casiste, & de-là à un autre
Bourg du domaine de Tascaluca
d'où on alla camper dans un bois
deux lieues de la residence de ce Ca-
cique. Soto envoya le Mestre du
camp Louïs de Moscoso pour luy
donner avis de son arrivée. Il trouva
le Cacique sous un balcon au devant
de sa maison. On mit aussi-tost un
tapis sur un lieu élevé hors du logis
& sur le tapis deux coussins l'un sur
l'autre où il alla s'asseoir environné
des Indiens, à quelque distance du
lieu où il estoit assis. Les plus confi-
derables estoient les plus proches de
sa personne, un d'entr'eux empêchant
qu'il ne fust incommodé du Soleil
avec un parasol de peau de cerf aussi
grand qu'une rondache & parti de
blanc

lanc & de noir avec un * fautoir au * Aspa
 lieu. On l'eust pris de loin pour
 u tafetas tant les couleurs estoient
 parfaites. Il estoit fort bien étendu &
 porté sur une petite lance, & c'estoit
 la devise ou l'étendart du Cacique à
 la guerre. Ce Cacique se faisoit re-
 soudre extrêmement de tous ses voi-
 sins & de ses sujets, & son domaine
 s'étendoit fort loin sur des païs tres-
 peuplez. Il avoit la taille fort haute
 & fort fine, les membres forts, & le
 corps d'une belle proportion. Après
 que le Mestre de camp luy eut fait
 une harangue, tous les cavaliers qui
 l'accompagnoient, firent cent passa-
 ges dans la place, poussant quelque-
 fois jusques au lieu où le Cacique
 estoit assis. Ce qu'il regardoit avec
 beaucoup de gravité, jettant seule-
 ment les yeux sur eux de temps en
 temps, d'une maniere dédaigneuse,
 & fiere. Cependant le Gouverneur
 arriva, sans que le Cacique fit aucun
 mouvement pour aller au devant de
 luy. Soto le prit par la main, & ils
 allerent ensemble s'asseoir sur un banc
 qui estoit sous le balcon, où le Caci-
 que luy parla en ces termes:

K

» Puissant Seigneur, que la venue
» de vostre Seigneurie soit accompa-
» gnée de toutes sortes de bonheur. J'
» reçois autant de plaisir en vous
» voyant, que si vous estiez un frere
» que j'aimerois extrêmement. Il n'est
» pas besoin de m'expliquer davantage
» là-dessus, puisqu'il ne sert de rien de
» dire en plusieurs paroles, ce qui peut
» s'exprimer en peu de mots, d'autant
» que c'est la volonté qui donne la for-
» ce aux actions, & les actions sont les
» témoins de la verité. A l'égard de la
» volonté vous connoistrez combien la
» mienne est sincere pour vous servir,
» & la netteté de mon procedé. J'ay
» estimé la grace que vous m'avez fai-
» te de m'envoyer un present, autant
» qu'elle le meritoit, & particuliere-
» ment à cause que ce present venoit
» de vostre part. Voyez maintenant en
» quoy vous voulez que je vous ren-
» de service. Le Gouverneur le remer-
» cia fort civilement, mais il le fit ob-
» server tant qu'il demeura dans ce
» Bourg; & lors qu'on fut prest à en
» partir, il se resolut pour plusieurs
» raisons de l'emmener avec luy. Après
» deux jours de marche nous trouvâ-

mes le Bourg de Piaché sur une grande riviere où Soto demanda des canots aux Indiens pour passer l'armée. Ils dirent qu'ils n'en avoient point, mais qu'ils feroient des radeaux de roseaux, & de bois sec, ce qu'ils firent en tres-peu de temps. Et comme la riviere couloit fort doucement, nous passâmes avec beaucoup de facilité. On conte cent lieuës du port du S. Esprit à Palaché, & ce chemin se fait en tirant de l'Est, à l'Oüest. De Palaché à Cutifachiqui il y a quatre cens trente lieuës, du sud-ouïest, au Nord-est: & de Cutifachiqui à Xualla on va du Sud au Nord l'espace de deux cens cinquante lieuës. Enfin de Xualla à Tascaluca loignez aussi de deux cens lieuës, on en fait cent quatre-vingts de l'Est à l'Oüest jusques à Coça, & le reste de Coça à Tascaluca du Nord au sud. Après qu'on eust passé la riviere de Piaché, un Espagnol courant après une Indienne esclaire qui l'avoit quitté se perdit dans les bois, soit qu'il fut tué, ou pris par les Indiens. Sur quoy le Gouverneur dit au Cacique qu'il luy en rendroit conte, le

menaçant de le tenir dans les fers toute sa vie si le Chrestien ne se trouvoit pas. Le Cacique envoya un de ses Indiens à Maville un gros Bourg qui se trouvoit sur nostre route, appartenant à un autre Cacique qui estoit vassal de Tascaluca. Son pretexte estoit bien imaginé, car il disoit qu'il vouloit l'avertir de preparer des vivres, & des Indiens de service pour l'armée. Mais il parut assez que ce n'estoit pas là son but, & que ce message tendoit à faire assembler tous les Indiens de guerre pour nous attaquer. L'armée marcha durant trois journées, dont la dernière se fit par un pays fort peuplé, & elle arriva à Maville le 18. d'Octobre. Soto estoit à l'avant-garde avec trente fantassins & quinze cavaliers. Il rencontra près du Bourg un soldat qu'il avoit envoyé au Cacique, pour le prier de demeurer, & encore pour observer les mouvemens des Indiens. Ce soldat dit au Gouverneur que ce procédé marquait un mauvais dessein, parce que durant son séjour à Maville il y avoit veu entrer quantité d'Indiens armez, & qu'ils travailloient avec une

extrême diligence à fortifier la pallifade de l'enceinte du Bourg. Sur cela Moscoso dit au Gouverneur qu'il seroit bon de camper, puisque les Indiens ne paroissoient pas assez soumis; Mais Soto repartit qu'il estoit las de camper, & qu'il vouloit aller reposer dans le Bourg. Le Cacique le receut à l'entrée au son des instrumens, & après luy avoir offert son service, il luy presenta trois mantes de Martes. Le Gouverneur fit son entrée au milieu des deux Caciques suivi de huit soldats de ses gardes, & de trois ou quatre cavaliers qui mirent pied à terre pour l'accompagner. Ainsi il alla s'asseoir sous un balcon, où le Cacique de Tascaluca le pria de le laisser dans ce Bourg sans luy donner la peine d'aller plus loin; mais comme il apperceut aux discours de Soto, qu'il seroit difficile d'avoir son congé, changea de dessein, & feignant de vouloir parler à quelques Indiens, il se leva d'auprés du Gouverneur & entra dans une maison, où plusieurs Indiens s'estoient assemblez avec leurs arcs & leurs flèches. Le Gouverneur voyant qu'il ne revenoit pas, l'appella

plusieurs fois, enfin le Cacique répondit fierement, qu'il ne vouloit ni sortir de ce lieu, ni passer plus avant que si le Gouverneur vouloit s'en aller en paix, qu'il marchât à la bonne heure, sans pretendre l'enlever par force hors de son païs, & de sa Seigneurie.

CHAPITRE XVIII.

Les Indiens se soulèvent contre le Gouverneur, ce qui en arriva.

LA fierté du Cacique fit connoître au Gouverneur qu'il avoit un parti formé. Il voulut l'adoucir par des honnestetez, à quoy l'Indien ne répondit pas, au contraire il se retira d'un air superbe & méprisant, en un endroit où le Gouverneur ne pouvoit le voir, ni luy parler. Sot voyant passer un autre Indien des plus considerables, l'appella pour luy dire qu'il assurât de sa part le Cacique, qu'il luy laissoit la liberté de se retirer où il luy plairoit, pourveu qu'il luy donnât un guide, & des Indiens de service, mais cet Indien re-

partit qu'il ne vouloit écouter aucune proposition, ce qui obligea Gallegos à l'arrester par le bord de sa mante, dont l'Indien se défit en luy laissant la mante entre les mains. Et comme les Indiens prenoient les armes, Gallegos mit l'épée à la main, & porta un si furieux revers à celuy qu'il tenoit qu'il luy ouvrit l'estomac à l'endroit des costes. Ce coup fut comme le signal de la revolte. Ils sortirent tous en furie de leurs maisons, tirans à grands coups de flèches sur le Gouverneur & sur ses gens. Il estoit bien que s'il leur faisoit teste il n'y avoit pas d'apparence d'échapper de leurs mains, & que s'il faisoit avancer ses troupes dans le Bourg, les Indiens à couvert dans les maisons tueroient tous ces chevaux, & feroient un grand carnage de ses gens. Ainsi il prit le parti de sortir du Bourg, en courant de toute sa force, mais avant qu'il pût se tirer d'affaire, on fut obligé de le relever deux ou trois fois. Tous ceux qui l'accompagnoient furent blesez dangereusement, & il en demeura cinq de morts. Le Gouverneur tout blessé qu'il

estoit cria à ses gens qu'ils s'éloignassent de la palissade , d'où les Indiens tiroient furieusement , & comme les Espagnols se retiroient la plûpart en fuyant , les Indiens firent une sortie sur eux , abattant à coups de flèche tous ceux qu'ils pouvoient attraper. Les Esclaves qui portoient le bagage l'avoient déchargé en un lieu proche de la palissade , de sorte que pendant la déroute des Espagnols , les Indiens de Maville leur firent recharger tout le bagage , & les emmenant dans le Bourg , ils leur ôterent les chaînes qu'ils portoient , & leur donnerent des arcs , & des flèches pour combattre contre nous. Ainsi ils s'emparèrent de tous nos équipages , & des perles même , & comme nous avions marché dans un païs soumis en apparence plusieurs soldats avoient laissé leurs armes au bagage. Elles tombèrent entre les mains des ennemis qui avoient encore des épées , & de halebardes arrachées à quelques-uns de ceux qui estoient entrez avec le Gouverneur. Dès que Soto se vit hors de peril il monta à cheval , & tournant sur les Indiens avec quelques-autres cavaliers

hiers, il en tua trois à coups de lance, ce qui les fit retirer derriere la palissade, où ils se défendoient, & d'où les plus braves sortoient lorsque les cavaliers faisoient le caracol, rentrant dans l'enceinte du moment qu'on revenoit sur eux. Un Moine, & un Ecclesiastique seculier estoient encore dans le Bourg, avec un serviteur du General, & une esclave Indienne. La revolte des Indiens fut si prompte qu'ils n'eurent pas le temps de sortir, de sorte qu'ils furent obligez à se retrancher dans la maison où ils estoient, avec une barricade qu'ils firent contre la porte; & comme ils avoient une épée, le serviteur du General posté derriere la porte en portoit des estocades aux Indiens qui se presentoient pour entrer. Et le Moine, & le Clerc, saisis chacun d'un gros bâton, se tenoient aux deux côtez, pour assommer le premier qui mettroit le pied dans la maison. Les Indiens qui virent la porte si bien défenduë, monterent sur le toit, pour y faire des ouvertures, & les tuer à coups de fleches, quand toute l'armée arriva à la veuë de Mayille. On tint

conseil pour sçavoir si on attaqueroit les Indiens dans le Bourg, ou si on l'assiégeroit seulement, à cause que cette attaque estoit fort périlleuse, mais enfin l'attaque fut résoluë en cet ordre.

CHAPITRE XIX.

*Le Gouverneur met ses gens en bataille
& entre dans Maville.*

SOTO fit mettre pied à terre à tous ceux qui estoient le mieux armez, dont il fit quatre bataillons qui marcherent droit aux portes du Bourg. Comme cet ordre se faisoit à la veuë des Indiens, leur premier soin fut de faire retirer le Cacique, en luy disant comme on l'apprit de quelques Indiennes esclaves, qu'en ces occasions un Cacique ne valoit qu'un homme, & ne combattoit que pour un. Qu'il y avoit dans le Bourg plusieurs Indiens de commandement, braves, & d'une grande expérience dans le métier de la guerre, & qu'un d'entr'eux suffisoit pour donner les ordres. Que comme l'évène-

ment d'un combat dépendoit de la fortune, on ne pouvoit ſçavoir pour quel parti la victoire voudroit ſe déclarer, qu'ainſi ils le prioient de mettre ſa perſonne en ſeureté, afin que ſ'ils perifſſoient tous dans ce combat, comme ils y eſtoient reſolus avant que de tourner le dos, il reſtat quelqu'un qui pût gouverner le païs. Le Cacique reſuſoit de partir, mais ils le preſſerent ſi fort qu'il ſortit du Bourg accompagné de quinze Indiens, emportant une cape d'écarlate, & tout ce qu'il trouva de meilleur dans le bagage des Eſpagnols. Le Gouverneur averti qu'on voyoit fuir des Indiens hors du Bourg, détacha quelques cavaliers pour faire la ronde autour de l'enceinte, & mit dans chaque bataillon un ſoldat portant un tifon allumé, afin de mettre le feu par tout, & obliger ainſi les Indiens à combattre à découvert. Après ces ordres on donna le ſignal par un coup d'arquebuſe, & les quatre bataillons marcherent avec une furie épouvantable, chacun de ſon coſté. Le meurtre fut terrible de part & d'autre à l'entrée des Portes, car les Indiens les

défundirent si vaillamment, qu'ils repoussèrent plusieurs fois nos gens. Enfin les portes furent forcées, & on se mêla avec eux. Le Moine, & le Clerc furent secourus fort à propos, mais il en coûta la vie à deux fort braves soldats, qui coururent les premiers à leur secours. Le combat dura si long-temps que les Chrestiens abatus de la soif alloient se rafraîchir à une mare qui estoit proche de la palissade, où ils beuvoient autant de sang que d'eau. Et ils retournoient au combat, ce qui obligea le Gouverneur, & ceux qui estoient à cheval avec luy, d'entrer dans le Bourg, où ils firent une si rude charge aux ennemis, qu'elle mit les Indiens en desordre, & donna lieu aux soldats d'attacher le feu aux maisons. Ceux qui voulurent se sauver hors du Bourg, y furent repoussez par les gens de cheval, qui faisoient la ronde, de sorte que le desespoir leur donnant de nouvelles forces pour combattre, ils en vinrent aux mains avec les Espagnols. Mais cette maniere de combattre leur estoit fort desavantageuse. On les écharpoit à grand

coups d'estramacon , avec tant de fureur, que plusieurs d'entr'eux se jetterent les uns sur les autres dans les maisons qui brûloient , où ils furent étouffez & reduits en cendre. Ainsi plus de deux mille cinq cens Indiens perirent par le fer, ou par le feu, mais nous perdîmes dix-huit Chrestiens , entre lesquels estoient Dom-Carlos cousin du Gouverneur, & un neveu de Soto, Jean de Gomez, & Mem Rodriguez tous deux Portugais , & Jean Vasquez de Villeneuve de Barcarota : tous ces cavaliers estoient de naissance, & fort estimez , les autres n'estoient que simples soldats. Cent cinquante Espagnols furent blesez en cette occasion de sept cens coups de flèches, & Dieu permit qu'ils guerirent tous de leurs blessures en fort peu de temps , quoy qu'elles fussent tres-dangereuses. On perdit aussi douze chevaux, outre soixante & dix qui furent blesez. Tout nostre équipage, linge, habits, perles, & ornemens pour dire la Messe , tout cela fut consumé par le feu que nos gens mirent aux maisons, sans que la consideration de cette perte les empê-

chât , puisqu'elle estoit beaucoup moindre que le dommage que les Indiens nous pouvoient faire en combattant à couvert. Le Gouverneur apprit en ce lieu que Maldonado l'attendoit dans le port d'Ochuse qui estoit éloigné de sept journées , mais il défendit à Ortiz de publier cette nouvelle , de peur qu'elle ne nuisit à ses desseins : car comme il avoit perdu par le feu les perles qu'il vouloit envoyer à Cuba , pour convier les gens par cette montre à venir dans la Floride , il se resolut de ne donner point de ses nouvelles qu'il n'eût découvert quelque riche país , afin de ne point rebuter les soldats dont il auroit besoin pour achever sa conquête , s'ils ne voyoient apporter de ces lieux ni or , ni argent , ni d'autres richesses.



CHAPITRE XX.

*Le Gouverneur part de Maville pour
aller à Chicaça. Ce qui luy arrive
en ce voyage.*

D'EPUIs nostre arrivée dans la Floride jusques à nostre départ de Maville nous ayions perdu cent deux Chrestiens, les uns de maladie, & les autres dans les combats contre les Indiens. La consideration des bleffez nous obligea à demeurer vingt-huit jours campez auprès de ce Bourg, dans un país fertile, & fort peuplé, puis qu'outre les Bourgs fermez on voyoit encore des maisons séparées par toute la campagne, & éloignées les unes des autres d'une portée ou deux d'arbaleste tout au plus. Le Gouverneur voyant que les bleffez estoient presque gueris, leva le camp un Dimanche dix-huitième de Novembre, après que tous les soldats eurent fait provision de mayz pour deux jours. Cependant on en employa cinq à passer un país desert, après quoy nous entrâmes dans la Pro-

vince de Pafallaya. Nous trouvâmes deux Bourgs Taliepatave, & Cabusto, ce dernier assis sur une grande riviere dont les Indiens occupoient la rive qui nous estoit opposée. Ils crioient qu'ils nous assommeroient tous, si nous estions assez hardis pour passer la riviere. Ce qui obligea Soto à faire bâtir un grand bateau à couvert dans le Bourg, afin d'oster aux Indiens la connoissance de son dessein. On l'acheva en quatre jours & le Gouverneur le fit mener à une demie lieue de là en descendant la riviere. Il y fit entrer trente soldats bien armez; mais comme les Indiens reconnurent son intention, ceux qui estoient le plus près du passage accoururent pour le défendre. Ils firent quelque resistance jusques à ce que les Espagnols mirent pied à terre, mais du moment qu'ils marcherent à eux, les Indiens lâcherent le pied, & se jetterent dans des marais couverts de roseaux. Les trente Espagnols monterent à cheval, & descendirent au long de la riviere, jusques à un endroit où l'armée passa sans obstacle. Elle trouva des Bourgs remplis de mayz, & de * poix

* Fève-
solles, ou
feves de
haricot,
car c'est
la même
chose.

hiches. De là on marcha durant cinq journées par un pais desert, jusques à une riviere dont les Indiens voulurent encore nous disputer le passage. Mais comme Soto évitoit de s'engager à de nouveaux combats, il fit faire en deux jours un autre canot, & envoya un de ses Indiens au Cacique pour luy demander la paix, & son amitié. Ce qui ne luy réussit pas, car les Indiens soulevés massacrerent cet Envoyé à sa veuë, & se retirerent après cette action, en pousant de grands cris. Ainsi le passage estant libre nous allâmes à Chicaça le dix-huitième de Decembre. C'estoit un petit Bourg d'environ vingt maisons où le Gouverneur fut obligé à passer l'hyver, parce qu'il negeoit, & que le froid estoit déjà si rude, que l'armée pâtit extrêmement dans le camp, avant qu'on eût trouvé moyen de faire des maisons. Ce pais estoit fort peuplé d'habitations séparées dans la campagne comme celles de Maville. On y trouva du mayz en abondance dont la plus grande partie estoit encore sur les champs, de sorte que nous en eûmes assez pour tout le quartier.

d'hyver. On prit quelques Indiens dont il y en avoit un que le Cacique confideroit beaucoup, qui poussa le Gouverneur à faire dire au Cacique qu'il souhaittoit de le voir, & de traiter avec luy. Le Cacique obeït & vint offrir au Gouverneur son païs, & ses sujets, avec promesse de faire venir encore deux autres Caciques, qui arriverent en effet à quelques jours de là bien accompagnez. L'un se nommoit Alimamu, & l'autre Nicalusa. Ils presenterent à Sotocent cinquante lapins, avec des mantes, & des peaux. Cestuy de Chicaça venoit souvent visiter le Gouverneur, qui le mandoit quelquefois, & luy prêtoit un cheval pour venir au camp, & pour s'en retourner. Cet Indien luy fit des plaintes d'un de ses Vassaux qui s'estoit revolté, demandant du secours contre ce rebelle qu'il vouloit châtier, ce qu'il feignoit pour partager nos troupes, & nous attaquer ainsi separez. Cependant le Gouverneur luy accorda ce secours, & quand le Cacique fut arrivé avec deux cens Indiens armez, il l'accompagna suivi de trente cavaliers, & de

quatre-vingts fantassins. Ils allerent ensemble à Saquechuma qui estoit le lieu de la residence de cet Indien que le Cacique feignoit estre revolté. Ce Bourg estoit abandonné , & les Indiens de Chicaça y mirent le feu , pour mieux couvrir leur trahison. Mais le bon ordre que le Gouverneur fit observer dans sa marche , estant toujours en garde tant contre les Indiens qui l'accompagnoient que contre les ennemis , & le soin qu'on avoit pris de fortifier le camp , les empêcherent de rien entreprendre sur nous. Au retour de cette expedition Soto fit un festin au Cacique , & aux principaux de ses sujets , où il leur donna de la chair de porc dont ils n'avoient jamais mangé , & qui leur parut un mets si friand , que depuis ce jour-là les Indiens venoient toutes les nuits à certaines maisons éloignées du camp d'une portée d'arbaleste , pour tuer , & voler des cochons qui y estoient. Comme ils en eurent ainsi enlevé quelques-uns , on y mit des gardes qui surprirent trois Indiens , le Gouverneur en fit mourir deux à coups de flèches. On

coupa les mains au troisième qui fut renvoyé en cet état au Cacique, qui témoigna bien du déplaisir de ce qu'ils avoient esté assez insolens pour s'attaquer au Gouverneur. Il dit qu'il se réjoüissoit qu'on les eust punis comme ils le meritoient. Il s'estoit retiré à demie lieuë du camp dans une maison de campagne, où quatre cavaliers allerent un jour sans congé. Ces cavaliers estoient François Oforio, Reynoso domestique du Marquis d'Ag-torga, un Page, & un valet de chambre du Gouverneur, nommez Ribeyra & Fuentez. Ils prirent quelques cuirs, & des mantes qu'ils enleverent par force, ce qui offensa les Indiens, jusques au point qu'ils abandonnerent leurs maisons. Soto ayant appris cette violence les fit arrester, & condamna à mort Oforio, & Fuentez, comme les chefs de cette entreprise, confisquant les biens de tous les quatre par la même sentence. Tous les Ecclesiastiques, & les chefs de l'armée luy demanderent la vie d'Oforio, & quelque relâchement de la rigueur de la Sentence, mais il demeura inflexible. De sorte qu'on alloit mener les

condamnez à la place pour leur cou-
per la teste, quand quelques Indiens
vinrent de la part du Cacique, afin de
luy porter leurs plaintes. L'arrivée de
ces Indiens qui devoit avancer leur
mort, fut ce qui leur sauva la vie. Car
Ortiz poussé par les sollicitations de
Gallegos, & d'autres personnes de
qualité changea adroitement le sens de
leurs discours, disant au Gouverneur
que le Cacique avoit appris que ces
cavaliers estoient arrestez à son sujet,
que cependant ils n'estoient pas cou-
pables, puisqu'ils ne l'avoient point
offensé, & que s'il luy vouloit faire
une grace c'estoit de leur donner la
liberté. D'autre part il assura les In-
diens, que ceux qui les avoient outragés
estoyent prisonniers, & que le
Gouverneur les puniroit d'une ma-
niere qui serviroit d'exemple aux au-
tres. Ainsi le Gouverneur accorda la
grace de ces cavaliers, & comme il
avoit resolu de partir de Chicaça au
mois de Mars, il demanda au Cacique
des Indiens de service. Celuy-cy ré-
pondit qu'il vouloit proposer la cho-
se aux plus considerables de ses sujets,
& comme la réponse tarδοit beau-

coup , Soto alla luy rendre visite le Mercredi huitième de Mars. Il le pressa encore de luy donner des Indiens , que l'autre promit d'envoyer le lendemain. Cependant le Gouverneur remarqua qu'il meditoit quelque chose de funeste , & dit Moscoso qu'on fit bonne garde toute la nuit , ce que le Mestre de camp negligea. La remarque du Gouverneur n'estoit que trop bien fondée. Les Indiens divisez en quatre bataillons , vinrent sur la minuit nous attaquer par quatre endroits , & du moment qu'ils se virent découverts , on battit un tambour qui leur servoit de signal , & avec des cris effroyables ils se jetterent dans le camp , au même temps que nos sentinelles avancées s'y retiroient. Et à peine ceux qui estoient dans le Bourg eurent entendu le bruit des ennemis , que la moitié des maisons estoit déjà toute en feu. Trois cavaliers estoient cette nuit en Vedette , dont il y en avoit deux de basse condition , & des moins estimés qu'il y eust en toute l'armée. Le troisième estoit un cousin du Gouverneur , qui avoit conservé jusques

ce jour la reputation d'estre brave ; cependant il parut aussi lâche en cette occasion que ses compagnons , fuyant avec eux sans donner un coup de lance. De sorte que les Indiens entrèrent sans trouver de resistance & porterent le feu par tout , attendans les Chrétiens au dehors des maisons d'où ils sortoient en desordre & sans avoir le loisir des'armer, car comme ils estoient presque tous encore accablez du sommeil , & que la fumée les aveugloit , ils ne sçavoient où aller pour prendre leurs armes , & pour serrer leurs chevaux , & ils ne pouvoient voir les Indiens qui les perçoient à coups de flèches. Plusieurs chevaux furent brûlez dans les écuries , hors ceux qui purent rompre leurs licols , & qui se sauvèrent dans les ruës. Le desordre fut si terrible que chacun ne songeoit qu'à fuir , sans faire teste aux ennemis : mais Dieu qui n'impose des châtimens à ceux qui le servent que pour les corriger , & non pas pour les perdre , & qui les tient en sa main , dans leurs plus grands besoins & dans les perils les plus affreux , aveugla les Indiens qui ne s'apperceurent point de nostre

desordre , & s'imaginerent que ce
chevaux qui couroient par les rues
estoit des escadrons qui se for-
moient pour les charger. Cependant
il n'y eut que le Gouverneur qui put
monter à cheval , & qui suivi d'un
soldat nommé Tapia poussa aux en-
nemis. Soto tua d'un coup de lance le
premier Indien qu'il rencontra , mais
comme la surprise où tout le monde
estoit , avoit empêché qu'on ne put
bien sangler son cheval , l'effort qu'il
fit en poussant le coup le fit tomber
par terre , avec la selle entre les jam-
bes. Le bruit du peril où le Gouver-
neur estoit , se répandit par tout , &
obligea plusieurs de ceux qui fuyoient
hors du Bourg pour gagner le bois ,
à se rallier pour le secourir. Et com-
me il estoit encore nuit , & que les In-
diens s'imaginoient toujours que les
chevaux qu'ils entendoient courir
alloient fondre sur eux , ils lâcherent
le pied , & abandonnerent le Bourg ,
laissant seulement un de leurs gens sur
la place , qui fut tué de la main du
Gouverneur. Le Bourg fut entiere-
ment brûlé , & on y perdit une fem-
me qui suivoit son mary , & qui estant
sortie

Sortie de sa maison avec luy, y retour-
na pour prendre quelques perles qu'elle
avoit conservées : mais quand elle
voulut sortir, le feu avoit déjà gagné
la porte, de sorte que ni son mari, ni
aucun autre ne put la sauver. Trois
autres Chrestiens furent si mal traitez
du feu, qu'il en mourut un à trois
jours de là, les deux autres furent
long-temps sans pouvoir marcher, &
on les portoit dans leur lit, sur une
espece de brancart soutenu par des
indiens. Douze Chrestiens mouru-
rent en cette occasion, avec cinquante
chevaux, & quatre cens porcs qui
urent brûlez. De sorte qu'il n'en de-
meura que cent. Tout ce que nous
avons sauvé de l'incendie de Ma-
ville, fut consumé en ce lieu-cy. Plus-
ieurs qui n'avoient pas eu le temps
de prendre leurs casques resterent
avec le pourpoint seul, ainsi ils souff-
rirent beaucoup de froid qui estoit
fort rude; & quoi-qu'on allumât de
grands feux, on passoit les nuits en-
tières sans dormir, parce qu'on gril-
loit d'un costé & on geloit de l'autre.
Pour éviter cette incommodité, un
soldat inventa des couvertures faites

*Ou jus-
te - au-
corps.

de deux nattes d'herbe seche tiffuë ensemble: ils mettoient ces * couver-
tures l'une dessus & l'autre dessous
eux. On se mocquoit de cette inven-
tion, & enfin les Rieurs même furent
trop heureux de s'en servir. Nous
demeurâmes dans un si grand desor-
dre, & si dépourvus d'armes, & de
selles qui furent consumées par le feu
que si les Indiens nous eussent fait une
autre insulte, ils nous auroient défait
fort aisément. Soto trouva à propos
de changer le camp du lieu où nous
estions, à la maison où le Cacique fai-
soit son séjour, & où nous trouvâ-
mes des frênes dont on fit des lances
aussi bonnes que celles de Biscaye.
On trouva aussi moyen de faire des
selles, de sorte qu'en huit jours les
cavaliers se remirent en estat de com-
batre.



CHAPITRE XXI.

Les Indiens reviennent attaquer les Espagnols & sont repoussez. Le Gouverneur va à Alimamu, & les Indiens l'attendent en armes sur le chemin.

IL y avoit déjà huit jours que nous estions campez à demie lieuë de nostre premier quartier, & c'estoit le Mercredy quinzième de Mars de l'année 1551. on avoit dressé une forge pour rebattre, & retremper les épées que le feu avoit gâtées, & nos rondaches, nos selles, & nos lances estoient en estat de servir, quand les Indiens vinrent nous attaquer un peu avant le jour. Ils estoient en trois bataillons, mais comme le peril passé nous avoit rendu sages, les sentinelles firent leur devoir, & donnerent l'alarme de bonne-heure. Le Gouverneur & les cavaliers furent à cheval en un moment. Il fit trois escadrons, & après avoir pourveu à la garde du camp, il chargea les Indiens avec tant de furie qu'ils ne la

purent soutenir. Comme le terrain estoit favorable à la cavalerie, & que le jour paroissoit déjà, on pouvoit se venger avec avantage de l'insulte que les Indiens nous avoient faite, sans une fausse alarme donnée mal à propos dans le camp par un Moine qui se mit à crier de toute sa force, *au camp, au camp*. A ce cry le Gouverneur & ses gens coururent de ce costé là, & donnerent le temps aux Indiens de se sauver, laissant seulement quarante de leurs gens étendus sur la place. On en prit quelques-uns dont le Gouverneur s'informa du país qui estoit plus avant, & partit le 25. d'Avril pour aller à Alimamu. C'estoit un petit Bourg où on trouva peu de mayz. Cependant comme l'armée devoit faire sept journées par un país desert, Soto envoya trois Capitaines en trois endroits differens pour chercher des provisions. Danhusco qui alloit avec quinze cavaliers, & quarante fantassins sur la route que l'armée devoit faire, trouva une forte palissade où les Indiens nous attendoient. Il les vit derriere la palissade qui se promenoient avec leurs

mes , ayant presque tout le corps
teint de diverses couleurs noires ,
blanches , bleuës , & vermeilles , dis-
posées par bandes , de sorte qu'il sem-
bloit qu'ils estoient en chausses , & en
pourpoint. Quelques-uns avoient
des plumes sur la teste , d'autres des
ornes , & le visage noirci avec le tour
des yeux teint en rouge , pour paroî-
re plus affreux. Du moment qu'ils
virent que les Espagnols s'appro-
choient , ils poussèrent de grands cris ,
& sortirent pour les recevoir au son
de leurs tambours. Danhusco trouva
à propos de se retirer dans une rase
campagne à une portée d'arbaleste de
palissade. Il rangea ses gens de pied
avec leurs arbalestes & leurs rondaches
devant la cavalerie , afin qu'on ne luy
fist point de chevaux , & fit ainsi
face aux Indiens qui sortoient sept ou
huit ensemble pour escarmoucher. Ils
avoient allumé un grand feu à la veüe
des Espagnols , & ils prenoient un
Indien par la teste , & par les pieds ,
ils faisoient semblant de jeter dans
le feu , après luy avoir donné des
cups de massiue sur la teste , pour
montrer aux Chrestiens qu'ils les

traitteroient de la même maniere. Danhusco envoya trois cavaliers pour donner cet avis au Gouverneur, qui s'avança aussi-tost, & resolut de les chasser de ce poste : disant que si on ne le faisoit pas, ils prendroient la hardiesse de nous attaquer en des temps, où ils pourroient causer plus de dommage. La cavalerie mit pied à terre par son ordre, & attaqua la palissade en quatre bataillons. Les Indiens se défendirent bien, jusques à ce que nous fûmes attachez à la palissade. Mais comme on les chargeoit rudement, ils se sauverent en fuyant à travers un ruisseau qu'ils avoient derriere eux, dont ils défendirent le passage à grands coups de flèches; & comme on ne put trouver un gué pour la cavalerie, nous fûmes obligez à nous retirer; il ne mourut que trois Indiens, & plusieurs Espagnols furent blesez dont quinze moururent quelques jours après. Cette perte fit blâmer la conduite du Gouverneur, en ce qu'il n'avoit pas fait reconnoître la disposition du terrain qui estoit de l'autre costé du ruisseau, & chercher un passage ayant que d'at-

taquer les Indiens. Parce que l'esperance qu'ils avoient de se sauver par cet endroit s'ils estoient battus, leur fit opiniâtrer le combat, & leur donna lieu de se défendre, & d'offenser les Chrestiens sans courir beaucoup de risque.

CHAPITRE XXII.

Le Gouverneur va à Quizquiz & de là à Riogrande.

QUOI-QUE depuis trois jours on eut apporté quelque peu de mayz à l'armée, & que les bleffez eussent besoin de repos, les soldats qui souffroient beaucoup avoient encore plus besoin de vivres. Ainsi le Gouverneur fut obligé de décamper pour aller à Quizquiz, & marcha durant sept jours par un pais desert plein de marais & de bois, mais où on pouvoit aller par tout à cheval, excepté en quelques endroits qu'il falloit passer à la nage. Les Indiens de Quizquiz n'eurent aucune nouvelle de nostre marche, de sorte qu'on les prit tous dans leurs maisons, & entre les autres

la Mere du Cacique. Soto luy manda par un Indien qu'il vint le voir en assurance, & qu'il luy rendroit sa Mere & tous ses sujets. A quoy le Cacique répondit, qu'on délivrât premierement sa Mere, & les autres prisonniers, & puis, qu'il viendrait voir le Gouverneur. Comme les soldats estoient fatiguez, & abbatus faute de vivres, & que les chevaux avoient beaucoup souffert, Soto resolut d'accorder la liberté des prisonniers, pour voir s'il pourroit obliger le Cacique à le laisser en paix. Il renvoya la Mere du Cacique, & tous ceux qu'on avoit pris, après leur avoir marqué le desir qu'il avoit de vivre bien avec eux, par des paroles fort obligeantes. Le lendemain comme le Gouverneur attendoit le Cacique, on vit plusieurs Indiens armez qui venoient dans le dessein de nous attaquer. Aussi-tost tout le monde courut aux armes. Ceux qui estant remarqué par les Indiens, ils se retirerent sur le bord d'une riviere hors de la portée du trait. Ils furent une demie-heure à consulter, après quoy six des principaux d'entre eux s'avancerent vers le camp. Ils dirent

dirent au Gouverneur qu'il venoient voir quels estoient les gens qu'il conduisoit , & qu'ils avoient appris de leurs ancestres qu'une nation blanche viendrait conquerir leurs païs , que pour cette raison ils alloient dire à leur Cacique qu'il vint offrir ses services au Gouverneur , & après luy avoir présenté six ou sept peaux , & autant de mantes , ils prirent congé de luy , & s'en retournerent avec tous les autres Indiens qui les attendoient. Cependant le Cacique ne vint pas , & n'envoya plus de ses nouvelles : mais comme on n'avoit pas trouvé beaucoup de mayz dans le Bourg , le Gouverneur nous fit aller à un autre qui estoit à une demie lieuë du * grand * Rio
 leuve. Il y avoit autant de mayz que grandé
 nous en avions besoin , & Soto alla reconnoître la riviere. Il trouva sur les bords quantité de bois à faire des batteaux , & une affiete avantageuse pour camper l'armée qu'il fit avancer. On bâtit quelques maisons à la hâte dans un terrain uni , à une portée d'arbaleste de la riviere , & on y apporta tout le mayz qui estoit dans les Bourgs par où nous avions passé.

On travailla d'abord à preparer le bois necessaire pour les bateaux , & pendant que nous estions occupez à cet ouvrage , quelques Indiens vinrent en descendant la riviere , qui mirent pied à terre , & dirent au Gouverneur. Qu'ils estoient sujets d'un grand Cacique nommé Aquixo , qui commandoit à plusieurs peuples dans une grande étendue de país au delà du fleuve. Qu'ils venoient de sa part luy dire qu'il viendrait le lendemain recevoir les ordres de sa Seigneurie. Le Cacique vint en effet , suivi de deux cens canots remplis d'Indiens armez , & peints à leur maniere , parez de plumes de toutes sortes de couleurs , avec des pavois en main dont ils couvroient les rameurs. Les autres estant debout avec leurs arcs , & leurs flèches à l'avant & à l'arriere du canot. Celuy qui portoit le Cacique avoit un pavillon à la poupe , sous lequel l'Indien estoit assis. Il y en avoit encore d'autres accommodez de la même maniere pour les principaux Indiens , qui estant assis sous leurs pavillons , donnoient les ordres à ceux qui gouvernoient le canot. Ils se mi-

rent en rang, & avancerent jusques à un jet de pierre du bord du fleuve. De ce lieu, le Cacique dit au Gouverneur, qui estoit sur le bord bien accompagné, qu'il venoit pour luy offrir ses services, & l'assurer de son obeissance; parce qu'il avoit appris qu'il estoit le plus puissant Seigneur de toute la terre. Soto le remercia, & le pria de descendre à terre où ils pourroient parler plus commodément, sur quoy l'Indien ne répondit pas; mais il fit avancer trois canots chargez de poissons, & de pains faits d'une certaine paste de prunes, ou des amandes de ce fruit. Ces pains estoient de la figure & de la grandeur d'une tuile. Le Gouverneur agreea ce present, & redoubla ses prieres pour attirer le Cacique à terre. Mais comme le dessein des Indiens n'estoit que de chercher une occasion de nous surprendre, quand ils s'aperceurent que le Gouverneur avoit mis ses gens en bon ordre, ils s'écartèrent du bord, & au même temps les arbalestriers qui estoient tous prests tirèrent sur eux avec de

grands cris, & en abatirent cinq ou six. Ils se retirèrent en tres-bon ordre, couverts de leurs pavois, & sans qu'aucun quittât la rame, quoy qu'il vit tomber son compagnon à son costé. Depuis ce temps-là ils vinrent faire quelques descentes pour nous attaquer, mais du moment qu'on les chargeoit, ils rentraient dans leurs canots. C'estoit un spectacle fort agreable que de les voir voguer dans ces canots, parfaitement bien construits, & fort grands, avec leurs pavillons, leurs plumes, leurs pavois, & leurs étendards qui paroïssent comme une flotte de galeres. Cependant nos quatre bateaux estant achevez en trente jours, le Gouverneur en choisit trois, où il fit entrer trois heures avant le jour douze cavaliers d'une valeur éprouvée, & dont il estoit assuré qu'ils mourroient plutôt que de reculer devant les Indiens. Chaque canot en portoit quatre, soutenus d'arbalestriers, avec de bons rameurs pour passer à l'autre bord du fleuve. Jean de Guzman qui commandoit la compagnie de

Maldonado étoit dans l'autre bateau avec ses gens ; & comme le courant de l'eau estoit fort roide, il les fit monter un quart de lieuë plus haut que l'endroit où nous estions campez. Ils passerent ainsi, & allerent débarquer vis à vis du camp. Quand ils furent à deux jets de pierre du bord, les cavaliers entrèrent tout à cheval dans l'eau, & aborderent en un endroit où le sable estoit ferme. Comme ils ne trouverent point d'ennemis la descente se fit sans peril, & ils se rendirent les maistres du passage. Les bateaux retournerent aussi-tost de l'autre costé, où estoit le Gouverneur qui passa avec toute l'armée, deux heures avant le coucher du Soleil. Le fleuve avoit en cet endroit une demie lieuë de large, de sorte qu'on ne pouvoit distinguer un homme d'un bord à l'autre. Il estoit fort profond, & fort rapide, & comme il charioit continuellement des arbres & du bois que le courant entraînoit, l'eau en estoit trouble & pleine de limon. Il y avoit beaucoup de poissons dont la plus grande

partie estoit fort differente de ceux qu'on voit dans les rivières d'Espagne, comme on le dira plus bas.

CHAPITRE XXIII.

Le Gouverneur va à Casqui, & de là à Pacha où il trouve un país different des autres endroits de la Floride.

A P R E S que nous eûmes passé ce fleuve le plus grand de tous ceux de la Floride, l'armée fit une lieuë & demie jusques à un Bourg de la Province d'Aquixo. Les Indiens l'avoient abandonné, néanmoins le Cacique en envoya trente pour s'informer de nostre marche, & de nostre dessein. Dès qu'ils parurent à la veüe du camp, les cavaliers s'avancerent vers eux, & les Indiens s'écarterent en fuyant. Mais comme c'estoit un país uni & découvert, ils furent suivis de si près, qu'on en tua dix, & on en prit quinze qui furent amenez au Gouverneur. Il avoit envoyé un Capitaine avec des soldats pour faire remonter nos bateaux jusques à ce Bourg, qui

estoit sur le bord du fleuve, mais comme son cours n'estoit pas droit, & qu'il falloit faire plusieurs retours pour arriver au camp, les Indiens qui en scavoient parfaitement la navigation, attaquèrent plusieurs fois les bateaux, & nous reduisirent à de grandes extremitez. Car nous n'osions pas nous abandonner au courant de l'eau qui estoit trop rapide, & en voguant terre à terre ils se couvroient des bords du fleuve, & tiroient sur nous. Le Gouverneur ne fut pas plûtoſt arrivé au Bourg qu'il détacha tous les arbaleſtriers qui vinrent fort à propos à nostre secours. D'abord que les batteaux furent au Bourg, il les fit mettre en pieces, & garder la ferrure pour d'autres occasions. L'armée se reposa une nuit en ce Bourg, & partit le jour ſuiyant pour aller en la Province de Pacha, qui ſelon le raport des Indiens estoit voiſine de celle de Chiſca où on trouvoit ce metal que le Gouverneur croyoit eſtre de l'or. Nous rencontrâmes ſur notre route plusieurs grands Bourgs abandonnez par les Indiens. On en prit

pourtant quelques-uns qui dirent au Gouverneur qu'à trois journées du lieu où nous estions, il trouveroit un puissant Cacique appelé Casqui. Ce qui luy fit presser nostre marche jusques à une petite riviere que nous passâmes sur un pont, mais comme elle estoit débordée les troupes marcherent jusqu'au Soleil couchant dans l'eau jusques à la ceinture. On vit enfin la terre ferme avec une extrême joye, parce qu'on craignoit de passer la nuit entiere dans l'eau, & cette joye redoublant nos forces, nous trouvâmes sur le midi la premiere habitation de la Province de Casqui. Les Indiens ne nous attendoient pas, ce qui coûta la liberté à plusieurs d'entr'eux. Et on pilla ce Bourg & un autre qui en estoit éloigné d'une demie lieuë où les cavaliers s'avancerent. Ce Pais estoit le plus haut, le plus sec, & le plus uni, que nous eussions trouvé jusques au grand fleuve. La campagne estoit couverte de noyers dont le fruit avoit la figure d'un gland, & on en trouvoit par tout dans les maisons que les In-

liens avoient ferrées pour leur provision. Ces noyers n'estoient differens de ceux d'Espagne, & même de ceux que nous avions veu ailleurs dans ce país, qu'en ce qu'ils avoient la feüille plus menuë. On y voyoit encore quantité de meuriers, & de pruniers, dont les uns portoient des prunes rouges comme celles d'Espagne, & les autres des prunes violettes differentes des nostres, mais d'un bien meilleur goust. Tous ces arbres estoient beaux & aussi bien nourris que ceux qu'on cultive avec soin dans les jardins. Car cette terre pousse fort peu de ronces, & de buissons. L'armée marcha durant deux jours dans cette Povince de Casqui, avant que d'arriver au lieu où le Cacique demeuroit ordinairement, & ce chemin se fit par des campagnes si peuplées qu'un seul Bourg avoit autant d'étenduë que deux ou trois des autres Provinces. Le Gouverneur envoya un Indien assurer le Cacique qu'il alloit le voir, pour luy demander son amitié, & pour le traiter comme son propre frere. Sur quoy le Cacique

dit qu'il feroit le bien venu, & qu'il recevroit avec joye tout ce qu'il luy plairoit d'ordonner. Il ajoûta à ces paroles un present de peaux de mantres & de poiffons. Et après ces témoignages d'une amitié reciproque, les Indiens n'abandonnerent plus les Bourgs par où nous paffions, mais ils recevoient par toute l'armée avec joye, & offroient au Gouverneur du poiffon, des mantres, & d'autres prefens. Le Cacique s'avança au devant de luy à une demie lieuë de fon Bourg, & il luy parla en ces termes :

„ Tres-haut, tres-puiffant, & tres-
 „ illuftre Seigneur, que l'arrivée de
 „ vofre Seigneurie foit heureufe.
 „ Auffi-toft que j'ay eu connoiffance
 „ de vofre Seigneurie, de fon pou-
 „ voir, & de fes grandes qualitez,
 „ quoi-qu'elle foit entrée dans mon
 „ païs en tuant mes fujets, & en les
 „ rendant esclaves, j'ay néanmoins
 „ pris la refolution de regler ma vo-
 „ lonté fur la fienne, & d'approuver
 „ tout ce qu'elle feroit, puis que je
 „ luy fuis entierement devoüé. Car
 „ j'ay cru qu'elle avoit eu de justes

ifons d'en ufer ainfi , pour de «
 onnes confiderations qui me font «
 achées , & qui font connuës à vô- «
 re Seigneurie. Puis qu'on peut «
 quelquefois permettre un mal , pour «
 éviter un plus grand , & pour «
 parvenir à un bien. Ainfi que je «
 roy qu'il arrivera , parce que ce se- «
 oit fe declarer contre la raifon que «
 e fe perfuader que la generofité «
 un fi excellent Prince luy permet «
 e consentir à quelque injustice. «
 Mon pouvoir eft fi foible pour ren- «
 re fervice à vofre Seigneurie , que «
 elle n'a quelque égard à ma vo- «
 nté difposée à luy obeïr en tou- «
 es chofes , j'auray fort peu de me- «
 ite auprès d'elle. Mais fi la raifon «
 eut qu'on fçache quelque gré d'u- «
 e volonté fincere , recevez-la avec «
 na perfonne , mon païs & mes fu- «
 ets , & ordonnez-en à vofre plaifir , «
 uifque fi j'eftois le maiftre de tout «
 e monde je n'aurois pas moins d'in- «
 clination de recevoir , & de ferveir «
 vofre Seigneurie. Soto répondit à «
 ce difcours en peu de paroles fort «
 oneftes , & de là ils entrerent en «
 converfation , dans laquelle le Caci-

que offrit fort civilement au Gouverneur sa Maison pour y loger mais celui-cy s'en excusa pour conserver la paix, disant que comme le temps estoit fort beau, & fort doux il aimoit mieux camper. Ainsi on assit le camp sous des arbres à un quart de lieuë du Bourg. Le Cacique que retourna au Bourg & quelque temps après il revint suivi de plusieurs Indiens qui chantoient. Dès qu'ils se virent en la presence du Gouverneur, tous se prosternerent jusques en terre, & le Cacique luy fit un discours dont je rapporteray seulement la substance & le sujet. Ils amenoient deux Indiens aveugles que le Cacique lui presenta disant que puis qu'il estoit fils du Soleil, & un si puissant Seigneur, il luy demandoit comme une grace singuliere de guerir ces deux aveugles, qui se leverent en mesme temps, & prierent instamment Soto de leur rendre la veuë. Il leur dit que le maistre qu'il servoit, & qui estoit dans le Ciel qu'ils voyoient, avoit seul le pouvoir de les guerir, & de leur accorder encore tout ce

qu'ils luy demanderoient ; que ce Seigneur avoit fait les cieux , la terre , & les hommes qu'il avoit formez à son image & semblance ; qu'il avoit bien voulu souffrir la mort sur l'arbre de la Croix pour sauver le genre humain ; & qu'il estoit resuscité le troisième jour après la mort qu'il avoit endurée comme homme , mais que comme Dieu sa nature estoit immortelle ; qu'il estoit monté dans le Ciel , où il avoit les bras ouverts pour recevoir tous ceux qui s'adressoient à luy. Alors l'ordonna qu'on dressât une Croix fort haute , qui fut plantée dans le bourg sur un lieu élevé : Declarant aux Indiens que les Chrestiens luy rendoient des honneurs en memoire de ce que JESUS-CHRIST y avoit souffert pour nous. Après que le Gouverneur & tous les Espagnols furent rendu leurs respects devant la Croix à genoux , les Indiens firent la même chose , & Soto leur dit qu'ils continuassent à l'adorer , & à luy rendre honneur , & qu'ils demandassent à ce Seigneur qui estoit dans le Ciel tout ce dont ils au-

roient besoin. Après cela Soto s'informa au Cacique combien il avoit de ce Bourg à Pacaha: il dit que le chemin estoit d'une journée & qu'à l'extrémité de son pais trouvoit un lac qui faisoit comme une espece de golfe dans le grand fleuve, dans lequel il entroit, ajoutant qu'il envoyeroit des Indiens construire un pont pour faire passer l'armée. Le jour que nous partîmes de Casqui nous allâmes passer la nuit à un autre Bourg de cette Province, & nous arrivâmes le lendemain sur les bords du lac, dont le courant estoit rapide, & l'eau profonde, & qui avoit une demie portée d'arbaleste de largeur. Les Indiens achevoient le pont quand le Gouverneur arriva. Ce pont estoit composé de pieces de bois en forme de solives posées sur des arbres plantés debout dans le lac, & d'un costé ils avoient laissé un rang de pieux qui s'élevoit au dessus du pont afin que ceux qui passeroient eussent moyen de se soutenir. Le Cacique de Casqui nous vint joindre en ce lieu avec ses Indiens

mez, & le Gouverneur envoya un Indien dire à celuy de Pacaha, qu'en-core qu'il fust ennemy du Cacique de Casqui qui estoit avec luy, nean-moins que s'il nous attendoit en paix on ne luy feroit aucun dom-mage. Et que s'il vouloit luy ac-corder son amitié, il le traiteroit comme son frere. L'Envoyé du Gouverneur rapporta que le Caci-que avoit receu avec mépris les avances qu'on luy avoit faites, & qu'il fuyoit avec tous ses sujets de l'autre costé du Bourg. Soto prit toute la cavalerie pour aller après eux, & on en prit plusieurs dans un Bourg éloigné d'un quart de lieuë. On les mit entre les mains des In-diens de Casqui qui les menerent au Bourg avec beaucoup de joye, par-ce qu'ils estoient ennemis; mais ils furent bien mortifiez de ce qu'on ne leur permit pas de les massacrer. On trouva dans cette derniere ha-bitation plusieurs mantes avec des peaux de cerfs, de lions, & d'ours, outre quantité de peaux de chats; & comme les soldats estoient fort mal vestus ils trouverent bien-tost le

moyen de s'en habiller. Ils employoient les mantes à se faire des justaucorps, des casques & même des camisolles qu'ils fourroient de peaux de chats aussi-bien que les justaucorps; & pour les peaux de cerfs ils les tailloient en calçons pourpoints, & fouliers: les peaux d'ours servirent à faire de bonnes capes, parce qu'elles ne perçoient point à l'eau. On trouva encore dans ce Bourg des rondaches de cuir de vache cru, & dont les cavaliers se faisoient pour leur défense.

CHAPITRE XXIV.

Le Cacique de Pacaha vient offrir ses services, celui de Casqui se retire & revient pour s'excuser. Le Gouverneur les remet bien ensemble.

LE Gouverneur entra dans le Bourg de Pacaha le mercredi dix-neuvième de Juin, & se logea dans la Maison du Cacique qui estoit fort grande, & fortifiée d'une pallissade avec des tourelles, où on avoit percé des trous pour tirer. Le

Bourg

Bourg estoit garny de mayz vieil , & les champs couverts de mayz nouveau , & dans l'étenduë d'une lieuë autour du Bourg on en voyoit plusieurs autres fort grands & tous fortifiez. Celuy où nous estions logez avoit proche de son enceinte un grand lac , dont l'eau tomboit dans un fossé tiré autour de cette enceinte qui l'enfermoit presque toute entiere. Et les Indiens avoient tiré un canal depuis le grand fleuve jusques au lac. Par ce moyen le poisson du fleuve y entroit en abondance , & le Cacique alloit s'y divertir à la pêche. Quelque quantité qu'on en prit il n'y paroissoit pas , comme nous l'éprouvâmes avec des filets qui estoient dans le Bourg. Il n'y en avoit guere moins dans plusieurs lacs qui se trouvoient aux environs , mais ils avoient la chair plus molle que ceux qui venoient de la riviere , & n'approchoient pas de leur bonté , toutes leurs especes estoient differentes de celles des poissons d'Espagne. Celuy qu'on nomme Bagres estoit d'une figure fort extraordinaire : sa teste occupe

le tiers de son corps, & à costé des nageoires & du ventre, il y a de grandes arestes aussi pointuës qu'une alêne. Ceux que nous prenions dans le lac estoient de la grandeur d'un grand brochet. Mais il y en avoit dans le grand fleuve du poids de cent jusques à cent cinquante livres dont on prenoit plusieurs à l'hameçon, d'autres poissons ressembloient au barbeau, & d'autres encore à la carpe écailliez comme un rouget, & de couleur un peu plus brune. Ce sont ceux qu'on estimoit le plus. Nous en vîmes d'autres nommez *Pexe palla*, *Poisson palette*: leur teste estoit couverte d'une espece de chaperon coudé, & la pointe ou l'extremité d'en-haut estoit faite comme une palette. D'autres enfin ressembloient à l'aloïse, & ils estoient tous écailliez exceptez le bagres & le poisson palette. Les Indiens en pêchoient quelquefois de la grandeur d'un Pore qu'ils appelloient *Pexé Perco*, & ce poisson avoit plusieurs rangs de dents en haut & en bas. Le Cacique de Casqui envoyoit souvent des

Ekoes,

* Chou-
pac.

Covado.

présens au Gouverneur, & un jour il luy dit qu'il luy livreroit le Cacique de Pacaha. Il alla à Casqui d'où il fit remonter plusieurs canots, & vint par terre accompagné de plusieurs de ses sujets. Soto les conduisit luy-même avec quarante cavaliers, & soixante fantassins, jusques à un endroit où les Indiens qui estoient dans les canots découvrirent Pacaha, & ses gens qui s'étoient retirez dans une petite Isle. Cinq Espagnols entrèrent dans un canot sous la conduite de Dom Antonio Osorio pour reconnoistre le nombre des Indiens de Pacaha. Ils estoient cinq ou six milles personnes qui croyans que tous ceux qui venoient dans les canots estoient des Espagnols, prirent une telle épouvante que le Cacique & les Indiens qui estoient dans trois canots s'enfuirent de l'autre costé de la riviere, le reste du peuple se jetta dans l'eau à la nage avec tant de frayeur & de précipitation qu'il y en eut quantité de noyez, particulièrement des femmes, & des enfans. Aussi-tost le Gouverneur qui estoit à terre,

fans ſçavoir ce qui ſe paſſoit du coſté de Dom Antonio, fit entrer des ſoldats dans les canots de Caſqui pour aller à l'Iſle, où ils arriverent en même-temps que Dom Antonio, & prirent pluſieurs Indiens, des femmes, & quantité de butin. Ces Indiens en avoient chargé beaucoup ſur des radeaux dans des paniers de roſeaux, pour les transporter à l'autre bord, mais comme la peur le leur fit abandonner, les radeaux emportez par le courant de l'eau furent pris par les gens de Caſqui, qui en remplirent leurs canots, & craignant que les Chreſtiens ne leur oſtaſſent ce butin, ils s'en allerent avec leur Cacique, ſans prendre congé du Gouverneur. Soto en fut tres-irrité, & revint auffi-toſt à Pacaha, d'où il alla faire une courſe ſur les terres de Caſqui dont il prit vingt ou trente Indiens. Après quoy il revint au Bourg à cauſe que les chevaux eſtoient trop fatiguez, en reſolution de partir dans quatre jours pour attaquer Caſqui. Il fit donner la liberté à un ſujet de Pacaha, qu'il renvoya dire à ce Cacique

que s'il souhaitoit d'estre son ami, qu'il le vint trouver, & qu'ils iroient ensemble faire la guerre à Casqui. Pacaha renvoya aussi-tost plusieurs Indiens qui en amenoient un sous le nom du Cacique. Ce qui fut pour- tant decouvert par un frere de Pacaha qui estoit prisonnier. Le Gouverneur dit à ces Indiens qu'ils menassent leur Maistre, puisqu'il sçavoit bien que celuy qui usurpoit son nom ne l'estoit pas, & qu'on ne pouvoit prendre aucune resolution s'ils ne l'eussent concertée ensemble. Ainsi le Cacique vint accompagné de plusieurs de ses sujets, & le present ordinaire au Gouverneur. Ce qui fut suivi d'un discours qu'on trouva fort beau, & dont la conclusion estoit qu'encore que sa seigneurie luy eût fait tant de dé- faicts en détruisant sa terre, & tant ses sujets, sans qu'il l'eust ja- ais offensé, que neanmoins il ne pouvoit s'empêcher d'estre entier- ment dévoué à son service. Soto fit mettre en liberté son frere, & les plus considerables de ses sujets; & même jour le Cacique de Casqui

envoya un Indien assurer le Gouverneur que son Maître viendrait le jour suivant, pour luy demander pardon de la faute qu'il avoit faite en se retirant sans congé. A quoy il répondit que si Casqui ne venoit en personne il iroit luy-même le chercher, & le châtier comme il le meritoit. Casqui ne manqua pas de venir & commença par un present de mantes, de peaux, & de poissons outre une de ses filles qu'il offrit à Soto, disant que sa plus forte passion estoit d'allier son sang à celui d'un si grand Seigneur, & qu'à ce sujet il luy amenoit sa fille & le prioit de la prendre pour sa femme. Là dessus il fit un discours fort sage, fort étendu, & rempli des éloges du Gouverneur, & conclut en luy demandant pardon pour l'amour de cette Croix qu'il leur avoit laissée de ce qu'il s'en estoit allé sans son ordre, poussé par la honte qu'il avoit eue de l'action que ses sujets avoient faite sans son consentement. Soto luy répondit qu'il avoit choisi un bon Patron, & que s'il n'estoit venu s'excuser luy-même, il avoit

resolu d'aller à luy, de brûler ses Bourgs, de le massacrer, luy & tous ses gens, & de desoler tout son Païs. Sur quoy l'Indien repartit : Seigneur ; mes gens & moy sommes à vous, & mon païs vous appartient, ainsi vous auriez ruiné vostre païs, & tué vos sujets ; à mon égard je recevray avec soumission tout ce qui me viendra de vostre main, soit châtiment, soit grace. Celle que vous m'avez faite en me laissant la Croix est une des plus grandes qu'on puisse jamais recevoir, & beaucoup au dessus de mes merites. Car tout nostre mays estoit perdu par une extrême secheresse, si moy & mes sujets n'eussions demandé à renoux de l'eau devant la Croix, & nostre misere a cessé dès ce moment. Après cela le Gouverneur voulut que Pacaha & luy terminassent leurs differends, & il les fit manger tous deux avec luy. Ces Caciques eurent une nouvelle contestation, à qui prendroit la droite du Gouverneur, mais il les accorda en leur disant, qu'entre les Chrestiens on ne faisoit point de difference de la droit-

te, & de la gauche pour la place d'honneur, qu'ils devoient en user ainsi, puis qu'ils estoient avec luy & que chacun prit la place où il feroit trouveroit. Cependant il envoya trente cavaliers & cinquante fantassins vers la Province de Caluca pour chercher de là un chemin à celle de Chisca, où les Indiens luy avoient dit qu'on trouvoit des mines de cuivre, & de ce metal qui ressembloit à de l'or. Ces soldats marcherent sept journées par un pais desert, & revinrent tous horriblement fatiguez pour n'avoir mangé que des prunes vertes & du may en tuyau qu'ils avoient trouvé dans une miserable habitation de sept ou huit maisons. Aussi les Indiens dirent au Gouverneur qu'en allant vers le Nort le pais n'estoit presque pas peuplé à cause du froid, & qu'il y avoit tant de vaches que les peuples ne pouvoient conserver leurs champs ensemencez. Mais qu'ils vivoient de la chair de ces animaux. Soto voyant que ce pais du Nort estoit si sterile, & si pauvre, demanda aux Indiens de quel costé il trou-
vero

veroit un païs peuplé, & ils luy dirent qu'ils avoient connoissance d'une grande Province vers le Sud appelée Quigaté qui estoit fournie abondamment de toute sorte de vivres.

CHAPITRE XXV.

*Soto cherche la Province de Quigaté
d'où il va à Coligoa, & de là
à Cayas.*

L'ARME'E se reposa l'espace de quarante jours à Pacaha où les deux Caciques firent continuellement des presens au Gouverneur à l'envi l'un de l'autre. Quand il fut prest à partir, Pacaha luy donna deux sœurs qu'il avoit, luy disant que c'estoient des marques de son affection, & qu'il le prioit de les épouser afin de se souvenir toujours de luy. L'une se nommoit Macanoche, & l'autre Mochifa, toutes deux bien faites, & de belle taille, particulièrement Macanoche qui avoit les traits du visage assez beaux, la physionomie heureuse, &

un air de grandeur , l'autre estoit plus grossiere. Le Cacique de Casqui fit refaire le pont , & l'armée retourna par son pais à son premier camp , proche du Bourg de ce Cacique qui apporta quantité de poissons , & amena deux Indiennes qu'il troqua pour deux chemises. De ce lieu nous passâmes par deux autres Bourgs de la Province de Casqui ; & comme le dernier estoit sur une riviere , il nous fit venir des canots pour la passer , & retourna chez luy après avoir pris congé de Soto. Nous marchâmes de la vers Quigaté où nous arrivâmes le quatrième d'Aoust. Le Cacique envoya un présent de mantes , & de peaux , mais il n'osa pas demeurer dans son Bourg. C'estoit le plus grand que nous ayons veu en toute la Floride , de sorte que le Gouverneur , & tous ses gens n'en occupoient que la moitié. Mais comme il reconnut que les Indiens n'agissoient pas de bonne foy , Soto fit brûler l'autre moitié , de crainte qu'elle ne servit aux ennemis comme d'une tranchée pour nous atta-

quer à couvert. Et il donna ses ordres aux cavaliers pour se mettre en estat de les repousser en cas d'insulte. Enfin un Indien fort bien accompagné, vint au Bourg, disant qu'il estoit le Cacique. Ce qui obligea le Gouverneur à luy donner ses gardes pour l'observer. Cependant plusieurs Indiens apportoit des mantes, & des peaux ; mais comme ils ne voyoient point de lieu d'exécuter leur mauvais dessein, le feint Cacique sortant un jour de la Maison du Gouverneur avec luy, s'enfuit d'une telle vitesse qu'aucun Chrestien ne put jamais le joindre, & se jeta dans une riviere qu'il passa en nageant, durant que plusieurs Indiens qui estoient à l'autre bord tiroient sur nos gens, en poussant des cris effroyables. Aussitost le Gouverneur passa la riviere pour aller à eux, mais ils n'attendi-
rent pas ; & comme il les poursuivoit, il trouva un Bourg abandonné, & plus avant un lac que la cavalerie ne pouvoit traverfer. On voyoit de l'autre costé de ce lac plusieurs Indiennes. Ce qui obligea le

Gouverneur à faire passer ses gens de pied , qui prirent ces Indiennes , & beaucoup de bagage. Soto revint au camp où la même nuit les batteurs d'estrade prirent un Espion. Le Gouverneur luy demanda s'il pourroit le conduire au lieu où le Cacique s'estoit retiré ; ce que l'Indien promit de faire. Sur quoy Soto prit trente cavaliers , & cinquante fantassins , & marcha pour trouver le Cacique : au bout d'une journée & demie de chemin un soldat le rencontra dans un bois fort épais ; & comme il ne le connoissoit pas , il luy donna un coup d'épée sur la teste , le pauvre Indien s'écria qu'il estoit le Cacique , & qu'on ne le tuât pas ; il fut pris ainsi avec cent quarante de ses sujets , que Soto amena à Quigaté , où il dit au Cacique qu'il fit venir des Indiens pour servir les Chrestiens. Mais après avoir attendu quelques jours comme il n'en venoit point , il envoya deux Capitaines des deux côtes de la riviere avec des soldats à pied & à cheval , qui prirent plusieurs Indiens & des femmes. Ils

connurent alors que leur rebellion ne leur apporteroit rien que de la perte. Ainsi ils se soumirent au Gouverneur, & vinrent recevoir ses ordres, apportans des mantes & du poisson. Le Cacique avec ses deux femmes estoit dans la Maison du Gouverneur gardé par ses halebardiers. Soto s'informoit toujours de la qualité du pais, où il avoit dessein de conduire l'armée; & il apprit du Cacique qu'en descendant la riviere du costé du Sud, le pais estoit fort peuplé & gouverné par des Caciques fort puissans; & qu'en tirant vers le Nor-ouëst, on trouvoit la Province de Coligoa au pied des montagnes. Le Gouverneur & tous les Chefs de l'armée s'imaginans qu'au delà de ces montagnes on devoit rencontrer un pais d'une autre qualité, que celui où ils estoient, & qui pouvoit produire de l'or ou de l'argent: ils prirent la resolution d'aller à Coligoa. Qui-gaté, ainsi que Casqui & Pacaha, sont assis dans un pais plat, dont la terre est grasse, fertile, & entre des ruisseaux qui forment des prairies

où les habitans sement quantité de mayz. On conte trois cens lieuës de Tascaluca au grand fleuve, & tout ce país est bas, plein de lacs & de marais; & de Pacaha à Quigaté, il y a six-vingts lieuës. Soto laissa le Cacique de cette dernière Province dans son Bourg, & marcha sous la conduite d'un Indien qui nous mena par un país desert l'espace de sept journées, toujours à travers les bois, & sans routë; mais ce qui nous incommodoit le plus estoit que ce pays n'estoit, pour ainsi dire, qu'un marais, où nous estions obligez à dormir au milieu des eaux. Elles estoient fort basses, & si remplies de poisson, qu'on le tuoit à coups de bâton, & nos esclaves Indiens n'avoient qu'à troubler l'eau, avec la bouë, ce qui faisoit venir en haut le poisson tout étourdy; de sorte qu'ils en prenoient à la main tant qu'ils en vouloient. Les peuples de Coligoa n'avoient aucun avis de nostre marche, & leur surprise fut si grande de nous voir dans le premier Bourg, qu'ils se jetterent en foule dans un ruisseau qui passoit

auprès de cette habitation ; mais comme les Chrestiens arrivoient des deux costez , on en prit quantité avec leurs femmes , & même le Cacique. A trois jours de là , les principaux de ses sujets vinrent voir le Gouverneur avec des mantes & des peaux de cerf & deux cuirs de vache qu'ils luy presenterent. Ils disoient qu'à cinq ou six lieuës de là du costé du Nord , on trouvoit de grands troupeaux de ces vaches , mais que ce país n'avoit pas beaucoup d'habitans à cause du froid. Et qu'ils ne connoissoient point de Province plus abondante , & plus peuplée , que celle de Cayas du costé du Sud. De Quigaté à Coligoa il y a près de quaranté lieuës , & ce dernier Bourg est au pied d'une montagne , auprès d'une riviere aussi grosse que celle de Caya dans l'Estramadure. La terre est grasse , & rapporte tant de mayz qu'il falloit jetter le vieil pour serrer le nouveau. Elle produit encôre des feve-rolles , & des concombres plus grands & meilleurs que ceux d'Espagne , & qui estant cuits sous la

braise ont le goust de châtaignes. Le Cacique de Coligoa donna un guide pour aller à Cayas, & demeurera dans son Bourg. Nous marchâmes cinq jours jusques à Palisema où la Maison du Cacique estoit tapissée de peaux de cerf, si bien teintes, & si bien passées qu'on les eust prises pour de beaux tapis, le plancher même en estoit couvert. Le Cacique laissa tous les meubles pour loger le Gouverneur, & marquer l'inclination qu'il avoit à la paix, néanmoins il n'osa nous attendre. Ce qui obligea Soto à l'envoyer chercher par un Capitaine. Il rencontra plusieurs Indiens, mais le païs estant fort rude, il ne put prendre que des femmes & quelques enfans. Comme il n'y avoit que peu d'habitations toutes séparées, l'armée n'y fit pas grand séjour, & partit pour aller à Tafalicoya. Soto prit le Cacique de ce Bourg, pour luy servir de guide vers la Province de Cayas, qui en est éloignée de quatre journées. Quand il y fut arrivé, & qu'il trouva les habitations éloignées les unes des autres dans la

campagne, comme on luy avoit assuré que ce país estoit fort peuplé, il s'imagina que le Cacique l'avoit rompé. Il le menaça fort en luy demandant en quel lieu ils estoient. Mais le Cacique & tous les Indiens dirent constamment qu'on estoit dans la Province de Cayas, que ce Bourg estoit le meilleur, & le plus peuplé de cette Province, & qu'encore que les habitations fussent ainsi séparées il s'y trouvoit néanmoins beaucoup d'habitans & de grandes campagnes semées de mayz, ce Bourg se nommoit Tanico, & nous campâmes au plus bel endroit sur le bord d'une riviere. Le Gouverneur s'avança une lieüe au delà avec sa cavalerie, & ne rencontra point d'Indiens, mais bien quantité de beaux que le Cacique avoit laissées pour marquer qu'il n'estoit point nostre ennemy, car c'est ainsi qu'on en use en ces país.



CHAPITRE XXVI.

*Le Gouverneur va voir la Province de
Tulla ; ce qui luy arrive en chemin.*

L'ARME'E eut un mois de séjour dans la Province de Cayas. Ce qui donna le temps à nos chevaux de se rendre si gras , qu'ils n'avoient point encore esté en si bon estat , durant toute nostre expedition. Comme le mayz y estoit excellent & la paille encore meilleur ils en mangeoient beaucoup & sans aucun danger ; mais ce qui contribuoit encore à les mettre en bon corps estoit l'eau d'un lac , si bonne & si saine , qu'ils ne pouvoient s'en rassasier , & cela les engraissoit à veuë d'œil. Nous avions manqué de sel jusques en ce lieu-là , où on en fit quantité , que les soldats n'oublierent pas pour leur provision. Les Indiens en trafiquent avec leurs voisins , & l'échangent contre des mantes & des peaux. Ils le mettent en pain , au long de cette rivière qui en laisse beaucoup sur le

ble, quand elle se déborde : & comme ils ne peuvent faire ces pains tant qu'il est mêlé avec le sable, ils mettent tout ensemble dans des papiers qu'ils font exprès, larges d'ouverture, & étroits de fond, qu'ils attachent en l'air à une perche, ils mettent sur ce sable de l'eau qui tombe dans un vaisseau posé sous le papier, après quoy ils la font bouillir. L'eau estant évaporée le sel reste au fond du pot. Il y avoit beaucoup de mayz semé dans des campagnes qui bordoient les deux costez de la rivière : mais les Indiens n'osoient y aller. Enfin quelques-uns se hasardèrent d'approcher du camp, & furent appelez par des soldats : l'un qui leur donna la hardiesse de passer la rivière, & de venir voir le Gouverneur conduits par ses soldats. Soto leur demanda des nouvelles de leur Cacique, ils dirent qu'il vouloit de vivre en paix avec luy, mais qu'il n'osoit se présenter. Le Gouverneur luy manda qu'il pouvoit venir en assurance, & que s'il vouloit estre son amy, il donnât des guides & un interprete, sinon

qu'il iroit le chercher, ce qui tou-
neroit à sa perte. Il attendit sa r-
ponse durant trois jours, & comme
il ne venoit point, Soto y alla lu-
même, & le prit avec cent cinquante
de ses fujets : Soto luy fit les
questions ordinaires. S'il ne sçavoit
point quelque bon païs, & quelque
grand Seigneur. L'Indien répondit
que le meilleur païs qui fust au
environs estoit la Province de Tulla
à un jour & demi de distance vers
le Sud, qu'il luy donneroit un guide
de pour l'y conduire, & qu'il ne
pouvoit donner d'interprete, parce
que le langage des Indiens de Tulla
estoit fort different de celuy de ses
fujets, & comme ses ancestres & lui
avoient toujourns esté en guerre
avec les Caciques de cette Province,
ils n'avoient aucune communication,
& ne s'entendoient pas. Sur
cette relation le Gouverneur partit
avec des cavaliers, & cinquante
fantassins pour voir s'il pourroit
passer par Tulla avec l'armée. Mais
du moment qu'on apprit sa marche,
tout le païs se souleva; & quand
quinze ou vingt Indiens s'estoient

nts ensemble , ils venoient attaquer le Gouverneur; mais comme la valerie les mal menoit , ils montent sur le toit des maisons , d'où tiroient des flèches ; & quoy qu'on les chassât d'un poste , ils passaient sur l'autre , & attaquoient les Espagnols de tous costez. Cette maniere de combat dura si longtemps , que les chevaux ne pouvoient plus faire un pas en avant. Ils tuerent un , & blefferent quelques Chrestiens , laissant quinze de leurs gens sur la place. On ne prit que quarante femmes ou enfans ; car on ne fit point de quartier aux Indiens qui combattoient , & qu'on ne put attraper. Mais le Gouverneur craignant qu'ils ne s'assemblassent , résolut de se retirer au camp de Mayas , & partit sur le soir , s'éloignant du chemin battu pour mettre les Indiens en défaut. Le lendemain arriva au camp, où il séjourna trois jours , & marcha avec toute l'armée pour aller à Tulla. Il emmena le cacique avec luy , mais entre tous ses sujets on ne put trouver personne qui entendit la langue des In-

diens de Tulla. Après trois jours de marche nous trouvâmes un Bourbouis abandonné. Cependant dès que les Indiens sceurent que nous estions entrez dans leur païs , ils vinrent nous attaquer un peu avant le jour. Nous diviséz en deux corps, & arméz de flèches, & de perches en façon de piques. D'abord qu'ils furent découverts, tout le monde se mit sous les armes, & on fortit sur eux, où ils perdirent beaucoup de gens, & nous n'eûmes que quelques soldats & quelques chevaux bleffez. Son cacique fit choisir six Indiens principaux entre les prisonniers qu'on avoit faitz, & après leur avoir fait couper la main droite, & le nez, il les renvoyâ au Cacique pour luy dire, que s'ils n'obeïssoient à ses ordres, il iroit les chercher, & qu'il le traiteroit luy & tous les siens de la même maniere. Ne luy donnant que trois jours de terme pour venir le trouver. Comme qu'il leur fit entendre par signe le mieux qu'il put, faute d'interprete. Avant que les trois jours furent expirez, un Indien chargé de cuirs de vache vint se jeter aux pieds du

Gouverneur, en pleurant, & donnant toutes les marques d'une extrême affliction. Soto le releva & l'Indien fit un long discours où personne n'entendit rien. On luy fit comprendre par signe qu'on desiroit que le Cacique vint, & qu'il ameneroit un truchement qui entendit le langage des Indiens de Coyas. Le lendemain trois Indiens chargés comme le premier vinrent au camp, & trois jours après vingt autres, entre lesquels il y en avoit un qui entendoit le langage de Cayas. Il fit un grand discours plein de raisonnemens à la décharge du Cacique, & d'autres à la louange du Gouverneur, & conclut en l'assurant que luy & tous les autres Indiens venoient de la part du Cacique recevoir ses commandemens, & protester de leur obéissance. Rien ne réjouit tant le Gouverneur, & tous les Espagnols, que le truchement, puis que sans sçavoir la langue il estoit tres-difficile d'aller plus avant dans la Floride. Soto le fit garder avec beaucoup de soin, & dit aux autres Indiens qu'ils retournaissent trouver

leur Cacique , pour l'assurer qu'il
luy pardonnoit tout ce qui s'estoit
passé , & qu'il luy sçavoit tres-bon
gré de ses presens , & de son truche-
ment. Qu'il auroit bien de la joye
de le voir , & qu'il pouvoit venir le
jour suivant. Enfin le Cacique arri-
va suivi de quatre-vingts Indiens
qui entrèrent tous dans le camp
pleurant à chaudes larmes , pour
marquer leur repentir & leur sou-
mission, suivant la coûtume du païs.
Ils apportoit un present conside-
rable de plusieurs cuirs de vache
qui furent d'un tres-grand usage
contre le froid qu'il fait en ce païs
là , parce qu'elles estoient bien four-
rées, & d'une laine aussi douce que
celle des brebis. Ces vaches se trou-
vent en tres-grande quantité vers
le Nord de cette Province , mais
nous n'en vîmes aucune en vie ,
cause que ce païs est sterile , & pres-
que desert. Le Cacique de Tulla fit
un discours au Gouverneur pour
s'excuser , & luy offrit sa personne
& tout ce qu'il possédoit. Sur quoi
il est bon de sçavoir que ce Cacique
& tous les autres , ainsi que tous
leur

leurs Envoyez, s'expliquoient en leur langue avec autant d'élégance qu'aucun Orateur des plus polis le pourroit faire en la sienne.

CHAPITRE XXVII.

Le Gouverneur va de Tulla à Autiamqué, où il passe le quartier d'hyver.

SOTO s'estant informé de la qualité du pais qui estoit aux environs de Tulla, apprit que celuy du costé du couchant n'avoit que des habitations séparées les unes des autres, mais qu'entre le Levant & le Midy il trouveroit de gros Bourgs, particulièrement en la Province d'Autiamqué, éloignée de dix journées de Tulla, ce qui pouvoit faire environ quatre-vingts lieuës de chemin, & que ce pais estoit tres-fertile en mayz. Comme l'hyver s'avançoit, & que les pluyes & la neige empêchoient qu'on ne pût marcher de deux ou trois mois, le Gouverneur apprehendoit qu'on n'eût peine à recouvrer des vivres dans ces habitations, qui estoient

ainsi éloignées les unes des autres. Et d'ailleurs les Indiens disoient, qu'auprès d'Autiamqué ils voyoient un grand lac, & la maniere dont ils en parloient donnoit lieu de croire que c'estoit un bras de mer. Il souhaitoit extrêmement de faire sçavoir de ses nouvelles à Cuba pour en tirer un secours d'hommes & de chevaux, parce qu'il y avoit déjà trois ans que ny sa femme, ny aucune autre personne ne pouvoient avoir appris ce qu'il estoit devenu. Outre cela il avoit déjà perdu deux cens cinquante de ses soldats, & cent quarante chevaux: toutes ces raisons jointes ensemble, le déterminèrent à choisir la Province d'Autiamqué pour y passer son quartier d'hyver: & à chercher quelque port de mer au printemps. Son dessein estoit d'y faire construire deux brigantins dont il devoit envoyer un à Cuba, & l'autre en la nouvelle Espagne: Afin que s'il arrivoit que l'un des deux vint à perir, l'autre portât de ses nouvelles en quelqu'une de ces deux Provinces. Il esperoit faire de nouvelles troupes avec l'argent

qu'il avoit à la Havane, & pousser la découverte du costé du Couchant, n'ayant pas encore penetré jusques aux lieux où Cabeça de Vacca avoit esté. Il renvoya les deux Caciques de Tulla, & de Cayas, & se mit en marche vers la Province d'Autiamqué. Après cinq journées de chemin par des montagnes fort rudes, nous trouvâmes une habitation nommée Quipana, où on ne put prendre aucun Indien, parce que le país estoit trop embarrassé pour la cavalerie. Néanmoins comme ce Bourg estoit situé entre des montagnes, on fit une embuscade où nous prîmes deux Indiens. Ils dirent qu'Autiamqué estoit éloigné de six journées de chemin, & que du costé du Sud on trouveroit une autre Province appelée Guahaté fort abondante en mayz, & extrêmement peuplée. Comme la Province d'Autiamqué estoit la plus proche, Soto continua son voyage jusques au Bourg d'Anoixi. Un Capitaine qui estoit à la teste de l'armée avec cinquante hommes à pied, & trente cavaliers surprit les Indiens qui ne

Qij

s'attendoient pas à nous voir, & en fit plusieurs prisonniers de l'un & de l'autre sexe. Deux jours après nous trouvâmes l'habitation de Catamaya, où nous campâmes hors du Bourg. Deux Indiens feignans qu'ils estoient envoyez par le Cacique vinrent pour reconnoître nostre contenance, & le Gouverneur leur dit qu'ils avertissent le Cacique de venir le voir, sans craindre aucune violence, mais ils ne revinrent point, & nous n'en eûmes pas plus de nouvelles. Le jour suivant les Chrestiens entrèrent dans le Bourg que les Indiens avoient abandonné : Ils y prirent le mayz dont ils avoient besoin, & sans s'arrester davantage en ce lieu nous allâmes passer la nuit dans un bois, pour arriver le lendemain à Autiamqué. On trouva dans ce Bourg beaucoup de mayz en grenier, des feveroles, des noix, & des pruneaux, de tout en abondance, & on prit quelques Indiens qui s'étoient amusez à ramasser leurs hardes ; car pour les femmes elles estoient déjà en lieu de feureté. Ce país estoit uni & fort peuplé : le

Gouverneur assit le camp à l'endroit le plus habité, mais éloigné des maisons, pour éviter le feu que les Indiens y pouvoient mettre. Et il ordonna de le fortifier d'une forte palissade de bois. On mesura le terrain pas à pas afin que chacun travaillât à proportion de ce qu'il avoit d'esclaves à cette fortification, les Indiens charierent le bois, & l'enceinte fut achevée en trois jours, de grosses pieces de bois hautes, & plantées fort avant en terre avec de bonnes traverses. La riviere de Cayas passoit auprès de ce Bourg qui estoit fort grand. Quelques Indiens vinrent de la part du Cacique apporter des mantes, & des cuirs: & un autre Cacique boiteux Seigneur du Bourg de Tieriquaqué, & assial d'Autiamqué, rendoit de fréquentes visites au Gouverneur, & luy faisoit plusieurs presens, mais celui d'Autiamqué ne paroissoit pas, & envoya seulement demander à Soto combien de temps il retendroit séjourner en ce lieu. Comme il sceut qu'il seroit son hôte pour plus de trois jours, il n'envoya

plus d'Indiens , ny de presens , & même il fut cause que le boiteux se retira tout à fait. On envoya plusieurs partis qui prirent beaucoup d'Indiens de l'un & de l'autre sexe & entre les autres le Cacique boiteux. Mais le Gouverneur ayant égard aux services qu'il luy avoit rendus , se contenta de luy faire quelques reprimendes , après quoy il le mit en liberté luy donnant deux Indiens qui le rapportèrent dans son Bourg sur leurs épaules. Autiamqué , qui ne cherchoit qu'à nous chasser de son pais , envoyoit plusieurs espions , dont un venant la nuit à la porte du camp fut découvert par un soldat qui estoit en sentinelle , & qui luy poussa un coup d'épée dont il le mit par terre. On le mena au Gouverneur , mais il expira avant qu'on pût en tirer aucun éclaircissement. La nuit suivante Soto voulant tenir ses gens à l'erte fit donner une fausse alarme par un soldat , criant qu'il avoit veu les Indiens. Il s'estoit déjà servi en d'autres lieux de cette invention , quand il s'appercevoit de quelque negli-

gence dans les gardes, ou dans les autres factions. Et il reprenoit fort severement ceux qui tarديوient à se rendre au drapeau. Ainsi chacun s'efforçoit de se rendre des premiers à son devoir. Nous demeurâmes trois mois à Autiamqué. Les vivres étoient en abondance comme le mayz, les feveroles, les noix, les herbes seches, & les lapins. On n'auroit encore pû trouver l'invention de les prendre, jusques en ce lieu, où les Indiens nous montrerent comment ils les attrapoient au piege. C'estoit un rejetton assez gros qui se enlevoit par le moyen d'une corde, avec un nœud coulant, qui se assloit dans le col du lapin; & afin qu'il ne rongeât pas la corde, elle étoit passée dans un petit roseau. On en prenoit ainsi plusieurs dans les mayz. verts, particulierement quand il geloit, & qu'il tomboit de neige. Elle nous retint un mois entier dans le Bourg, sans que nous eussions fortir: & comme le bois commençoit à manquer, le Gouverneur avec tous les cavaliers monterent à cheval, & par de frequen-

tes allées & venuës, ils frayerent chemin jusques à un bois éloigné du camp de deux portées d'arbres leste, où les gens de pied en alloient couper. Cependant nos Indiens à qui on avoit osté les chaînes prenoient des lapins à leurs pieges, ou les tuoient à coups de flèches. Ces lapins estoient de deux sortes, les uns comme ceux d'Espagne, les autres avoient bien la même figure, & même poil, mais ils estoient beaucoup plus forts que les plus grands lièvres, même plus épais, & plus rablus.

CHAPITRE XXVIII.

Soto part d'Autiamqué pour aller à Nilco, & de là à Guachoya.

NOUS quittâmes le camp d'Autiamqué le Mardy sixième mois de Mars de l'année 1542. Le Gouverneur vouloit aller à Nilco qui, suivant le rapport des Indiens estoit sur le bord du grand fleuve & son dessein estoit de descendre jusques à la mer pour attendre le secours qu'il avoit mandé; car il

luy restoit plus que trois cens hommes de guerre, & quarante chevaux dont quelques-uns estoient estropez & ne servoient plus que de montre dans l'escadron. Il y avoit plus d'un an qu'ils alloient tous nuds pieds faute de fer, mais comme ils en avoient pris l'habitude, & qu'ils ne marchaient que sur la terre, cela ne les incommodoit pas beaucoup. Jean Ortiz mourut à Autiamqué, & sa mort causa un extrême déplaisir au Gouverneur, parce qu'estant privé d'un si bon truchement, il craignoit de s'engager en quelque pais où il se perdit avec tous ses gens, d'autant qu'il ne lui restoit plus d'autre interprete qu'un jeune Indien de Cutifachiqui qui entendoit un peu l'Espagnol. Cette perte d'Ortiz fut un grand malheur pour ses desseins, car il falloit quelquefois un jour entier à ce jeune Indien, pour expliquer ce que l'autre nous faisoit comprendre en quatre mots, & souvent encore ce dernier venoit tout ce qu'on luy disoit à contre-sens, de sorte qu'il arrivoit qu'après avoir marché tout un jour,

il falloit en employer deux à retourner sur nos pas, ou à roder par les bois sans ſçavoir où nous allions. Après noſtre départ d'Autiamqué, Soto nous fit ſéjourner dix journées en la Province d'Ayays, où nous trouvâmes un Bourg ſur cette riviere qui paſſe par Cayas, & par Autiamqué. Soto fit faire un bateau pour paſſer la riviere, & nous fûmes encore obligez à demeurer quatre jours après l'avoir paſſée, à cauſe de la neige & du mauvais temps. Après quoy l'armée marcha durant trois jours, par des marais, & de chemins ſi rompus, à cauſe que ce païs eſt fort bas, que les cavaliers même eſtoient ſouvent dans l'eau juſques à la genoüilliere, & tous les jours juſques aux étriers. Outre pluſieurs endroits qu'il falloit paſſer à la nage. On arriva enfin au Bourg de Tutelpina qui eſtoit abandonné par les Indiens, & ſans aucuns vivres. Un lac qui avoit ſa décharge dans la riviere paſſoit auprès de ce Bourg, & comme il eſtoit fort enflé, & couroit impetueuſement, un Capitaine & cinq ſoldats qui ſe ha-

ardèrent de le passer par les ordres
 du Gouverneur, furent renversez
 dans l'eau avec le canot qui les por-
 toit. Quelques-uns s'attacherent au
 canot, & d'autres à des arbres qui
 estoient dans ce lac, mais François
 Bastien fut noyé sans qu'on pût le
 secourir. C'estoit un homme d'hon-
 neur né à Villeneuve de Barcareta.
 Cependant Soto cherchoit un che-
 min au long des bords du lac, mais
 inutilement, & il revint au Bourg, où
 deux Indiens arriverent, & luy en-
 seignerent un moyen pour passer le
 lac. On fit des radeaux des roseaux,
 & du bois dont les maisons estoient
 bâties, pour traverser le lac, & après
 trois jours de marche nous arrivâ-
 mes à Tianto qui est le premier
 Bourg de la Province de Nilco.
 Nous y prîmes trente Indiens, &
 entre les autres, deux des plus con-
 siderables. Le Gouverneur avoit
 fait avancer deux Capitaines, avec
 des gens à pied & à cheval, pour
 empêcher que ceux de Nilco n'en-
 levassent les vivres de leurs habita-
 tions, & ils passerent par quatre
 grands Bourgs, ayant que de se ren-

dre à celuy où le Cacique faisoit sa residence , quoy qu'il ne fût qu'à deux lieuës du camp où nous estions demeurez. Ils trouverent en arrivant les Indiens sous les armes comme s'ils s'apprestoient à un combat, neanmoins quand ils virent que les Chrestiens alloient à eux fort fierement, ils mirent le feu à la Maison du Cacique , & s'enfuirent à travers d'un lac qui estoit proche du Bourg. Le jour suivant qui estoit un Mercredy 15. de Mars , Soto vint à Nilco avec le reste de l'armée qu'il logea dans le Bourg. Ce pais qui est tout uni est si peuplé que dans l'espace d'une lieuë à l'entour de ce Bourg , on en voyoit plusieurs autres fort grands, & remplis de mayz, de feveroles , de noix , & de pruneaux ; de sorte qu'excepté Coça & Palaché, nous n'avions point encore trouvé de pays plus fertile & plus peuplé en toute la Floride. Un Indien accompagné de quelques autres, vint voir le Gouverneur de la part du Cacique , & luy presenta une mante de peaux de martres, & un fil de grosses perles, & Soto le

regala d'un colier de semence de perles que les Indiens du Perou estiment beaucoup, & d'autres bagatelles dont l'Indien témoigna estre fort satisfait. Il revint deux jours après, mais depuis ce temps-là on ne le vid plus, au contraire les Indiens venoient durant la nuit dans leurs canots enlever le mayz, qu'ils portoitent dans des cabanes bâties dans un bois fort épais de l'autre côté de la riviere. Le Gouverneur croyant que l'Indien ne revenoit pas, ainsi qu'il l'avoit promis, fit dresser une embuscade auprès de quelques greniers de mayz joignant le lac, où les Indiens venoient dérober le grain. On en prit deux qui dirent que l'Indien qui estoit venu au camp n'estoit pas le Cacique, mais un espion qu'il avoit envoyé pour reconnoître nos forces, & pour sçavoir si Soto avoit dessein de faire séjour en son païs, ou s'il vouloit aller plus avant. Aussi-tost le Gouverneur commanda un Capitaine pour passer la riviere, mais comme les Indiens nous apperceurent au passage, ils abandonnerent leurs ca-

banes, de sorte qu'on n'en pût prendre que douze qui furent amenez au camp. La riviere qui passe a Nilco, est la même que celle de Cayas & d'Autiamqué, & elle va se jetter dans le grand fleuve qui passe auprès de Pacaha, & d'Aquixo. Leur jonction se fait auprès de Guachoya, dont le Cacique vient en remontant la riviere de Nilco faire la guerre aux Indiens de ce pais-là. Ce Cacique envoya un Indien au Gouverneur, pour luy offrir son service, & l'avertir qu'il viendrait à deux jours de là pour luy baiser les mains. Il arriva au jour nommé accompagné de plusieurs Indiens, & presenta au Gouverneur des mantes & des peaux de cerf, avec des termes fort honnestes, & fort soumis. Soto le regala, & luy fit beaucoup d'honneur. Après quoy il luy demanda quel pais on trouvoit en descendant le grand fleuve. Le Cacique dit qu'il ne sçavoit pas d'autre Bourg que le sien, mais que de l'autre costé il y avoit une Province gouvernée par un Cacique nommé Quigaltan. Après cette conversation il prit

ongé de Soto, & retourna en son
païs. A quelques jours de là le Gou-
verneur resolut d'aller à Guachoya
pour sçavoir si la mer en estoit éloi-
gnée, ou s'il ne trouveroit point
quelques habitations où on pût
demeurer commodément, jusques à
ce qu'il eût fait construire les deux
brigantins qu'il vouloit envoyer
chercher du secours. Les Indiens de
Guachoya qui venoient à mont la
riviere dans leurs canots, nous ap-
perceurent comme nous la passions,
& s'imaginans que nostre dessein
estoit de les attaquer, ils retourne-
rent dire à leur Cacique que les Es-
pagnols venoient à son Bourg. Ce
qui luy donna l'épouvante si forte,
qu'il enleva durant la nuit même
tout ce qu'il put emporter, & s'en-
fuit avec tous ses sujets, de l'autre
costé du grand fleuve. Cependant
Soto avoit envoyé un Capitaine
avec cinquante soldats dans six ca-
nots, & marchoit avec le reste de
ses gens. Il arriva à Guachoya le
17. d'Avril, & il se logea dans le
Bourg qui estoit fermé, à une portée
d'arbaleste de la riviere. Le grand

fleuve en cet endroit s'appelle Tamalifeu ; à Nilco , Tapatu ; à Coçamico ; & au port , c'est à dire à son embouchure dans la mer , Ri.

CHAPITRE XXIX.

Qui traite de ce que le Gouverneur envoya dire à Quigaltan , de la réponse qu'il en recut , & de ce qui arriva.

AUSSI-TOST que l'armée fût arrivée à Guachoya , le Gouverneur commanda à d'Anhusco de remonter la riviere dans les canots , parce qu'il avoit remarqué à l'autre bord des cabanes construites depuis peu de temps. D'Anhusco revint de cette expedition avec ses canots chargez de mayz , de feveroles , de pruneaux , & de pains faits de pâtes de prunes. Ce jour là même un Indien vint de la part du Cacique de Guachoya , dire que son Maître viendrait le lendemain. En effet on vit plusieurs canots qui descendoient par la petite riviere , & qui

allèrent aborder du costé du grand
 l'euve opposé à celui où nous
 étions. Là les Indiens tinrent con-
 seil l'espace d'une heure, pour deli-
 bérer s'ils iroient ou non, enfin tous
 les canots passerent de nostre costé.
 Guachoya y estoit avec plusieurs de
 ses sujets, chargez de poissons, de
 cuirs, & de mantes avec des chiens
 qu'ils menaient. Ils allerent au
 Bourg, où ils offrirent tous ces pre-
 sents au Gouverneur, & le Cacique
 leur parla en ces termes :

Puissant & excellent Seigneur. «
 Je demande pardon à vostre Sei- «
 gneurie de la faute que j'ay faite, en «
 me retirant sans vous attendre dans «
 le Bourg, pour vous recevoir, & «
 vous rendre service. Puisque cette «
 occasion de le faire m'estoit, & m'est «
 encore plus agreable que si je rem- «
 portois une grande victoire. J'ay eu «
 peur, où il n'y avoit aucun sujet de «
 crainte, & c'est pour cette raison «
 que j'ay fait, ce que je ne devois pas «
 faire ; mais comme la precipitation «
 produit toujours de méchans effets, «
 & que je me suis retiré sans sçavoir «
 ce que je faisois : j'ay résolu de ne «

» ne pas suivre le sentiment des fots,
» qui est de perseverer dans leur fau-
» te, mais d'imiter les sages qui pren-
» nent le meilleur avis; je viens rece-
» voir les commandemens de vostre
» Seigneurie pour la servir de tout
» mon pouvoir. Soto après l'avoir
remercié de ses presens & de ses
offres, luy demanda s'il avoit quel-
que connoissance de la mer. Le Ca-
cique luy dit qu'il n'en avoit point,
ni même d'aucune habitation en
descendant la riviere, excepté un
Bourg d'un Indien de ses Vassaux,
& trois journées plus bas de l'autre
costé, la Province de Quigaltan,
dont le Cacique estoit le plus grand
Seigneur de tous ces quartiers. Le
Gouverneur crut que Guachoya
déguisoit la verité pour l'écarter de
ses terres, ce qui l'obligea à envoyer
d'Anhusco avec huit cavaliers pour
découvrir au long du bord du fleuve
en descendant, & s'informer si la
mer estoit proche. D'Anhusco mar-
cha l'espace de huit journées, &
quand il fut de retour, il dit au
Gouverneur qu'il n'avoit pu faire
en tout ce temps-là que quinze

lieux : A cause que la riviere se jettoit fort avant dans les terres en plusieurs endroits , & que le reste estoit occupé par des marais , & des bois fort épais. Soto voyant par ce rapport quels obstacles s'opposoient au dessein qu'il avoit de trouver la mer , & considerant que le nombre de ses gens diminuoit tous les jours , sans qu'il pût esperer aucun secours , il s'abandonna si fort à ces tristes reflexions qu'il en tomba malade. Il ne laissa pas d'envoyer un Indien au Cacique de Quigaltan pour luy dire qu'il estoit fils du Soleil , & que tous les Caciques des Provinces par où il avoit passé luy avoient offert leurs services , & leur obeïssance. Qu'il luy demandoit son amitié , & le plaisir de le voir , & qu'il luy envoyât quelque present de ce qu'on estimoit le plus en son païs , comme une marque de sa bonne volonté , & de sa soumission. Quigaltan luy fit réponse par le même Indien , qu'à l'égard ce qu'il se vantoit d'estre le fils du Soleil , qu'il prît la peine de mettre à sec le grand fleuve , & qu'il luy passeroit cette qualité. Qu'au

reste ce n'estoit pas sa coutume de visiter personne, mais que tous ses voisins le visitoient, luy rendoient service, & luy payoient tribut de gré, ou de force. Ainsi que s'il desiroit de le voir qu'il passât chez luy, que s'il venoit en amy, on le recevroit avec joye, que s'il vouloit faire la guerre il l'attendoit dans son Bourg, & qu'il ne reculeroit jamais un pied, ni pour luy ni pour aucun autre. Quand l'Indien rapporta cette réponse, Soto estoit déjà au lit attaqué d'une furieuse fièvre, qui redoubla par le déplaisir qu'il eut de ne se voir pas en estat de passer la riviere, & d'essayer d'abaisser l'orgueil de ce fier Indien; quoique cette riviere fût fort grande en cet endroit, ayant une demie lieue de large, & dix-sept brasses de profondeur, que son courant fût tres-rapide, & qu'il y eût plusieurs Indiens sur ses deux bords; & qu'enfin, comme on dit, la ruse luy fût alors plus utile que la force. Les Indiens de Guachoya apportoit tous les jours tant de poisson, que le Bourg en estoit plein. Le Cacique

vertit le Gouverneur que Quigaltan devoit venir l'attaquer une nuit, ce que le Gouverneur crut estre un faux avis pour l'obliger à sortir de ce Bourg. Neanmoins pour ne rien negliger il fit redoubler les gardes, & faire bon guet. Quigaltan ne vint pas, & le Gouverneur en parla au Cacique, qui répondit qu'il estoit venu, mais que le bon ordre que sa Seigneurie avoit mis par tout, l'avoit obligé à se retirer. Cependant il importunoit toujours Soto de passer le grand fleuve, disant qu'il luy donneroit des troupes suffisantes pour battre Quigaltan. Le Gouverneur luy dit qu'aussi-tost qu'il seroit gueri il iroit à cette expedition en personne. Mais comme plusieurs Indiens venoient au quartier, & que ce pais estoit fort peuplé: Que d'ailleurs il y avoit plusieurs ouvertures à la palissade qu'il n'estoit pas à propos de boucher, pour ne pas faire croire aux Indiens qu'on les craignoit, Soto faisoit monter toutes les nuits à cheval ce qu'il y avoit de gens-d'armes, qui faisoient garde aux portes la bride à

la main, & de chaque corps de garde on détachoit deux cavaliers pour battre l'estrade, & visiter les sentinelles hors du Bourg. Pendant que les arbalestriers faisoient aussi garde sur la riviere dans des canots, afin d'empêcher les Indiens de nous dresser quelque trahison. Le Gouverneur voulut encore pour se rendre plus redoutable aux Indiens envoyer un Capitaine à Nilco, où ceux de Guachoya disoient que les habitans estoient revenus, afin que la rigueur du châtiment qu'on en feroit ostât la hardiesse aux uns & aux autres de l'attaquer. Pour cet effet il choisit Nuno de Touar, avec quinze cavaliers, & Jean de Guzman qui devoit aller avec sa compagnie en remontant la riviere sur des canots. Le Cacique de Guachoya envoya aussi à cette expedition plusieurs canots chargez d'Indiens. Touar alla par terre, & attendit Guzman, qui vint aborder durant la nuit à deux lieuës de Nilco. Les cavaliers avancerent à la teste de sa troupe, & trouverent au point du jour un Indien en senti-

elle, qui s'enfuit en donnant l'alarme par de grands cris. Touar & les cavaliers donnerent d'une si grande furie, qu'ils se mêlerent avec les Indiens avant qu'ils pussent sortir du Bourg. Il estoit dans un pais plat, & avoit bien un quart de lieuë d'étenduë. Il pouvoit contenir cinqu ou six milles ames, & comme ces misérables sortoient en foule des maisons, & se pressoient de tous costez, il n'y eut pas un cavalier qui ne se rencontra seul au milieu de plusieurs Indiens. Le Capitaine avoit ordonné qu'on ne donnât point de quartier aux hommes, & leur épouvante fut si horrible qu'il ne s'en trouva pas un qui osât tirer un coup de fléche: les cris des femmes, & des enfans, estoient si horribles qu'ils étourdissoient ceux mêmes qui les poursuivoient. On en tua plus de cent, & on en blessa beaucoup de grands coups de lance qu'on faisoit aller après cela pour épouvanter les autres, qui ne s'estoient pas trouvez à cette défaite. Il y eut des Chrestiens qui s'emportèrent jusques à cet excès de cruauté, qu'ils

tuerent jusques aux vieillards , & aux enfans , qui ne songeoient pas à se défendre. Mais ceux qui ne cherchoient qu'à se signaler aux lieux où il y avoit de la resistance , & qui estoient connus pour braves , ne s'employoient qu'à rompre les Indiens qui s'assembloient , en les renversant du choc de leurs chevaux , & donnant quelques coups de lance. Et quand quelque femme , ou quelque enfant , tomboit entre leurs mains , ils les mettoient entre celles des gens de pied. Ceux qui pour paroître vaillans allerent jusques à l'inhumanité , en furent punis par Dieu même , qui permit que leur crime retournât , pour ainsi dire , contre leur visage , par les lâchetes qu'ils commirent à la veuë de toute l'armée , dans des occasions où la valeur estoit bien de saison , & enfin ils moururent miserables. On prit environ quatre-vingts personnes tant femmes qu'enfans , & beaucoup de butin : les Indiens de Guachoya avoient fait alte hors du Bourg , & regardoient paisiblement le succès de l'attaque, pour voir ce qui arrive-
roit

loit aux Chrestiens ; mais comme ils yirent les ennemis rompus de tous costez, & les grands coups de lance que les cavaliers donnoient, ils coururent aux maisons pour piller, & après avoir chargé leurs canots de butin, ils furent à Guachoya avant que les Espagnols sortissent de Nilco. Ils rapportèrent à leur Cacique tout ce qu'ils avoient vu avec autant de frayeur que d'admiration.

CHAPITRE XXX.

La mort du General Dom Fernand de Soto. On élit en sa place Loïis Moscoso d'Alvarado.

LE Gouverneur sentant que sa dernière heure approchoit, fit appeller les Officiers du Roy, avec les Capitaines, & les cavaliers les plus considerables. Il leur dit que comme il estoit prest d'aller rendre compte à Dieu de toute sa vie, & que sa divine bonté en l'ostant du monde luy faisoit la grace de luy conserver la connoissance jusques à

la mort ; qu'oï-qu'il se sentît indigne de cette faveur, il l'en remercioit tres-humblement ; qu'il confessoit leur avoir à tous tant presens, qu'absens de tres-grandes obligations de l'affection & de la fidelité qu'ils avoient euës pour sa personne, & qu'il avoit éprouvées dans toutes les disgraces, & les peines qu'ils avoient endurées si genereusement ; qu'il avoit touïjours souhaité de leur en témoigner sa reconnaissance, par des recompenses proportionnées à leur merite, s'il eût plu à Dieu de luy accorder du repos dans un estat plus heureux ; qu'il les conjuroit de prier pour luy sa divine Majesté, afin que par sa misericorde infinie il luy pardonnât ses pechez, & qu'il receût son ame en sa sainte gloire : De reprendre la charge qu'ils luy avoient donnée, & qu'il remettoit entre leurs mains ; & que ceux qu'il pouvoit avoir offensés eussent la bonté de luy en accorder le pardon qu'il leur demandoit. Qu'à ces prieres il ajoutoit encore celle de vouloir choisir devant luy quelque personne de

qualité, capable de commander, & dont tout le monde fut satisfait, pour prendre sa place; afin d'éviter les divisions qui pourroient naître après sa mort sur ce sujet; & qu'après l'avoir élu ils fissent serment de luy obeir: que comme c'estoit la dernière grace qu'il leur demandoit, ce seroit aussi la plus agreable pour luy; puisqu'elle soulageroit sa douleur, & la peine qu'il ressentoit de les laisser dans un pais barbare & inconnu. Baltazar de Gallegos prié par toute la compagnie de répondre à ce discours, commença par des motifs de consolation, en luy representant l'incertitude, & la briéveté de la vie des hommes; à quelles miseres elle estoit exposée; & que plutôt on la quittoit, plus la grace qu'on recevoit de Dieu estoit grande. Il ajouta plusieurs autres choses d'édification, & dit enfin que puisqu'il plaisoit à Dieu d'appeller leur General, quoi-qu'ils ressentissent cette perte avec une douleur tres-vive, néanmoins il estoit juste, & même nécessaire, que luy & tous les siens se

resignassent à sa divine volonté : qu'à l'égard du sujet qu'il leur ordonnoit de choisir pour remplir sa place, ils prioient sa Seigneurie de vouloir le nommer luy-même, ce qu'il fit aussi-tost en nommant Louïs Moscoso d'Alvarado son Capitaine general. Cette nomination fut approuvée de tout le monde, & on presta le serment à Moscoso. Le lendemain vingt-unième de May le magnanime, vertueux, & vaillant Capitaine, Dom Fernand de Soto, Gouverneur de Cuba, & General de la Floride rendit son ame à Dieu. Il eut la même destinée que beaucoup d'autres grands personnages, que la fortune n'élève que pour les faire tomber de plus haut. Il mourut en un temps, & dans un país où sa douleur ne pouvoit recevoir que fort peu de consolation. Chacun en avoit besoin pour soy-même dans le danger où on se trouvoit, de perir dans un país qu'on ne connoissoit pas. Et comme ces reflexions occupoient assez les esprits, Soto n'en receut pas toute l'assistance qu'on luy de-

oit, & qu'on auroit souhaité de
 ny rendre. Moscoso voulut qu'on
 achât sa mort aux Indiens, parce
 que Dom Fernand leur avoit tou-
 jours fait croire que les Chrestiens
 estoient immortels, & qu'ils avoient
 une haute opinion de sa prudence
 & de sa valeur. Ainsi il jugeoit sa-
 chemment que sa mort leur pourroit
 inspirer des pensées de revolte,
 quoi-qu'ils parussent soumis; mais
 estoit bon de se défier de la lege-
 reté qui leur est naturelle; outre
 que comme l'ignorance de cette na-
 tion leur fait recevoir pour des ve-
 ttez tout ce qui passe la portée de
 leur connoissance, le General dé-
 vant leur avoit persuadé que rien ne
 y estoit caché de leurs desseins les
 plus secrets, sans qu'ils pussent
 comprendre comme cela se pouvoit
 faire, & que sa figure qu'il leur
 controit dans son miroir luy disoit
 toutes leurs pensées. Sur ce fonde-
 ment ils n'osoient pas même penser
 à la rebellion. Aussi-tost qu'il fut
 mort, Moscoso le fit mettre dans une
 maison, où son corps fut trois jours
 déposé. Après quoy on l'enterra

durant la nuit, près d'une des portes du Bourg en dedans. Les Indiens qui l'avoient veu malade, & qui ne voyoient plus, entrèrent en grands soupçons de sa mort, & quand ils passoient par l'endroit où on l'avoit enterré, ils regardoient curieusement la terre qui paroissoit remuée de frais & se parloient les uns aux autres. Ce qui estant rapporté à Moscoso, il le fit deterrer durant une autre nuit fort secrettement, & mettre beaucoup de sable dans les couvertures dont il estoit envelopé mourant. Il fut porté en cet estat dans un canot au milieu de la rivière, où on le jeta. Cependant le Cacique de Guachoya s'informoit tous les jours des nouvelles de Soto, qui appelloit son Seigneur, & son frere demandant ce qu'il estoit devenu. Moscoso luy dit qu'il estoit allé faire un petit voyage jusqu'au Ciel où il avoit accoustumé d'aller; & que comme il y devoit faire quelque séjour, il l'avoit laissé pour commander en sa place. Le Cacique ne doutant plus de sa mort, fit venir deux jeunes Indiens fort bien faits

& dit au nouveau Gouverneur que l'usage de son païs estoit que lorsqu'un grand Seigneur venoit à mourir, on tuoit quelques personnes pour l'accompagner, & le servir durant son voyage. Que ces jeunes hommes se presentoient pour rendre ce devoir à son Seigneur, & à son frere, & qu'il n'avoit qu'à leur faire couper la teste. Moscoso répondit que le Gouverneur n'estoit pas mort, mais qu'il estoit allé au Ciel; qu'il avoit choisi entre les Chrestiens qu'il commandoit, ceux qui devoient l'accompagner pour y rendre service, qu'il prioit Guachoya de renvoyer ces deux Indiens libres, & de renoncer à une coutume si damnable. Il fit délivrer les Indiens à l'heure même, & leur ordonna de retourner en leurs maisons. Cè qu'un d'eux refusa de faire, disant qu'il ne vouloit plus servir un Maître qui l'avoit condamné à la mort sans sujet; & qu'il s'attacheroit toujours à celui qui luy avoit sauvé la vie. On vendit à Encan les meubles du défunt Gouverneur, consistans en deux esclaves.

ves, & deux femmes, trois chevaux, & sept cens porcs. Les esclaves, & les chevaux furent vendus deux à trois mille écus la piece qui se devoient payer à la premiere decouverte des mines d'or, ou d'argent, ou au premier département qu'on auroit en s'établissant dans la Floride ; que si ces deux cas n'arrivoient point, l'acheteur s'obligeoit de payer dans un an, & donnoit caution, au moins ceux qui n'avoient point de bien en Espagne. Les porcs furent vendus de la même maniere, à deux cens écus la piece. Il est vray que ceux qui avoient du bien en Espagne acheterent peu de chose, ou l'eurent à meilleur marché. Depuis ce temps-là la plus grande partie des soldats eurent des cochons qu'ils nourrissoient pour en manger, excepté le Vendredy, le Samedi, & les veilles des Fêtes qu'ils observoient suivant l'usage de tous les Chrestiens, ce qu'on ne pouvoit pratiquer avant cela. Car comme il se passoit quelquefois deux ou trois mois que les soldats n'avoient point de viande, ils en mangeoient quand

ils

ils en pouvoient recouyrer sans distinction des jours.

CHAPITRE XXXI.

*Le Gouverneur Loüis de Moscoso part
de Guachoya pour aller à Chaguaté,
& de là à Aguacay.*

LA mort de Dom Fernand ne fut pas receüe de toute l'armée avec les mêmes sentimens de douleur, au contraire quelques personnes s'en réjoüirent, dans l'esperance que le nouveau Gouverneur qui estoit porté à la devotion, aimeroit mieux chercher du repos dans quelque païs habité par des Chrestiens, que de pousser plus loin les desseins de Soto, pour faire de nouvelles conquestes, avec tant de fatigues, dont ils estoient si rebutez, à cause du peu de profit qu'on en avoit tiré. On tint conseil pour deliberer sur le parti qui estoit à prendre en cette conjoncture, & après que le Gouverneur se fût informé exactement de la nature du païs qui estoit de tous costez à l'entour de nous, il apprit

T

que le plus peuplé se trouvoit vers le Couchant , & qu'en descendant la riviere au delà de Quigaltan , il n'y avoit qu'un pais desert , & sans aucuns vivres. Il pria tous les Officiers de donner leurs avis par écrit , & de les signer , afin de decider si on suivroit le cours de la riviere , ou si on entreroit dans les terres. L'avis general fut de marcher par le dedans des terres vers le Couchant , parce que la nouvelle Espagne estoit de ce costé-là , & que la voye de la mer estoit plus incertaine , & plus perilleuse , dautant qu'on ne pouvoit construire un bâtiment assez fort pour tenir contre une tempeste , qu'ils n'avoient aucun maistre de vaisseau , point de pilote , de boussole ni de carte ; qu'on n'estoit pas bien assuré de quel costé estoit la mer ; & si la riviere ne faisoit point de grands retours , ou s'il ne s'y trouvoit point quelque saut embarrassé de rochers , où le vaisseau seroit en danger de se perdre. Quelques-uns encore qui avoient veu des cartes marines ajoûtoient , que selon le parage où nous estions

alors, la coste de la mer devoit estre éloignée de celle de la nouvelle Espagne de cinq cens lieuës plus ou moins. Qu'ainsi quoique peut-estre le besoin de recouvrer des vivres leur fit faire quelques détours en allant par terre, neanmoins on pouvoit après avoir marché durant tout l'esté, rencontrer quelque païs peuplé pour y passer l'hyver commodément : pourveu que l'armée ne rencontrât point sur sa route quelque grand desert qui les empêchât de passer ; & que l'esté suivant on arriveroit infailliblement en un païs habité par des Espagnols. Outre qu'en voyageant par terre, on trouveroit peut-estre quelque païs qui les enrichiroit tous. Quoi-que le dessein du Gouverneur fût de se tirer de la Floride le plûtoſt qu'il le pourroit faire : Il se vid neanmoins obligé à se conformer à l'avis general, à cause des inconveniens qu'on luy proposoit dans le voyage maritime. Ainsi il partit de Guachoya le Lundy cinquième de Juin. Le Cacique luy donna un guide pour aller à Chagaté , & demeura dans

son Bourg. Nous passâmes par la Province de Catalté, & après avoir traversé un païs desert l'espace de six jours, nous arrivâmes à Chaguaté le vingtième de Juin. Le Cacique de cette Province estoit venu voir le Gouverneur Dom Fernand à Autiamqué, & luy avoit fait un present de mantes, de peaux, & de sel. Cependant un jour ayant que Moscoló arrivât en son Bourg, nous perdîmes un Espagnol qui estoit malade, & on crut que les Indiens l'avoient tué. Le Gouverneur manda au Cacique qu'il le fît chercher; & qu'il le luy renvoyât, & que par son soin & sa diligence il jugeroit de l'affection qu'il avoit pour luy. Autrement qu'il ne s'imaginât pas pouvoir éviter les effets du ressentiment des Espagnols, qui le poursuivroient par tout, luy & ses gens, & qui mettroient tout son païs en feu. Le Cacique vint aussi-tôt amenant l'Espagnol malade, & après avoir présenté au Gouverneur des mantes, & des peaux en grande quantité, il luy dit que tous les trésors du monde ne l'auroient pas

obligé à prendre les sentimens dont on l'avoit soupçonné ; que rien ne le forçoit à venir voir le Gouverneur son pere à Autiamqué , & à luy offrir son service avec tant d'affection, & de fidelité, pour manquer si-tost à ce qu'il devoit aux bontez que Soto avoit euës pour luy, sans avoir receu aucune nouvelle injure ; qu'aucun motif d'interest ne pouvoit l'aveugler jusques à ce point-là. Mais comme la destinée de nostre condition est de voir succeder les chagrins aux plaisirs , la fortune avoit voulu moderer la joye que luy donnoit l'honneur de le voir , par le déplaisir qu'il sentoit de le voir irrité contre luy , au lieu qu'il avoit esperé qu'il luy sçauroit bon gré du service qu'il luy avoit rendu , en retirant ce Chrestien malade chez luy pour le faire penser , & le luy rendre en bonne santé : que si cette action meritoit un châtiment, il le recevrait comme une grace , estant absolument devoüé à tout ce qu'il luy plairoit d'ordonner. Moscoso luy répondit que comme on ne l'avoit

pas trouvé dans son Bourg, il n'avoit pu s'empêcher d'avoir du chagrin contre luy, dans la pensée qu'il s'en estoit fuy, comme avoient fait plusieurs autres Caciques. Mais que le témoignage qu'il donnoit de son affection, & de sa fidelité, l'obligeoit maintenant à l'aimer comme son frere. Le Cacique l'accompagna jusques à son Bourg qui estoit éloigné d'une journée. Ils passerent par une petite habitation, où les Indiens faisoient du sel, dont les Chrestiens se pourveurent. Ils le tiroient d'une source en maniere d'une fontaine qui estoit proche de cette Bourgade. Nous demeurâmes six jours à Chagueté, où le Gouverneur s'informa de la qualité du pais qui estoit vers le Couchant. On luy dit qu'à trois journées de là il trouveroit la Province d'Aguacay. Le jour que l'armée partit de Chagueté François de Guzman fils naturel d'un Gentil-homme de Seville, s'enfuit chez les Indiens, craignant qu'on ne luy enlevât pour des dettes de Jeu, une jeune Indienne qu'il avoit & qu'il mena avec

luy. Le Gouverneur n'apprit cette fuite qu'après deux jours de marche, & il manda au Cacique qu'il le fit chercher, & qu'il le luy renvoyât à Aguacay, ce que l'Indien ne fit pas. Le Cacique d'Aguacay envoya au devant de Moscofo quinze Indiens chargez de mantes, & de peaux, de poisson, & de chair de cerf rostie. L'armée arriva à son Bourg le Mercredy quatriéme de Juillet. Il estoit abandonné, & on s'y logea. Le Gouverneur fit faire quelques courses dans lesquelles on prit plusieurs Indiens de l'un & de l'autre sexe, & c'est en ce lieu que nous eûmes connoissance de la mer du Sud. On faisoit dans ce Bourg beaucoup de sel que les Indiens mettoient en pains dans des quareaux de terre faits comme des ardoises. Et ils l'apprestoient de la même maniere que ceux de Cayas.



CHAPITRE XXXII.

*Le Gouverneur va d'Aguacay a
Naguatex. Ce qui luy arriva.*

LE même jour que Moscoso partit d'Aguacay , il alla coucher à une petite Bourgade qui relevoit du Cacique de cette Province. Nous campâmes sur les bords d'un lac salé d'où on tira du fel dès le même soir. Le lendemain nous allâmes passer la nuit dans un bois qui n'étoit pas fort épais , & de là à Pato. Enfin au quatrième jour depuis nostre départ nous trouvâmes la premiere habitation de la Province de Mayé , où on prit un Indien qui dit que de ce lieu jusques à Naguatex il ne restoit plus que pour un jour & demi de chemin , que nous fîmes en marchant toujours par un pais fort peuplé. Et le Samedi 20. de Juillet l'armée campa au bord d'un bois fort agreable, entre Mayé & Naguatex. Comme on remarqua quelques Indiens qui venoient pour nous épier , Moscoso détacha des

cavaliers qui en tuerent six , & firent deux prisonniers qu'on luy amena. Il s'informa d'eux ce qu'ils venoient faire , & ils avoüerent que leur dessein estoit de reconnoître le nombre des gens qu'il avoit ; & la situation de son camp ; que c'estoit par l'ordre de leur Maître le Cacique de Naguatex qui devoit ce jour-là même venir l'attaquer , assisté de quelques autres Caciques qui l'accompagnoient. Durant que Moscoso cherchoit à apprendre le détail de cette conspiration , les Indiens parurent divisez en deux bataillons qui se voyans découverts nous attaquèrent furieusement par deux endroits , mais du moment qu'ils virent qu'on leur faisoit teste fort vigoureusement , ils tournerent le dos , laissant plusieurs de leurs gens sur la place. Ils furent suivis de fort près par toute nostre cavalerie , qui s'étant éloignée du camp fut attaquée par deux autres bataillons qui faisoient comme un corps de reserve , mais on ne les receut pas moins vertement qu'on avoit reçu les autres , & ils n'eurent pas plus de

fujet de se vanter de leur temerité. Les Indiens estoient déjà en fuite & les Chrestiens ralliez, quand on entendit de grands cris à une portée d'arbaleste du camp. Moscoso détacha douze cavaliers pour reconnoître ce que c'estoit. Ils trouvèrent six Espagnols, deux à cheval & quatre à pied, qui estoient au milieu de plusieurs Indiens, où les deux cavaliers faisoient tout ce qu'on peut attendre des plus braves gens pour défendre les quatre fantassins. Ils s'estoient égarés en suivant les Indiens qui avoient fait la premiere attaque, & comme ils s'estoient ralliez pour retourner au camp, ils estoient tombez dans cette troupe d'Indiens qui les attaquoit. Le secours arriva fort à propos. La plus grande partie de ces Indiens, furent tuez, & il n'y en eut qu'un de pris qui fut amené au camp. Le Gouverneur demanda qui estoient ceux qui nous avoient attaqué, il dit que c'estoit le Cacique de Naguatex, celui de Mayé & un autre très-puissant en terre, & en Vassaux, qui gouvernoit une Pro-

vince appelée Hacanac, néanmoins que Naguatex estoit le General, & le chef de l'entreprise. Moscoso luy fit couper le bras droit & le nez : & le renvoya en cet estat à Naguatex, afin de luy faire sçavoir que le lendemain il entreroit dans son païs pour y mettre tout à feu & à sang, & que s'il vouloit le défendre qu'il l'attendit à l'entrée de sa Province. L'armée reposa durant cette nuit au même lieu, & alla le lendemain à une Bourgade de Naguatex, dont les maisons estoient fort éloignées les unes des autres. Il demanda où estoit le Bourg du Cacique, qu'on luy montra de l'autre costé d'une riviere qui passoit près de ce lieu. Nous marchâmes jusques à la riviere, dont le bord opposé à celui où nous estions estoit couvert d'Indiens armez, & qui paroissoient résolus à nous disputer le passage. Comme le Gouverneur ne connoissoit pas le gué, & qu'il avoit des soldats & des chevaux blesez : Il fit retourner l'armée au Bourg que nous avions quitté dans la resolution de s'y reposer quelques jours pour

leur donner le temps de se guerir. Ainsi l'armée prit son quartier à un quart de lieuë de la riviere près d'un Bourg dans un bois assez clair, mais dont les arbres estoient fort beaux, & fort agreables ; & on choisit ce lieu à cause que le temps estoit tres-beau, & tres-calme. On prit des Indiens qui nous dirent que la riviere se pouvoit passer à gué en de certains temps, ce qui obligea le Gouverneur à détacher au bout de dix jours deux Capitaines chacun avec quinze cavaliers, & des Indiens pour chercher le gué, l'un en remontant, & l'autre en descendant la riviere. Les Indiens se presenterent pour défendre le passage en tous les deux endroits, neanmoins ils passerent tous deux malgré les ennemis, & trouverent au delà de l'eau un país fort peuplé & bien fourni de vivres. Après quoy ils revinrent rendre conte de leur voyage au Gouverneur.

CHAPITRE XXXIII.

*Le Cacique de Naguatex vient voir le
Gouverneur: il part de Naguatex
& arrive à Mondacao.*

LE Gouverneur envoya un Indien pour dire au Cacique de Naguatex, que s'il venoit luy offrir son service, & témoigner quelque repentir de ce qui s'estoit passé, on le luy pardonneroit; mais que s'il y manquoit, on iroit le voir pour le châtier comme sa trahison le meritoit. Deux jours après l'Indien revint, & rapporta que le Cacique viendrait le lendemain. On vid donc ce jour-là paroître plusieurs Indiens des principaux sujets de Naguatez qu'il avoit envoyé pour observer l'air du Gouverneur, & de ses gens, & prendre là dessus sa résolution. Ils annoncerent seulement l'arrivée du Cacique, & s'en retournerent aussi-tôt. Le Cacique vint deux heures après fort bien accompagné. Ses Indiens marchaient en deux files, laissant une rue au milieu pour

le Cacique. Ils se présenterent tous en pleurant suivant la coûtume de la Province de Tula, qui n'est pas fort éloignée de ce pais-là du costé du Levant. Le Cacique fit une profonde reverence au Gouverneur, & luy demanda pardon de son action, dont il disoit que la seule pensée meritoit d'estre punie. Il s'estendit fort sur les Eloges du Gouverneur, & sur ceux des Espagnols, qu'il traita de gens immortels, rejettant toute l'entreprise sur les mauvais conseils d'un de ses freres qui estoit mort dans le combat. Il conclut en offrant son service & son obeïssance. Moscoso répondit qu'on luy pardonneroit le passé, & que pourveu qu'il demeurât dans les termes de son devoir à l'avenir, il le considereroit comme son ami. L'armée décampa quatre jours de là. Mais la riviere se trouva si enflée qu'on ne put la passer, ce qui nous causa une extrême surprise, parce qu'il y avoit plus d'un mois qu'il n'avoit pleu, & qu'on estoit en esté; néanmoins les Indiens nous dirent que cela arrivoit ainsi quelquefois sans pluye. Ce qui

nous fit juger que ce mouvement extraordinaire pouvoit venir de la mer, qui entroit dans la riviere, parce qu'on apprit quē cet accroissement venoit toũjours au croissant de la Lune ; cependant tous ces Indiens n'avoient aucune connoissance de la mer. L'armée retourna sur sa même route au camp qu'elle avoit quitté, & nous attendîmes encore durant huit jours que le passage fut libre. Les Indiens prirent le soin de nous en avertir, & nous passâmes de l'autre costé jusques à un Bourg qui estoit abandonné. Le Gouverneur fit asseoir le camp en rase campagne, & manda au Cacique qu'il le vint trouver pour luy donner un guide. Mais comme il n'obeïssoit pas, Moscoso envoya deux Capitaines avec ordre de brûler les Bourgs, & de prendre tous les Indiens qu'ils rencontreroient. Ces ordres furent executez à la rigueur, le feu consuma beaucoup de vivres, & on fit plusieurs prisonniers. Le Cacique s'apperceut alors des malheurs que son opiniâtreté luy attiroit. Il envoya six Indiens fort considerables

qui amenerent trois guides qui sçavoient la langue des pays par où nous devions passer. Ainsi nous quittâmes Naguatex, & au bout de trois jours l'armée trouva un Bourg de quatre ou cinq maisons. Il appartenoit au Cacique de Missobone Province sterile, & fort mal peuplée. On marcha plus avant durant deux jours, quand on apperceut que nos guides nous déroutoient par une malice premeditée, changeant nostre marche du Couchant au Levant, & qu'ils avoient quitté le chemin pour nous jeter dans des bois fort épais. Moscoso les fit pendre à un arbre, & prit pour guide une Indienne de Missobone. Elle nous fit retourner en arriere pour rentrer dans le chemin, & nous conduisit dans un païs aussi miserable que celui-luy que nous avions quitté. Cette pauvre Province se nommoit Lacané. Elle ne nous fournit presque rien qu'un Indien qui nous dit que la Province de Mondacao estoit peuplée, & abondante en mayz; & que les habitations separées les unes des autres paroissoient comme des

montagnes

montagnes. On tourna teste de ce costé là, & le Cacique vint au devant de nous en pleurant pour marquer sa soumission : il fit present au Gouverneur de quantité de poisson & s'offrit à luy rendre service. Moscoso le traita fort civilement, & après s'estre rafraîchi & pourveu de vivres, il prit un guide & marcha vers la Province de Soacatino.

CHAPITRE XXXIV.

Le Gouverneur quitte Mondacao pour aller à Soacatin & à Guasco. L'armée passe par un país desert & retourne à Nilco faute de truchement & de guide.

A PRES cinq jours de marche le Gouverneur trouva la Province d'Aays dont les habitans n'avoient aucune connoissance des Chrestiens ; mais comme ces peuples estoient farouches, nostre entrée dans leur país causa un soulèvement general. Dés qu'ils se trouverent cinquante ou soixante joints ensemble, ils vinrent nous insulter

dans la marche , leur nombre croissoit à tout moment , & on n'avoit pas plûtoſt combatu une troupe qu'une autre recommençoit une nouvelle attaque. Cette maniere de combattre dura un jour entier , juſques à ce que nous eûmes gagné un de leurs Bourgs. Nous eûmes des ſoldats & des chevaux bleſſez , mais ces bleſſures n'eſtoient pas fort dangereuſes , de ſorte qu'ils ſuivirent toujours les troupes. Cependant on fit un grand carnage des Indiens. Quand le Gouverneur partit de ce Bourg , l'Indien qui nous conduiſoit luy dit qu'il avoit appris à Mondacao que les Indiens de Soacatino avoient veu d'autres Chreſtiens. Cette nouvelle réjoüit extrêmement toute l'armée ; car comme on ſe flatte aiſément ſur ce qu'on ſouhaite avec paſſion , on ſe perſuadoit qu'il ſe pourroit faire que ces Chrétiens ſeroient des troupes ſorties de la nouvelle Eſpagne ; que ſi cette conjecture eſtoit vraye , nous ſerions les maîtres de ſortir de la Floride quand il nous plairoit ſi nous ne rencontrions rien qui nous pût met-

tre à nostre aise, & cela dissipa entièrement la crainte qu'on avoit de se perdre en quelque país desert. C'est pourtant à quoy l'Indien songeoit ; car il nous égara deux jours après. Moscoso luy fit donner quelques traits de corde, c'est une espece de question, sur quoy il avoüa que le Cacique de Mondacao son maître luy avoit commandé de nous perdre, comme estant ses ennemis, & qu'il estoit obligé à executer les ordres de son Seigneur. Le Gouverneur le fit jeter aux chiens qui le déchirerent, & un autre nous conduisit jusques à Soacatino. C'estoit un país fort sterile, où le mayz nous manqua presque entierement. Moscoso s'informa si on n'avoit point de nouvelles des Chrestiens, & les Indiens assurerent qu'ils avoient entendu dire qu'ils marchaient du costé du Sud. Ce rapport nous engagea dans une marche de vingt journées par un país dépeuplé, où l'armée souffrit des fatigues, & des miseres incroyables ; car les Indiens enterroient dans les bois le peu de mayz qu'ils avoient ; & les Espa-

gnols estoient obligez après les fatigues de la marche d'aller chaque jour traîner le rasteau dans les bois, pour déterrer dequoy se nourrir. Nous parvinfmes enfin en la Province de Guasco où nous trouvâmes du mayz, dont on chargea les chevaux, & les esclaves Indiens pour aller jusques à Nagissoca. Le premier soin du Gouverneur estoit toujourns de s'informer des Chrétiens; mais les Indiens luy dirent qu'ils n'en avoient point veu d'autres que nous. Il les fit appliquer à la question dont les tourmens leur firent composer une histoire, qui estoit que les Chrestiens avoient penetré jusques à Nacanahez. Mais qu'ils estoient retournez d'où ils estoient venus. Ce lieu n'estoit éloigné que de deux journées. Le Gouverneur y courut avec toute l'armée, & on prit en arrivant quelques Indiens entre lesquelles il s'en trouva une qui dit qu'elle avoit veu les Chrestiens, qu'elle avoit esté leur esclave, mais qu'elle s'estoit échapée. Aussi-tost le Gouverneur envoya un Capitaine & quinze ca-

valiers du costé que cette Indienne designoit , pour voir s'ils ne trouveroient point les traces des chevaux , ou quelque autre marque. Ils n'avoient pas encore fait quatre lieues quand l'Indienne qui leur servoit de guide , leur dit que tout ce qu'elle avoit avancé n'estoit qu'une pure menterie , & on découvrit que tous les autres rapports des Indiens touchant ces Chrestiens supposez estoient de même nature. Ainsi nous retournâmes à Guasco fort déconcertez ; parce que le país où nous estions alors estoit sterile , & qu'il n'y avoit point d'autres habitations du costé du Couchant. On interrogea de nouveau les Indiens qui dirent que de ce costé à dix journées du lieu où nous estions , on trouvoit une riviere appelée Daycao , où ils alloient à la chasse des cerfs , qui estoient au long de ses bords , & qu'ils avoient veu de l'autre costé de cette riviere des peuples qu'ils ne connoissoient pas. On fit provision de tout le mayz qu'on put ramasser , l'armée marcha par un país desertiques à cette riviere. Moscoso la

fit passer par dix cavaliers qui marcherent quelque-temps en suivant le bord, jusques à un hameau d'Indiens composé de quelques méchantes cabanes. Ils s'enfuirent à la veüe des cavaliers laissant leur bagage, qui marquoit leur misere & leur pauvreté. Elle estoit si grande que dans tout ce hameau ils ne purent trouver seulement un demi-boisseau de mayz. Les cavaliers prirent deux Indiens, & revinrent trouver Moscoso qui les attendoit de l'autre costé. Il fit interroger ces Indiens, mais aucun Indien du camp ne put entendre leur langue. Le Gouverneur fit assembler alors tous les Capitaines pour prendre leurs avis sur ce qu'ils avoient à faire. La plus grande partie luy conseilla de reprendre la route de Guachoya & du grand fleuve, parce que la Province de Nilco produisoit beaucoup de mayz. Disant qu'on pourroit passer l'hyver en ce lieu-là, & faire des brigantins pour descendre par la riviere jusques à la mer. De là suivant toujours la coste gagner la nouvelle Espagne; qu'encore que cette en-

treprise eût ses difficultez, comme on l'avoit déjà dit, c'estoit leur dernière ressource; parce que le voyage estoit impossible par terre faute de truchement, qu'ils croyoient que le país au long de la riviere de Daycao estoit celui que Cabeça de Vaca marquoit dans sa relation par où il avoit passé, & auquel les Indiens estoient errants comme les Arabes, sans s'arrester en aucun endroit, & qu'ils se nourrissoient de figues, de racines d'herbe, & de venaison. Que suivant cette conjecture s'ils s'engageoient dans ce país ils y periroient infailliblement faute de vivres; qu'on estoit déjà au commencement d'Octobre; & que si on s'arrestoit davantage, les pluyes & les neiges empêcheroient leur retour; & qu'ils mourroient de faim dans ce miserable país. Moscoso aimoit mieux alors se voir en un lieu où son sommeil ne fût plus interrompu par des alarmes continuelles, que d'estre Gouverneur & conquerant d'un país où la misere & la peine se presentoient de tous costez. Ainsi il s'attacha à cet avis, & donna ses

240 R E L A T I O N
ordres pour reprendre la route de
Guachoya.

C H A P I T R E X X X V .

*L'armée retourne à Nilco & à Minoya
où on fait des vaisseaux pour sortir
de la Floride.*

Q U A N D l'arresté du conseil de guerre fut publié dans le camp plusieurs personnes s'affligèrent de cette résolution. La voye de la mer ne leur paroissoit pas moins difficile , & moins perilleuse que celle de la terre , à cause qu'on manquoit de tout ce qui estoit le plus nécessaire , tant pour la construction que pour l'équipage des vaisseaux. Et ils n'avoient pas perdu l'esperance de trouver quelque pais , dont la richesse les recompenseroit de toutes leurs fatigues , à cause de ce que Cabeça de Vaca avoit dit à l'Empereur. C'estoit que dés qu'il avoit rencontré un pais où le cotton croissoit , il avoit veu de l'or , de l'argent , & des pierreries d'un tres-grand prix. Et il estoit constant que nous
n'ayions

n'avions pas encore pénétré jusques aux lieux où Cabeça avoit esté ; car il avoit suivi la coste de la mer , & nous avions marché par le dedans des terres , & en tirant vers le Couchant. Nous devions par nécessité trouver les lieux dont il parloit , parce qu'il disoit dans sa Relation qu'il avoit marché durant plusieurs jours , & entré dans les terres par le costé du Nord. Outre cela on avoit trouvé quelques mantes de coton , & même des turquoises à Gualco ; & les Indiens nous faisoient comprendre par signes qu'ils tiroient ces choses d'un país qui estoit vers le Couchant , & même ce chemin nous conduisoit en país de Chrestiens ; mais enfin malgré tous les murmures & les chagrins que causoit ce retour , & quoi-que plusieurs eussent fait choix de perir dans la Floride , plutôt que d'en sortir gueux & miserables , néanmoins ils n'eurent pas la force de s'opposer à ce qui avoit esté conclu ; parce que l'avis du Gouverneur se trouvoit conforme à celui de tous les principaux Officiers ; mais quel-

que-temps après un de ces mécontents dit, qu'il auroit de la joye de se crever un œil pour en pouvoir crever un autre à Moscoso, puis qu'il auroit beaucoup de chagrin de le voir heureux. Moscoso & ses amis avoient dessein de se vanger de ce discours, ce qu'ils n'osèrent pourtant faire à cause qu'il devoit quitter sa charge dans deux jours. De Daycao où nous estions jusques au grand fleuve il y a cent cinquante lieues de chemin, que nous avions fait toujours vers le Couchant. Le retour fut tres-fâcheux parce que le païs estoit ruiné, & nous ne trouvions plus de vivres que les Indiens cachotent. Les Bourgs de Naguatax qu'on avoit brûlez, dont on se repentait fort, estoient rebâtis & les maisons pleines de mayz; car ce païs est fort fertile & bien peuplé. On y fait de la vaisselle de terre qui est peu differente de celle d'Estremos, ou de Montemor. Quand Moscoso vint à Chagueté il trouva des Indiens que le Cacique avoit deputez pour luy dire que le Chrétien qui s'y estoit refugié ne vou-

loit pas revenir. Le Gouverneur luy écrivit & luy envoya de l'ancre & du papier, afin qu'il pût faire réponse. La lettre du Gouverneur luy faisoit part de la resolution qu'on avoit prise de sortir de la Floride; qu'ainsi estant Chrestien il ne devoit pas s'abandonner au pouvoir des Indiens sans foy & sans religion; qu'il luy pardonnoit de bon cœur la faute qu'il avoit commise, pourveu qu'il retournât à l'armée, ou qu'il fit sçavoir par écrit si on le retenoit par force. Un Indien luy porta cette lettre & revint sans aucune autre réponse que le nom de Guzman qu'il avoit écrit à la marge de la lettre, avec son signe pour faire connoître qu'il estoit vivant. Moscoso envoya douze cavaliers pour le chercher; mais comme il avoit des espions Indiens qui s'informoient de tout, il se cacha si bien qu'on ne put le trouver. Cependant la necessité où nous estions faite de mayz, obligea le Gouverneur à partir de ce lieu sans en faire d'autre recherche. Nous partîmes donc de Chagueté, & nous passâmes la

riviere pour aller à Aays, & de là suivant le cours de cette riviere nous trouvâmes le Bourg de Cilano que nous n'avions pas encore veu. Enfin l'armée parvint à Nilco, mais on y trouva si peu de mayz qu'il n'estoit pas suffisant pour nourrir les soldats durant le temps qu'on employeroit à faire les vaisseaux. La raison de cette indigence estoit, que nous avions fait séjour à Guachoya durant le temps des semailles, ainsi les Indiens de Nilco effrayez des maux qu'on leur avoit faits n'avoient osé venir semer leurs terres. D'ailleurs on ne sçavoit point d'autre país que celui-cy où il y eût du mayz, & comme il estoit tres-fertile, nous y avions fondé la ressource de nostre subsistance. On tomba dans une confusion qui approchoit du desespoir. La plus grande partie des soldats condamnoit la resolution qu'on avoit prise d'abandonner Guasco, & de ne pas pousser plus loin la découverte par terre. Ils disoient que leur salut estoit desesperé par la voye de la mer, s'il ne plaisoit à Dieu de faire des mira-

cles en leur faveur ; car nous n'avions point de pilote , point de carte marine , & on ne sçavoit pas en quel endroit le grand fleuve entroit en la mer. Les voiles nous manquoient aussi , & il n'y avoit rien dont on put en faire ; & quoi-qu'on trouvât un peu d'enequen qui est une herbe dont on fait une espece de filasse , elle suffisoit à peine pour calfeutrer les vaisseaux. Mais on manquoit absolument de goudran , & on ne les pouvoit construire d'une force capable de resister à la moindre tempeste , qui nous feroit perir sans ressource. Cela nous mettoit devant les yeux l'infortune de Narvaez qui s'estoit perdu sur cette coste. Mais l'inconvenient le plus fâcheux de tous estoit la disette de mayz sans quoy il estoit impossible de subsister , & les soldats n'estant point nourris , ne pouvoient pas travailler. En cette desolation nous prîmes le meilleur parti qui estoit celui de nous recommander à Dieu en le priant de nous ouvrir quelque voye pour nous tirer de ces miseres : il exauça nos prieres par fa-

bonté, & permit que les Indiens de Nilco vinrent avec de grandes soumissions nous donner avis qu'à deux journées du lieu où nous estions on trouvoit sur le bord du grand fleuve deux Bourgs dont nous n'avions point encore eü de connoissance. Ce país estoit appelé Minoya, & il estoit extrêmement fertile. Les Indiens ajoûtoient qu'ils ne sçavoient pas alors s'il y avoit du mayz ou non, à cause qu'ils avoient la guerre avec ces peuples, & qu'ils auroient bien de la joye d'accompagner les Espagnols pour battre ces ennemis. Moscoso détacha un Capitaine avec des gens à pied & à cheval, suivis des troupes de Nilco. Ils allerent à Minoya & trouverent deux grands Bourgs éloignez l'un de l'autre d'une demie lieuë, dans un país uni & découvert. On y prit plusieurs Indiens, & on y trouva du mayz en abondance. Le Capitaine se fortifia en un des deux Bourgs & envoya donner avis au Gouverneur de ce qu'il avoit fait. La joye fut grande dans tout le camp, & on partit aussitost. C'estoit au commencement du

mois de Decembre, & cette marche fut auffi fâcheufe que celle que nous avions faite depuis Cilano, à caufe des marais que nous trouvions & de la pluye accompagnée d'un vent de Nord, de sorte que l'eau nous accabloit d'enhaut & d'embas, & nous avions de grandes actions de graces à rendre à Dieu, quand nous trouvions un peu de terrain sec pour reposer à la fin de la journée. Ces fatigues firent mourir tous nos Indiens de service, & même plusieurs Espagnols quand nous fûmes arrivez à Minoya, & presque tous les autres tomberent dans des maladies longues, & dangereuses, qui degeneroient en lethargie: elles furent fatales à André de Vafconcelos qui en mourut, & à deux autres Portugais de la ville d'Eluas qui s'estoient attachez à luy. Ils estoient freres & se nommoient les Sotis. L'armée se logea dans le meilleur des deux Bourgs qui estoit fermé d'une palissade à un quart de lieuë du grand fleuve. On y apporta tout le mayz qui estoit dans l'autre Bourg qui se montoit en tout

à six milles boisseaux. On trouva en ce lieu du bois le plus propre à la construction des vaisseaux que nous eussions encore veu dans toute la Floride, dont tout le monde remercia Dieu, comme d'une grace tres-singuliere, & on commença de voir paroître quelque rayon d'esperance de nous voir enfin en terre de Chrestiens.

CHAPITRE XXXVI.

On fait sept brigantins, l'armée part de Minoya.

AUSSI-TOST que les quartiers furent établis à Minoya, le Gouverneur fit prendre toutes les chaînes des esclaves qui estoient dans le camp, & ramasser tout le fer qu'on avoit mis en reserve. On dressa une forge pour travailler à la ferrure des vaisseaux, & on coupa le bois pour les construire. Un Portugais de Ceüta qui estant esclave à Fez avoit appris à scier, enseigna à quelques soldats l'usage de la scie, & un Genois que Dieu avoit con-

servé exprés pour nostre salut, (car
luy seul sçavoit l'art de bâtir des
navires, & sans cet homme nous-se-
rions encore dans la Floride) ce
Genois assisté de quatre ou cinq
charpentiers de Biscaye qui prepa-
roient le bois, & dresseoient les pie-
ces, entreprit de faire des brigan-
tins. Un autre Genois & un Cate-
lan de la Comté de Cerdagne pri-
rent le soin de les calfeutrer avec
cette herbe dont j'ay parlé, qui res-
semble au chanvre, & qu'on appelle
enequen, & quand cette herbe leur
manqua ils y suppléerent avec du
fil des mantes qu'ils défaisoient ex-
prés & qu'ils mêloient avec de la
terre grasse. Nous avions un tonne-
lier mais il tomba malade à l'extré-
mité, & comme il estoit le seul de
ce métier on fut obligé d'attendre
qu'il plût à Dieu lui rendre la santé,
& quoi-qu'il fût encore bien foible,
neanmoins quinze jours avant nostre
départ il fit deux grosses pipes pour
chaque brigantin; de celles que les
matelots nomment quartaux, parce
que chacune contient quatre pipes
d'eau. Les Indiens de Taguanate

qui est une Province à deux journées de Nilco en remontant, & ceux de Nilco même, & de Guachoya voyant que les brigantins s'avançoient, se persuaderent qu'on les faisoit pour aller enlever leur recolte qu'ils mettent dans l'eau; néanmoins ils ne laisserent pas d'apporter du poisson, & des mantes que le Gouverneur leur demandoit pour faire des voiles. Dieu voulut bien encore en cette occasion nous donner des marques de sa protection, en inspirant à ces Indiens de nous apporter des mantes; car il n'y avoit pas de moyen d'en aller chercher, parce qu'à l'entrée de l'hyver l'eau nous avoit assiégé dans le Bourg, & n'avoit laissé qu'une lieue de terrain autour de nous. De sorte qu'on ne pouvoit sortir à cheval, & sans cela il estoit impossible de reduire les Indiens; car ils estoient en fort grand nombre & ils craignoient si peu nos gens de pied qu'ils ne faisoient point de façon de les combattre à force égale par terre & par eau, parce qu'ils sont plus adroits à tirer, & plus legers que les Chrestiens, &

que le terrain est plus propre à leur maniere de faire la guerre. Ils apportoiient encore quelques cordes dont on faisoit des cables, & quand elles manquerent on en fit de la pelure des meuriers. Les cavaliers firent des étriers de bois & donnerent leurs étriers de fer pour forger des anchres. Au mois de Mars quoiqu'il n'eût point plu depuis trente jours au moins, la riviere s'enfla si prodigieusement qu'elle alloit jusques à Nilco qui en est éloigné de neuf lieuës; & les Indiens disoient qu'elle s'estendoit tout autant de l'autre costé. Le Bourg où nous estions estoit élevé, cependant aux endroits les plus hauts, l'eau alloit jusques aux étriers d'un cavalier. On bâtit des hangars de grosses pieces de bois, couvers de ramée pour établir les chevaux, & on fit la même chose dans les maisons. Mais comme cela ne défendoit pas de l'eau, on fut obligé à monter dans les greniers, & on ne sortoit des maisons que dans des canots ou à cheval aux lieux où la terre estoit haute. Nous passâmes deux mois

avant que la rivière rentrât dans son lit. Cependant on faisoit bonne garde à nos brigantins, & on ne permettoit plus aux Indiens de s'en approcher dans leurs canots. Car le Gouverneur avoit du soupçon fondé sur quelques conjectures assez justes, appréhendant qu'ils n'eussent eu dessein de se soulever; de sorte qu'il ordonna que sans faire de bruit, on en saisit un de ceux qui venoient au Bourg, & qu'on le luy amenât quand tous les autres se seroient retirés. Cet ordre fut exécuté & voyant que l'Indien ne vouloit rien avouer, il luy fit donner la question. Alors l'Indien confessa que les Caciques de Nilco, de Guachoya & de Taguanate, accompagnez d'autres Caciques jusques au nombre de vingt avoient résolu d'attaquer le camp avec une tres-grande armée; que pour couvrir leur trahison ils devoient luy envoyer un présent de quantité de poisson trois jours avant l'attaque, & un autre présent le jour même qu'ils avoient pris pour cette execution; que les Indiens qui apporteroient ce poisson de concert

avec ceux qui servoient dans le camp devoient mettre le feu aux maisons du Bourg, après s'estre rendus maîtres des lances, & des autres armes qui estoient arangées devant les portes des soldats. Qu'à la veüe du feu les Caciques qui seroient en embuscade dans un bois proche du Bourg, viendroient avec tous leurs gens nous surprendre en ce desordre. Le Gouverneur fit enchaîner cet Indien, & au jour marqué on vint arriver trente Indiens chargez de poisson. On s'en faist aussi-tost, & Moscoso leur fit couper à tous le nez & la main droite, il les renvoya en cet estat à Guachoya dont ils estoient sujets, avec ordre de l'avertir qu'il n'avoit qu'à venir luy & tous les Caciques conjurez. Qu'on les attendoit avec impatience, & qu'il devoit sçavoir que le Gouverneur estoit informé de tout jusques à leurs pensées les plus secretes. Cet exemple leur fit à tous une extrême frayeur, de sorte que Nilco & Taguanate vinrent se disculper avec de grandes soumissions, & quelques jours après Guachoya

amena un autre Cacique de ses vassaux, qui dit au Gouverneur qu'il avoit appris par des témoignages tres-certains, que Nilco & Taguanate avoient effectivement conjuré contre les Chrestiens. Sur quoy Moscoso fit arrester quelques Indiens de Nilco qui avoüerent cette verité. On les mit entre les mains de ce Cacique qui les fit mourir hors du Bourg; & le lendemain Moscoso fit encore punir des sujets de Taguanate après qu'ils eussent aussi confessé la trahison de leur Cacique, à qui il les renvoya sans nez, & sans mains. Cette justice consola & satisfit entierement les Indiens de Guachoya, & depuis ce temps-là ils vinrent tous les jours apporter des mantes, du poisson & des porcs, dont ils avoient tiré la race de quelques truyes qui s'étoient perduës lorsque nous passâmes par ce país. Ils poussèrent même le Gouverneur à faire la guerre à Taguanate d'abord que les eaux furent retirées, & ils s'offrirent à l'accompagner, & à luy servir de guide. Il y envoya des fantassins que

les Indiens conduisirent dans leurs canots en descendant la riviere, & un Capitaine alla par terre avec des cavaliers qui attaquerent le Bourg. Ils firent un gros butin en prisonniers de l'un & de l'autre sexe, & en mantes qui vinrent fort à propos dans le besoin que nous avions de voiles. Enfin les brigantins furent achevez au mois de Juin, & quoique les Indiens nous eussent dit que le grand fleuve ne croissoit qu'une seule fois en toute une année, quand les neiges fondoient, ce qui estoit arrivé, & que nous fussions alors en esté sans avoir veu pleuvoir depuis un fort long-temps, Dieu permit qu'il s'enfla tout d'un coup au croissant de la lune, & qu'il vint pour ainsi dire chercher nos brigantins, qui furent ainsi mis à l'eau tres-aisément; au lieu que si on eût esté obligé à les charier par terre, ils estoient en danger de se briser, ou de s'ouvrir par la quille, ou par quelqu'autre endroit tant la ferrure estoit courte faite de fer & le bordage mince. Les Indiens de Minoya venoient nous servir tous les jours,

non pas tant par inclination, que par nécessité afin de gagner quelque chose pour vivre. Parce que les soldats s'estoient emparez de tout le mayz qu'ils avoient, & comme leur païs en produisoit beaucoup, & qu'ils en tiroient toute leur nourriture, ce peuple qui estoit en grand nombre ne sçavoit plus de quoy se nourrir. Ceux qui venoient au Bourg estoient si abbatus qu'ils n'avoient plus que la peau sur les os, & on en vid mourir plusieurs de pure nécessité. Le Gouverneur avoit défendu tres-severement que personne ne leur donnât du mayz, mais les Chrestiens voyans que les porcs même en avoient tout leur saoul, & que ces pauvres Indiens venoient les servir avec tant de peine, outre la pitié que cauçoit leur extrême misère, ils partageoient charitablement avec eux le mayz qu'ils avoient. Cependant cette charité fut cause qu'ils n'en purent embarquer autant qu'il en falloit pour la subsistance de l'armée. Tout ce qui en restoit fut mis sur les brigantins, & douze grands canots qu'on

qu'on avoit attachez deux à deux ;
 1. On embarqua vingt-deux chevaux des meilleurs qu'on put choisir. 2. On tua les autres dont on fit boucaner la chair , comme celle de tous les cochons qu'on avoit. Ainsi les Espagnols partirent de Minoya le deuxième jour du mois de Juillet de l'année 1543.

CHAPITRE XXXVII.

Les Indiens de Guigaltam attaquent les Espagnols sur la riviere & le succès du combat.

UN jour avant que de s'embarquer , on resolut de donner congé à tous les Indiens & Indiennes qui suivoient l'armée , à la reserve d'une centaine que le Gouverneur fit mettre sur les vaisseaux, ou qu'il permit de retenir. Mais comme il y avoit plusieurs personnes de qualité , à qui il n'osoit refuser ce qu'il accordoit à d'autres , il fut obligé à prendre un détour , en disant que chacun pouvoit garder des Indiens pour s'en servir ,

tant qu'on feroit fur la riviere, mais qu'il falloit les renvoyer tous quand on feroit parvenu jufques à la mer, à caufe qu'on n'avoit pas affez de tonneaux pour y embarquer de l'eau douce, en quantité fuffifante pour tant de monde; cependant il avertiffoit en fecret fes amis de retenir ceux qu'ils ayoient, & qu'ils pourroient conduire jufques en la nouvelle Efpagne: ainfi ceux qui n'étoient pas bien avec luy, dont le nombre eftoit fort grand, renvoyèrent environ cinq cens Indiens de tout âge, & de tout fexe. Entre lesquels il y en avoit de jeunes, qui parloient, & entendoient déjà la langue Efpagnole. Car comme ils ignoroient ce fecret que le temps leur découvrit, ils crurent qu'il y auroit de la cruauté à les emmener, pour les laiffer fi loin de leur païs, en danger de devenir esclaves des autres Indiens; & pour l'intereft d'un fervice de peu de jours, les recompenser fi mal de tous les autres qu'il leur ayoient rendus. Prefque tous ces pauvres Indiens fe retirent en pleurant, ce qui donna beau-

coup de compassion, de voir perdre sans ressource des ames qu'on auroit pû sauver, en leur enseignant la foy Chrestienne, qu'ils auroient receüe de tres-bon cœur. A l'égard des Espagnols qui partirent de Minoya, ils estoient au nombre de trois cens vingt-deux en sept brigantins assez bien bâtis, excepté que les planches en estoient un peu minces, à cause que la ferrure estoit foible, qu'ils n'estoient point goudranez, & qu'ils n'avoient point de pont ou de tillac. On mit des planches en travers pour servir de tillac, afin que les matelots eussent la commodité de faire les manœuvres necessaires, & aussi afin que les soldats peussent y aller prendre l'air. Moscoso nomma des Capitaines à chaque brigantin, & leur fit prêter le serment de luy obeïr, jusques à ce qu'ils fussent en terre de Chrestiens. Il choisit le meilleur de tous pour luy, & nous allâmes ainsi jusques à Guachoya. Les Indiens nous y attendoient dans leurs canots, & ils avoient dressé à terre une espece de salle couverte de branchages, où ils prièrent le

Gouverneur de venir se rafraîchir; mais il s'en excusa, & voulut continuer sa route. Les Indiens nous accompagnerent dans leurs canots, jusques à un bras de la riviere qui se détachoit vers la main droite. Ils disoient à Moscoso que la Province de Guigaltam n'estoit pas loin de là, & ils le pressoient fort de mettre pied à terre, pour faire la guerre à ce Cacique. Promettans qu'ils nous assisteroient de toutes leurs forces; mais comme avant cela ils avoient dit que cette Province estoit éloignée de trois journées, le Gouverneur crut qu'ils avoient le dessein de le trahir, & il leur donna congé. Après quoy nous continuâmes notre navigation, par le bras du fleuve qui estoit le plus large. Le courant estoit extrêmement fort, & nous avançons beaucoup avec les rames. Le premier jour nous descendîmes dans un bois qui estoit au bord de la riviere à main gauche, & quand la nuit vint on se rembarqua. Le lendemain on mit pied à terre près d'un Bourg que les Indiens abandonnerent. On y prit une femme, qui dit

que ce Bourg appartenoit à un Cacique appelé Nuhafené vassal de Quigaltan , & que Quigaltan nous attendoit avec de grandes forces. Moscoso envoya au long des bords de la riviere en descendant , des cavaliers qui trouverent une grande quantité de mayz dans quelques maisons, où toute l'armée alla, & y demeura un jour , pour embarquer le mayz dont nous avons grand besoin. Comme nous estions encore en ce poste , on vid plusieurs canots chargez d'Indiens , qui venoient suivant le cours de l'eau , & quand ils furent au bord opposé à celui où nous estions , ils formerent quelque ordre de bataille avec un peu de confusion. Le General détacha contre eux tous les arbalestriers dans deux canots , qui écartèrent ceux des Indiens , mais comme ils virent que les Espagnols se contentoient de les avoir écartez sans les pousser plus loin , ils reprirent cœur , & s'aprocherent en nous menaçant. Et tant que la flotte fut en ce lieu , ils ne nous quitterent point de veüe , les uns dans leurs canots ,

& les autres sur les bords du fleuve. Ils prirent même les deyans quand on leva les anchres, & allèrent se joindre tous auprès d'un Bourg qui estoit sur un des bords du fleuve, fort élevé, comme s'ils eussent voulu nous attendre pour nous combattre. Chaque brigantin avoit un canot attaché à sa poupe, pour s'en servir dans les occasions. On fit entrer dans ces canots des soldats bien armez, qui dissipèrent cette troupe d'Indiens, & brulerent le Bourg. Après quoy nous allâmes descendre dans une campagne rase, & découverte, où les Indiens n'osèrent venir nous insulter; mais le lendemain ils parurent sur la riviere, jusques au nombre de cent canots, entre lesquels il y en avoit de si grands qu'ils portoient jusques à soixante & dix hommes. Ceux des Caciques avoient leurs payillons, sous lesquels ces Indiens paroissoient ornez de plumes blanches & d'autres couleurs, & ils s'avancerent en bon ordre jusques à deux portées d'arbaleste des brigantins. De ce poste ils envoyèrent trois Indiens dans un petit canot,

sous un faux prétexte d'entrer en quelque traité : Mais en effet pour reconnoître nostre ordre , & nos forces. On les mena à bord du brigantin de Moscoso , à qui un de ces Indiens dit que le Cacique de Guigaltam son Maître , l'avoit envoyé pour luy offrir son amitié , & pour luy declarer que tout ce que ces Indiens de Guachoya avoient avancé contre luy estoit faux ; que comme ils estoient ses ennemis declarez , le Gouverneur ne devoit point ajoûter de foy à leurs impostures : Mais croire que Guigaltam estoit disposé à le servir. Moscoso répondit qu'il estoit bien persuadé des bonnes intentions de Guigaltam , & qu'il rapportât à son Maître qu'il l'estimoit beaucoup , & qu'il souhaitoit d'estre son ami. Les Indiens retournerent voir leurs gens pour porter cette réponse , & aussi-tost ils vinrent fondre sur nous avec des cris effroyables. Le Gouverneur commanda Jean de Guzman avec vingt-cinq hommes armez , dans les canots , pour aller aux ennemis. Les Indiens firent alte à la yeuë de ce détache-

ment, & se partagerent en deux, jusques à ce que les Espagnols furent au milieu de leurs divisions. Alors ils se rejoignirent, & enfermerent Guzman & les canots qui s'estoient avancez avec luy, qu'ils attaquèrent furieusement. Et comme leurs canots estoient bien plus grands que les nostres, & qu'ils se jetoient dans l'eau de tous costez pour les soutenir, & pour renverser ceux de Guzman, ils les firent tourner en un moment. Ainsi ces braves gens tomberent dans l'eau, où ils périrent malheureusement, à cause du poids de leurs armes qui les entraînoient au fond. Ceux même qui purent se soutenir en nageant, ou qui s'attacherent aux canots, furent affommez à coups de perches. Les soldats qui estoient dans les brigantins voyant cet horrible desordre, firent tous leurs efforts pour les secourir; mais la rapidité du fleuve rendit ces efforts inutiles, parce qu'il falloit le remonter pour aller aux ennemis, & on ne put sauver que quatre Espagnols qui gagnerent à la nage le brigantin qui estoit le plus

plus proche. Il s'en perdit onze, entre lesquels on regretta fort Jean de Guzman, & un fils de Dom Carlos appelé Jean de Vargas. Les autres estoient aussi personnes de qualité, & de merite. Ceux qui échaperent dirent qu'ils avoient veu des Indiens porter Jean de Guzman dans un de leurs canots, mais qu'ils n'avoient pû distinguer s'il estoit mort ou vivant.

CHAPITRE XXXVIII.

*De l'opiniâtreté des Indiens à nous
poursuivre durant le cours de
cette navigation.*

CET avantage rendit les Indiens si fiers, & si insolens, qu'ils vinrent insulter les brigantins, ce qu'ils n'avoient encore osé faire. Le premier qu'ils attaquèrent fut celui que Calderan commandoit, & qui estoit à l'arrière-garde. Ils y blessèrent vingt-cinq hommes à la première décharge, car il n'y en avoit dans ce brigantin que quatre qui fussent armez. Ceux-cy se presen-

terent sur le bord pour en défendre l'abord aux Indiens ; mais ceux qui n'avoient point d'armes se voyant exposez aux coups de flèches , quitterent les rames pour aller se mettre à couvert sous le tillac. De sorte que le brigantin se mit de travers , & il auroit esté emporté par le courant de l'eau , si un des soldats armez sans attendre l'ordre du Capitaine n'eût fait reprendre la rame à un fantassin , qui redressa le brigantin & le gouverna , pendant que le cavalier le couvroit de sa rondache , & de son corps même. Les Indiens ne s'approchoient point plus près que la portée de leurs arcs , d'où ils nous faisoient bien du mal sans qu'on pût leur en faire , parce qu'il n'y avoit qu'une arbaleste dans chaque brigantin , les autres n'estant point en estat de servir ; de sorte que les Espagnols ne pouvoient faire autre chose qu'attendre leurs coups , & défendre l'abord. Ils quitterent enfin ce brigantin pour en aller attaquer un autre , qu'ils combattirent durant une demie heure , & ils les tâterent ainsi tous l'un après l'au-

tre. On avoit fait faire des nattes doubles bien battuës & si fortes qu'une flèche ne pouvoit les percer. Et ceux à qui les Indiens en laisserent le temps, en firent une pavesade au long des bords des brigantins. Ces peuples enragez de ce qu'ils ne pouvoient offenser les nôtres en tirant de but en blanc, pousoient en haut leurs flèches à coup perdu, afin qu'en retombant dans le brigantin elles fissent plus de mal par leur poids. Et ils blefferent ainsi quelques soldats. Leurs plus grands efforts furent contre ceux qui mennoient les chevaux dans les canots, qu'ils tenterent cent fois d'aborder. Mais les brigantins les défendoient en tournant autour de ces canots, & enfin ils les mirent au milieu de la flotte. Cependant comme cette maniere de combattre les fatiguoit, jusques au point qu'ils ne pouvoient presque plus soutenir leurs armes, le Gouverneur résolut de naviger durant toute la nuit, afin de passer la Province de Quigaltan, au delà de laquelle il croyoit que les ennemis nous laisseroient en repos. Mais

ils nous suivirent toujourn; & quand on les croyoit bien loin, & qu'on commençoit à reprendre ses esprits, ils se faisoient entendre par des cris si terribles, qu'on en estoit tout étourdi. Ces alarmes continuerent durant toute la nuit, & la moitié du jour suivant, auquel temps la flotte se trouva hors des bornes de la Province de Quigaltan; neanmoins nous n'en eûmes guere plus de soulagement; car ces gens avant que de nous quitter nous recommanderent aux Indiens de cette autre Province, qui se mirent aussitost à nous poursuivre avec cinquante canots. Nous fûmes durant un jour entier & une nuit, aux mains avec eux. Même ils eurent la hardiesse d'aborder un des brigantins qui faisoit la retraite, avec le canot qu'il traînoit après luy, d'où ils enleverent une Indienne, & blesserent quelques soldats. Ceux qui conduisoient les chevaux dans les canots, las de ramer durant un si long espace de temps, se reposoient quelquefois, & aussitost les Indiens leur tomboient sur les bras.

Ce qui obligeoit les brigantins à les attendre , & nous retardoit beaucoup , en sorte que le Gouverneur se resolut de descendre à terre , & de faire tuer tous les chevaux. Ainsi quand on eut reconnu un endroit propre à executer ce dessein , on mit pied à terre , pour assommer ces animaux qui furent boucanez comme les autres. Il en demeura seulement quatre ou cinq en vie , & après que les Espagnols se furent rembarquez , les Indiens descendirent pour s'en saisir. Mais les chevaux se défendirent en ruant , & en courant de costé & d'autre , ce qui leur donna une si grande frayeur que la plus grande partie se jetta dans l'eau , & ils remonterent tous dans leurs canots pour suivre les brigantins à grands coups de flèches , qu'ils tiroient sans relâche. Nous passâmes ainsi cette nuit entière , & jusques à dix heures du jour suivant , auquel temps les ennemis nous quitterent. Alors sept canots d'Indiens d'un petit Bourg qui estoit sur le bord du fleuve , vinrent continuer la chasse , mais comme ils s'apperceu-

rent qu'ils nous faisoient peu de mal, ils retournerent à leur Bourg, & depuis ce temps-là nous ne rencontrâmes plus d'ennemis sur la riviere. Nostre navigation dura dix-sept jours pendant l'espace de deux cens cinquante lieuës. Le fleuve se partage en deux bras en arrivant à la mer, & chacun d'eux a bien une lieuë & demie de largeur.

CHAPITRE XXXIX.

La flotte arrive à la mer ; Ce qui arriva aux Espagnols avant que d'y entrer & au commencement de leur voyage.

COMME les soldats estoient extrêmement fatiguez de tant de combats, & encore davantage du travail de ramer, on resolut de mettre pied à terre à une demie lieuë de l'embouchure du fleuve, afin de leur donner quelques jours de repos. Ce qui les affligoit encore estoit la necessité où on se trouvoit à l'égard des vivres. Dautant que depuis plusieurs jours, ils ne man-

geoient rien qu'un peu de mayz rosti ou cuit au pot , qu'on leur distribuoit par rations, en donnant plein un casque à chaque chambrée de trois camarades ; encore rasoit-on cette mesure. D'abord que nous fûmes campez , les Indiens vinrent en sept canots attaquer ceux que nous avions , & en même temps d'autres ennemis s'avancerent à travers d'un marais armez de perches garnies de crocs fort pointus , faits de l'os d'un poisson , dont ils combattirent avec une vigueur extraordinaire contre nous jusques à en venir aux mains , après avoir blessé quelques Espagnols à coups de flèches ; mais enfin on les repoussa avec assez de peine. Cependant le Gouverneur fit entrer des soldats dans les canots pour aller aux ennemis. Ils attendirent jusques à la portée de l'arc , & après avoir tiré & blessé des soldats ils se retiroient avec la même legereté qu'un cavalier bien monté se débarasse d'entre quelques gens de pied ; & s'estant ralliez ils revenoient à la charge , toujours à la portée de leurs traits

sans craindre les nostres ; car encore que nos soldats eussent quelques arcs, ils n'en sçavoient pas tirer, outre qu'ils avoient les bras presque rompus à force de ramer. Au lieu que les ennemis les attendoient à leur aise : & après avoir fait leurs décharges ils faisoient le caracol, comme les chevaux legers dans une escarmouche. Ce qui estant remarqué par nos gens avec le peu d'apparence qu'il y avoit de les joindre, & même que ceux qui s'en approchoient le plus estoient fort maltraittez, ils se contenterent de les avoir écartez, & revinrent aux brigantins. On demeura en ce lieu deux jours, après quoy la flotte suivit le bras de la riviere où nous estions, jusques à la mer. Le Gouverneur fit sonder l'emboucheure, & après avoir trouvé quarante brasses de profondeur il fit jetter les ancres, & assembler le conseil, afin que chacun donnât son avis sur le voyage qu'on alloit entreprendre. La question estoit de resoudre si nous passerions droit à la nouvelle Espagne en nous jettant en haute

mer, ou si nous irions terre à terre en suivant la coste. Les avis furent differens ; mais celuy de Jean Danhusco l'emporta dans l'esprit du Gouverneur. Parce qu'il trouva quelques autres personnes qui donnerent dans son sentiment. Cet homme presumoit beaucoup de sa capacité, & sur tout de son intelligence en fait de marine & de navigation, quoi-que sa science sur ces matieres ne fût appuyée d'aucune experience. Il remontra au Gouverneur qu'il estoit bien plus à propos de se mettre en pleine mer pour traverser le Golphe, que de s'attacher à une coste qui faisoit plusieurs retours, puis qu'on abregeroit ainsi le voyage des trois quarts du chemin. Soutenant que selon les cartes marines qu'il avoit veuës, la coste depuis le lieu où nous estions jusques à la riviere des Palmes, courroit de l'Est à l'Oüest, & que depuis cette riviere jusques à la nouvelle Espagne, elle alloit du Nord au Sud. Qu'ainsi en la suivant on prenoit un détour qui nous retarderoit extrêmement, & qui nous

mettroit en danger d'estre surpris de l'hyver , avant que d'arriver en un pais habité par des Chrestiens. Au lieu que si le vent nous aidoit un peu , nous pouvions traverfer le golfe en dix ou douze jours. Mais cet avis n'estoit point approuvé par la meilleure partie de ceux du conseil. Ils disoient qu'il estoit bien plus seur de suivre la coste , quoique le voyage fût plus long ; parce que nos bâtimens estoient d'une tres legere fabrique , & sans tillac , ce qui les exposoit au danger de se perdre si nous estions battus de la moindre tempeste ; que le risque n'estoit pas moins grand du costé des calmes , ou du vent contraire , à cause qu'on n'avoit presque point d'eau douce faute de vaisseaux pour la mettre. Et enfin quand les brigantins seroient assez forts pour resister aux orages , que n'ayant ni pilote , ni carte marine pour regler nostre route , ce seroit une temerité de traverfer un golfe inconnu. Cet avis qui avoit le plus de voix fut suivi , & on arrêta qu'on ne s'éloigneroit pas de la coste. La flotte

estant presté à partir, le cable de l'anchre du brigantin sur lequel le Gouverneur estoit, laissa son anchre au fond de l'eau. Et quoi-que nous fussions proche de terre, néanmoins elle ne put jamais estre repêchée par les plongeurs, à cause de la profondeur de la riviere. Moscoso & tous ceux qui estoient sur son brigantin furent tres-fâchez de cet accident; & ils furent obligez à prendre une meule qui leur tint lieu d'anchre, avec quelques mords qui estoient restez à ces cavaliers qui l'accompagnoient, & qu'on attachâ à cette meule pour en augmenter le poids; ainsi nous entrâmes en mer avec un vent favorable, & par un très beau temps le dix-huitième jour de Juillet. Le Gouverneur & Danhusco menoiert l'avant-garde avec leurs brigantins, & ils estoient déjà éloignez de la coste de deux ou trois lieuës. Les autres Capitaines allerent trouver le Gouverneur pour luy demander s'il avoit dessein d'abandonner la coste, ce qu'il ne devoit pas faire sans leur en faire part, puis qu'il agissoit ainsi contre ce qu'il

avoit esté resolu dans le conseil , que s'il ne vouloit pas fuivre cette resolution , ils ne le suivroient pas aussi , & que chacun feroit sa route à part. Moscoso répondit qu'il n'entreprendroit rien sans l'avis de son conseil ; qu'il s'écartoit seulement de la terre pour faire une navigation plus seure durant la nuit , & que le lendemain il reviendrait à la veuë de la coste quand il en seroit temps. Nous allâmes durant tout ce jour-là , & le suivant jusques au soir avec un bon vent , & sans quitter l'eau douce , ce qui nous surprit , parce que nous estions bien éloignez de l'embouchure du grand fleuve. Mais comme son courant est tres-fort , & que la coste est basse & douce , il pousse ses eaux fort avant dans la mer. Sur le soir on découvrit une petite Isle comme un écueil , où la flotte jetta l'ancre pour prendre un peu de repos. En ce lieu Danhusco fit tant par ses raisons que tous les Officiers consentirent à se mettre en pleine mer. Nous fîmes cette route durant deux jours , mais quand on voulut reye-

nir à terre le vent nous fut contraire, de sorte qu'au quatriéme jour l'eau commença à manquer. Tout le monde chargeoit de maledictions Danhusco ; & le Gouverneur même , qui s'attachoit à son avis , & tous les Capitaines jurèrent qu'ils n'abandonneroient plus la terre, & que le Gouverneur fit telle route qu'il luy plairoit. Dieu permit que le vent se changea un peu , & quatre jours après que la flotte se fût jettée en pleine mer , l'eau manquant tout à fait , elle revint à terre à force de rames , avec beaucoup de peine , & nous allâmes descendre sur une coste de sable sans aucun abry. Sur le soir le vent se mit au Sud , qui est le traversier de cette coste sur laquelle il pouffoit nos brigantins. Il estoit violent & nos anches estant foibles de fer, n'avoient point de tenuë , & labouroient le fond. En cette extrêmité tout le monde sauta dans l'eau par l'ordre du Gouverneur , & se mit du costé de la terre pour repousser les brigantins vers la mer , jusques à ce que le vent s'appaisa.

CHAPITRE XL.

Une tempeste écarte les brigantins , il se rejoignent à un écueil.

DEs que l'orage fut cessé, nos gens allerent à terre où ils firent des fosses , qui nous fournissoient assez d'eau douce pour en remplir les pipes de chaque brigantin. Le lendemain on mit à la voile, & au bout de deux jours nous jettâmes l'ancre sur une petite cale en maniere de golfe , à couvert du Sud qui souffloit alors, & qui nous estoit contraire. Il nous retint durant quatre jours en ce lieu. Enfin le calme estant revenu nous nous en tirâmes à force de rames. Mais le vent se rafraîchit vers le soir, de sorte qu'il portoit les brigantins vers la terre. On s'apperceut alors de la faute que nous avions faite en quittant nostre abry ; car la mer s'émut horriblement , & le vent devint si furieux , que les brigantins ne purent aller de conserve. Deux d'entre eux qui estoient plus avant

vers la mer, furent poussez en un bras de mer qui entroit dans les terres, & les cinq restans écartez les uns des autres d'une lieuë, ou d'une lieuë & demie, furent jettez sur une plage découverte sans sçavoir où ils estoient, ni ce que les autres estoient devenus. La mer agitée brisoit rudement sur cette coste & les anchres n'avoient point de tenuë. Les rames estoient presque inutiles contre la violence de l'orage, quoi-qu'il y eût au moins sept ou huit hommes sur chacune pour tenir le bâtiment vers l'eau. Ce qui obligea tous les autres à sauter hors le bord. Ils laissoient passer la vague qui portoit à terre le brigantin, & ils le repoussioient vers la mer avec une peine incroyable, durant que les autres avec les * gameles vuidoient l'eau qui étoit entrée dans les vaisseaux : cependant l'orage croissoit à tous momens, avec la crainte de voir briser les brigantins, qui estoient nostre unique ressource, quand nous fûmes attaquez d'un mal encore plus insupportable. Car il s'éleva sur la minuit une si ef-

*Ce sont
des jar-
res de
bois où
l'on don-
ne à mē-
ger aux
Mates-
lots.

* Cou-
fins.

froyable quantité de * mosquitoes que nous en fîmes tout couverts & leurs piquures caufoient des douleurs si cuisantes qu'il sembloit qu'elles fussent empoisonnées. Le calme revint à la pointe du jour, car le vent s'appaisa, mais non pas les mosquitoes, qui fondirent sur nous en si grand nombre, que nos voiles en paroïssent toutes noires, de blanches qu'elles estoient, & les rameurs ne pouvoient mettre la main à l'aviron sans avoir auprès d'eux quelqu'un qui les émouchât. Neanmoins la joye que nous eûmes de voir cesser la tempeste, nous fit enfin tourner en raillerie cette incommodité, quand le jour nous fit paroître les uns aux autres avec des faces monstrueuses. Et c'estoit un spectacle fort divertissant de voir les soufflets que chacun se donnoit pour écraser les mosquitoes. Chacun reprit la rame, & nous nous rejoignîmes tous dans ce petit golfe, où les deux premiers brigantins avoient relâché. Nous y trouvâmes de cette écume qu'on appelle copec, & que la mer produit presque semblable

ble à de la poix , & en effet quelques-uns s'en servent au lieu de goudran, ainsi que nous le pratiquâmes, de sorte qu'on passa deux jours en ce lieu pour donner le radoub * à nos brigantins. Nous navigeâmes l'espace de deux autres jours, & on jetta l'anchre dans une baye où nous fîmes autant de séjour ; & on envoya sept hommes dans un canot pour reconnoître le fond de la baye qu'ils ne purent trouver. La flotte partit par un vent de Sud qui nous estoit contraire , néanmoins comme il n'estoit pas violent , le desir que chacun avoit de finir bien-tost cette navigation , nous fit employer toutes nos forces pour nous en mettre en mer. Nous allâmes ainsi durant deux jours avec peu de vent , & beaucoup de peine jusques à une petite Isle qui estoit à l'entrée d'un bras de mer. Le temps qui survint nous fit rendre bien des graces à Dieu , de nous avoir procuré cet abry. Il y avoit quantité de poisson qu'on prenoit aux filets ou avec l'hameçon , & il arriva qu'un soldat ayant jetté un hameçon dont le bout

* C'est à dire boucher les vöyes d'eau, & mettre les Vaisseaux en bon estat.

de la ligne estoit attaché à son bras, un poisson engloutit l'appas d'une si grande force qu'il entraîna l'homme dans l'eau jusques sur son col. Dieu permit qu'il se souvint d'une hache qu'il portoit, dont il coupa la ligne & revint en nageant au bûgant. Le mauvais temps nous retint en ce lieu l'espace de quatorze jours, après lesquels il plut à Dieu de nous envoyer un vent favorable, dont nous luy rendîmes de tres-humbles actions de grâces par une procession fort devote que nous fîmes au long du bord de l'Isle. En le priant de nous conduire en un lieu où nous puissions luy consacrer nos services avec plus de zele, & de tranquillité.

C H A P I T R E X L I.

*Les Espagnols arrivent à la ville
de Panico.*

ON trouve de l'eau douce en fouillant un peu dans le sable par toute cette coste : ce qui nous estoit tres-commode pour en rem-

plir nos quartenx. Ainſi après avoir achevé la proceſſion nous nous embarquâmes & courûmes à la vetue de la terre durant ſix jours. Dans ſco inſiſtoit toujourns ſur ſon premier avis, diſant qu'il avoit veu des cartes marines, & qu'il ſe ſouvenoit que cette coſte couroit du Nord au Sud, auſſi-toſt qu'on avoit paſſé la riviere des palmes ; que juſques à preſent nous avions eſté de l'Eſt à l'Oüeſt ; & qu'ainſi ſuivant ſon eſtime cette riviere ne devoit pas eſtre fort éloignée. La flotte ſ'avança un peu vers l'eau, & le lendemain à la pointe du jour on apperceut de loin quelques palmiers qui paroifſoient s'élever au deſſus de la ſurface de l'eau, & nous remarquâmes que cette coſte gifoit du Nord au Sud. A midi on commença à découvrir des montagnes fort hautes, ce qu'on n'avoit point encore veu ; parce que depuis le port du Saint Eſprit juſques en cet endroit, le terrain eſt bas & uni ; de ſorte qu'on ne ſçauroit le voir que de fort près. Ces remarques nous firent croire que nous avions paſſé la riviere des pal-

mes durant la nuit , & nous ſçavions bien qu'elle eſt à ſoixante lieuës de celle de Panico. Mais les autres ſouſtenoient qu'il ne falloit pas perdre un temps qui nous eſtoit ſi favorable , & que Panico ne pouvoit eſtre ſi proche qu'on pût craindre de le paſſer durant la navigation d'une nuit. On reſolut enfin de continuer la route à petites voiles. Ce que toute la flotte executa, excepté deux brigantins , qui allant à toutes voiles , ſe trouverent à la pointe du jour au delà de Panico ſans le voir; mais les Capitaines des cinq autres brigantins qui faiſoient l'arriere-garde furent plus ſages & plus heureux. Le premier brigantin qui découvrit la riviere fut celui du Capitaine Caldeiran. Ils en eſtoient à un quart de lieuë ſans le découvrir. Quand ils virent l'eau trouble qu'ils trouverent douce en la goûtant : alors ils s'avancerent juſques à l'embouchure , où l'eau venoit brifer ſur un banc qui eſtoit l'entrée. Comme perſonne ne la connoiſſoit, ils furent quelque-temps à conſulter s'ils s'y engageroient , ou s'ils

passeroient plus avant. Enfin ils prirent le parti d'entrer en ramant terre à terre, pour éviter le courant, & ils trouverent un port. Ils remarquerent en y entrant quelques Indiens habillez à la maniere d'Espagne, ce qui leur donna la hardiesse de leur demander en quel país ils estoient : les Indiens répondirent en Espagnol qu'ils estoient dans la riviere de Panico, & que sa Ville estoit à quinze lieuës de là. La joye que cette nouvelle leur donna est au delà de toutes les expressions. Ce jour leur parut plus heureux que celui de leur naissance. Ils sauterent à terre après l'avoir baïsée mille fois. Ils levoient les mains, & les yeux vers le Ciel, pour remercier Dieu de la grace qu'il leur accordoit. Les soldats des brigantins qui suivoient celui de Caldeïran, voyant qu'il entroit dans la riviere firent la même route, & se rendirent dans le port ; mais ceux qui estoient sur les deux autres brigantins n'eurent pas la même fortune. Comme ils s'apperceurent qu'on ne les suiyoit pas, ils revirerent pour

chercher les autres brigantins, mais le vent s'opposa à leur dessein, & la mer s'emut de telle sorte qu'ils furent obligez à jeter l'anchre proche la coste. En ce lieu ils furent battus d'une si furieuse tempeste, que voyant qu'ils n'en pouvoient soutenir la violence, ni en cet endroit, ni à la mer, ils prirent le parti d'échoüer sur la coste. Et comme les brigantins estoient legers, & tiroient peu d'eau, & que cette plage estoit basse & d'un sable doux, le vent les y jetta à sec sans endommager ni les bâtimens, ni aucun de ceux qui estoient dessus. Ainsi durant que les Espagnols qui estoient au port goûtoient un plaisir qui ne peut s'exprimer, ceux-cy estoient accablez d'une double mortification, de ne sçavoir point de nouvelles de leurs compagnons, & d'ignorer en quel país la fortune les avoit jettez, & où ils pouvoient rencontrer des peuples farouches & ennemis des Espagnols. Leur naufrage estoit arrivé à deux lieues au dessous du port. Et d'abord qu'ils se virent hors de peril, chacun fit un paquet.

de ce qu'il put emporter, & ils s'avancerent dans le païs. Ils rencontrèrent enfin des Indiens qui leur apprirent où ils estoient. Ce qui fit tourner leur chagrin en une extrême satisfaction, & ils remercierent Dieu comme ils le devoient faire pour les avoir tirez de tant de miseres & de perils.

CHAPITRE XLII.

Les Espagnols vont à Panico, & la maniere dont les habitans les receurent.

NOSTRE voyage dura cinquante-deux jours depuis l'embouchure du grand fleuve dans la Floride, jusques à celle de la riviere de Panico, où nous entrâmes le dixième du mois de Septembre 1543. on employa quatre jours à remonter la riviere avec les brigantins : mais comme le vent estoit foible, & qu'il nous aidoit peu à cause des retours que cette riviere fait, de sorte qu'on estoit souvent obligé de se servir de cable pour les tirer, ce

manège nous cauſoit autant de chagrin que de peine ; ainſi nous laiffâmes aux matelots la conduite des brigantins, & nous allâmes par terre à Panico, pour ſatisfaire plutôt l'impatience où tout le monde eſtoit, de ſe trouver en païs de Chrétiens, & d'aſſiſter au ſervice divin, ce que nous n'avions pas fait depuis un fort long-temps. Nous eſtions tous habillez de peaux de cerf teintes en noir, & eſtant entrez dans la Ville nous allâmes droit à l'Egliſe, offrir nos prieres à Dieu, & le remercier tres-humblement des miracles qu'il avoit faits pour noſtre conſervation. Les Bourgeois qui avoient eſté avertis de noſtre arrivée par les Indiens, ſe rendirent à l'Egliſe, d'où ils menerent dans leurs maiſons ceux d'entre nous qu'ils purent reconnoître, ou qui appartenoient à leurs parens ou à leurs amis. Le Gouverneur de la place offrit ſa maiſon à Moſcoſo, & donna ordre de loger les autres Eſpagnols ſix à ſix, ou même davantage ſuivant la commodité des habitans, qui traitèrent leurs hoſtes avec beaucoup de charité,

charité, de poules, de pain de mayz, & de fruits du païs, qui sont les mêmes que ceux de l'isle de Cuba. La ville de Panico contient environ soixante & dix familles. Leurs maisons sont presque toutes bâties de pierre, & de chaux, excepté quelques-unes qui ne le sont que de bois, & elles sont toutes couvertes d'herbes seches. Le païs n'est pas riche, puis qu'on n'y trouve ni or ni argent; mais d'ailleurs les habitants y ont en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie. Les plus aisez n'ont pas cinq cens écus de rente, & leur revenu consiste en coton, en poules, & en mayz, que les Indiens qui sont leurs vassaux leur payent de redevance. Nous y entrâmes au nombre de trois cens onze cavaliers ou soldats, restez de plus de six cens qui avoient suivi Soto dans la Floride. Le Gouverneur de la place dépêcha sur l'heure même un Bourgeois pour donner avis à Dom Antonio de Mendoza Viceroy de Mexique, que trois cens hommes des troupes qui avoient esté avec Dom Fernand de

Soto pour découvrir , & faire la conquête de la Floride , estoient arrivez à Panico , afin qu'il donnât ses ordres pour leur subsistance , puis qu'ils estoient au service de l'Empereur. Cette nouvelle surprit extrêmement le Viceroy & tous les habitans de Mexique ; car on nous croyoit perdus du moment que nous nous estions enfoncez dans l'interieur des terres de la Floride , & ils consideroient comme un miracle de ce que sans aucune place de retraite , & sans aucun secours, nous nous estions maintenus durant un si long - temps entre ces infideles. Aussi-tost que le Viceroy eût receu l'avis , il envoya un ordre par écrit de nous fournir par tout où nous passerions , des viyres , & des Indiens de service , & si on refusoit de nous en donner , il nous permettoit par le même ordre d'en prendre par force , sans encourir aucune peine ; mais nous n'en eûmes pas besoin ; car on venoit au devant de nous par tout où nous passions , & chacun s'empressoit à nous offrir des poules , & d'autres provisions.

CHAPITRE XLIII.

*De la maniere honneste & genereuse
dont nous fûmes traitez par le Vi-
ceroy & par les habitans de Me-
xique.*

ON conte soixante lieuës de Pa-
nico à la grande ville de Mesti-
tam, ou Mexique ; & il y en a au-
tant de cette ville au port de Vera-
crux, qui est aussi éloigné de soixan-
te lieuës de Panico. C'est à ce port
de Veracruz qu'on s'embarque pour
aller de Mexique en Espagne , &
où on aborde pour venir d'Espagne
à Mexique. Et ces trois Villes for-
ment comme un triangle, dont Ve-
racrux est à l'angle du Sud, Panico
à celui du Levant , & Mexique au
Couchant. Ce pais est si peuplé
qu'il n'y a pas plus d'une lieuë &
demie de distance , entre les Bourgs
des Indiens les plus éloignez l'un
de l'autre. Quelques-uns de nos sol-
dats les plus fatiguez demeurèrent
un mois à Panico , d'autres quinze
jours , & enfin durant tout le temps

qu'il plut à chacun sans que leurs hostes témoignassent en avoir le moindre chagrin. Au contraire ils leur faisoient part de tout ce qu'ils avoient, & il n'y en eût pas un seul qui ne marquât du déplaisir de les voir partir. Aussi la dépense qu'on leur faisoit ne les incommodoit pas, puis qu'ils tirent de leurs Indiens plus de vivres qu'il n'en faut pour leur subsistance, & qu'ils prenoient un fort grand plaisir à entendre le recit de nos aventures. Le Gouverneur fit part à tous ceux qui en voulurent prendre, des denrées qu'il avoit en sa possession appartenantes à l'Empereur, pour les droits qu'on luy payoit. Ceux à qui il estoit resté quelques cottes de maille estoient fort heureux; car ils la troquoient contre un cheval. Ainsi quelques-uns se monterent, mais la plus grande partie fit le voyage de Mexique à pied. Les Indiens nous receurent par tout avec mille honnestetez, & toutes sortes de bons offices, offrant aux soldats tout ce qu'ils avoient dans leurs maisons, quoi-qu'ils eussent en abondance de quoy se

nourrir. Car quand on demandoit une poule à un Indien il en apportoit quatre, & si on témoignoît avoir besoin d'un fruit qui ne se trouvoit qu'à une lieuë de là, il couroit aussi-tost pour l'aller chercher. A l'égard des malades ils les portoient sur des brancards d'un Bourg à l'autre. En quelque Bourg d'Indiens que les soldats arrivassent, le Cacique commandoit aussi-tost un Indien qui portoit une verge de justice en la main, pour donner ordre qu'on fournît des vivres. Ils appellent cet Officier Tapilé, c'est à dire, Meirinho ou Sergent. Il se donnoit encore le soin de nous pourvoir d'Indiens pour porter les malades, & nostre petit équipage. Le Viceroy envoya au devant de nous à vingt lieuës de Mexique, un Portugais avec du sucre, des raisins secs, des grenades, & d'autres rafraîchissemens pour les malades qui en auroient besoin. Et il nous fit sçavoir qu'il vouloit habiller tous les soldats aux dépens de l'Empereur. Les Bourgeois de Mexique vinrent nous recevoir hors des portes de la Ville,

& demandoient aux soldats comme une grande faveur qu'ils vinssent prendre leur logis, & ceux qui purent obtenir cette grace les menerent chez eux, où ils les regalerent, & les habillèrent si bien, que l'équipage du plus mal vestu valoit au moins trente écus. Le Viceroy prit le même soin pour ceux qu'il retira dans son Palais, ou il faisoit manger à sa table les personnes d'une qualité distinguée. Il y avoit une autre table pour les simples soldats où tout le monde estoit receu, mais quoi-qu'il se fût informé de la qualité d'un chacun pour luy rendre l'honneur qu'il meritoit, comme il ne refusoit point sa table à aucun des conquerans, Gentilhomme ou roturier, il arrivoit quelquefois que le Maître se trouvoit assis coste à coste de son Valet. Neanmoins ce petit desordre venoit de la part de ses Officiers, dont pourtant ceux qui sçavoient mieux leur monde s'informoient de la qualité des personnes, & les traitoient avec distinction. En un mot tout le monde contribuoit à l'envi à nous bien trai-

ter, de la maniere la plus obligeante qu'on puisse voir, & ils prioient les soldats de ne point faire de façon de recevoir ce qu'ils leur presentoient, disans qu'ils s'estoient veus aussi en de pareilles extremitez, & que d'autres les avoient assiste, & enfin que c'estoit une coûtume receüe en ce país. Que Dieu leur en rende la recompense, & qu'il luy plaise de faire la grace à ceux que sa bonté a conservez dans cette découverte, d'employer leurs jours à son saint service, & que sa misericorde infinie daigne recevoir en sa gloire ceux qui ont fini leurs jours dans cette entreprise, & ceux qui croient en luy & qui confessent sa sainte foy.

CHAPITRE XLIV.

De quelques singularitez de la Floride, des fruits, des oiseaux, & des animaux que ce país produit.

DU port du S. Esprit, où les Espagnols prirent terre pour entrer dans la Floride, jusques à la

Province d'Ocuté on conte environ quatre cens lieues d'un pais plat, couvert de lacs, & de bois fort épais, excepté quelques endroits d'une terre legeré, qui produit des pins sauvages; & on ne voit ni montagnes, ni collines dans toute cette route. La terre d'Ocuté est plus grasse & plus fertile, les bois y sont moins épais, & elle a des prairies arrosées de ruisseaux. Il y a cent trente lieues d'Ocuté à Cutifachiqui, dont on en fait quatre-vingt, par un pais desert, qui n'a que des pins sauvages, & qui est neanmoins traversé par de grandes rivières. Mais de Cutifachiqui à Xuala, on ne trouve que des montagnes, durant l'espace de deux cens cinquante lieues. Ces deux bourgs sont situés dans un pais haut, mais uni, & entre-coupé de ruisseaux qui ont des prairies sur leurs bords. Au delà de Xuala on trouve les Provinces de Chiaha, de Coça, & de Talise, qui sont de belles plaines d'une terre sèche; & qui produit du mayz en abondance. De Xuala à Tascaluca, il peut y avoir 250. lieues, & 300

lieuës de Tascaluca jufques au grand fleuve. Et ce pais eft bas, plein de lacs & de marais, mais le terrain change de nature au delà du grand fleuve. Il eft affez haut, cependant il s'y trouve des campagnes, & c'est le pais le plus peuplé qui foit en toute la Floride. A l'égard du grand fleuve on va en fuivant fes bords d'Aquixo à Pacaha, & à Coligoa, durant cent cinquante lieuës de plaines où le bois eft rare & dont le terroir eft tres-fertile en quelques endroits, & fort agreable. De Coligoa à Autiamqué on conte 250. lieuës, pais de montagnes, & d'Autiamqué à Guacay 230. lieuës de pais uni; mais les montagnes recommencent de Guacay à Daycao éloignez de 120. lieuës. La route du S. Efprit à Palaché fe fait de l'Est à l'Oüest & au Nord d'Est; de Cutifachiqui à Xuala du Sud au Nord, de Xuala à Coça de l'Est à l'Oüest, & de Coça à Tascaluca, & de là jufques au grand fleuve & aux Provinces de Quizquiz, & d'Aquixo de l'Est à l'Oüest. Enfin Pacaha eft au Nord d'Aquixo, Tula à l'Oüest

de Pacaha, & Autiamqué au Sud de Tula, ainfi que les Provinces de Guachoya & d'Aycao. Le pain qui fe mange dans toute la Floride eft fait de mayz qui refsemble au gros mil, & ce mayz fert de nourriture dans les Antilles, & dans toutes les Indes qui appartiennent à la couronne de Caftille. On trouve encore dans la Floride des noix, des prunes, des meures & des raifins; chacun laboure fon champ de mayz en particulier, mais tous ces autres fruits font en commun, parce qu'ils croiffent dans les campagnes en tres-grande quantité, fans qu'il foit neceffaire de cultiver, ni d'arrofer les arbres. Les montagnes produifent des chataignes qui font plus petites que les marons d'Efpagne. Depuis le grand fleuve en tirant vers le Couchant les noix font differentes de celles des autres Provinces, car elles font tendres & ont la figure d'un gland, & depuis le même fleuve jufques au port du S. Efprit elles font plus dures, & les noyers ainfi que leurs fruits refsemblent à ceux d'Efpagne. On trouve par toute la

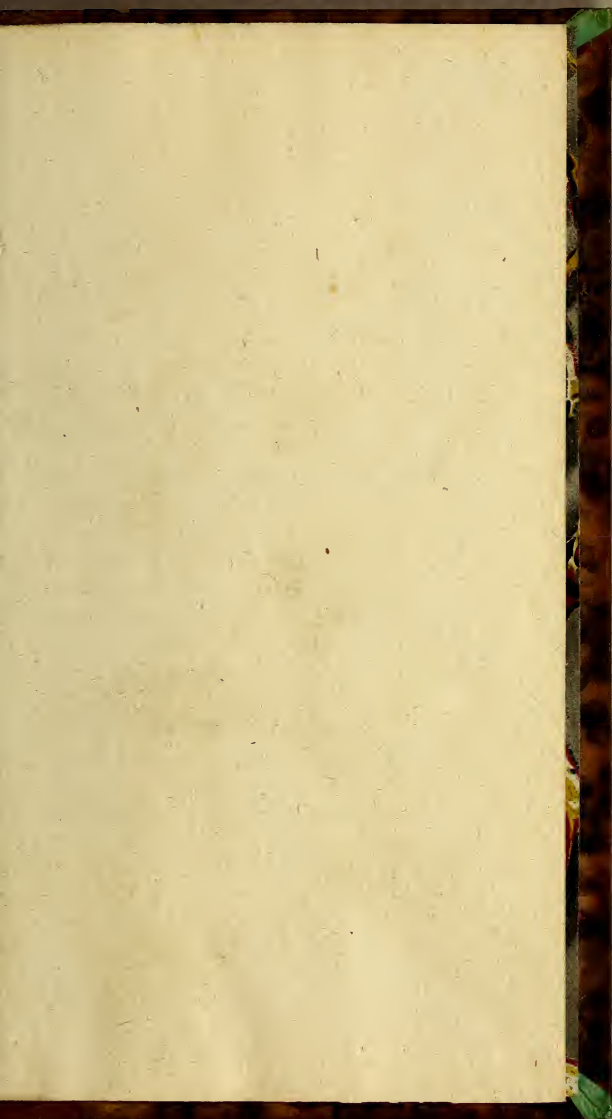
Floride un fruit qui croît sur une
 espece de legume semblable au lis-
 que les Indiens sement. Ce fruit res-
 semble aux poires de bon chrestien,
 la chair & le goût en sont excellens.
 On voit encore une autre herbe qui
 porte son fruit proche de la terre
 comme le pommier d'amour & qui
 est tres-bon. Les prunes sont de
 deux couleurs, les unes rouges &
 les autres d'un gris obscur de la
 grandeur & de la figure des noix.
 Elles ont trois ou quatre noyaux,
 & on fait d'excellens pruneaux de
 ces dernieres, qui surpassent en
 bonté toutes celles d'Espagne. Les
 vignes ne manquent que de cultu-
 re; ce qui se reconnoît en ce que
 les raisins ont les pepins fort gros
 & fort durs, neanmoins ils ne lais-
 sent pas d'estre tres-bons. Enfin
 tous les fruits sont meilleurs &
 moins mal-faisans que ceux d'Espa-
 gne. Ce pais nourrit beaucoup
 d'ours & de lions, de loups, de cerfs,
 de chats sauvages, de chats privez,
 de lapins. Les * poules y sont sau-
 vages, & grosses comme des paons,
 on en voit une tres-grande quanti-

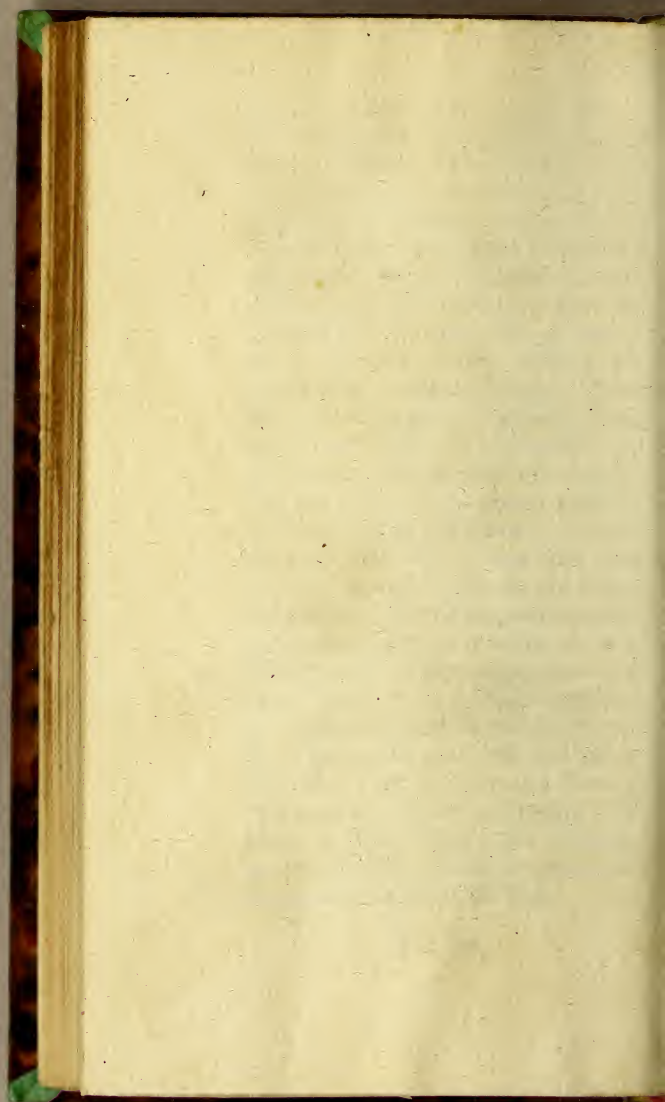
* Ce sont
 nos pou-
 les d'Inde.

300 RELATION DE LA FLOR.

té. Les perdrix sont petites comme celles d'Afrique. Il y a encore des gruës, des oyes, des tourterelles, des grives, & des moineaux, & d'autres oiseaux noirs, plus grands que des moineaux, & plus petits que des étourneaux. Enfin on y trouve des autoûrs, des faucons, des gabians, & de tous les autres oiseaux de proie qu'on voit en Espagne. Les Indiens en general sont assez bien faits, mais ceux des plaines sont de plus belle taille & bien plus legers que ceux des montagnes, comme aussi les peuples qui habitent le fond du païs sont plus à leur aise que ceux de la coste. Car le territoire de la coste est sterile & pauvre; mais comme la misere les rend fiers & belliqueux, ils font des courses pour pirater. Du port du S. Esprit jusques à Palaché, & de Palaché à la riviere des Palmes, la route est de l'Est à l'Oüest, & de la riviere des Palmes jusques à la nouvelle Espagne du Nord au Sud. Cette coste est basse & douce, mais pleine de bancs & de grandes battures de sable.

F I N.





C685
R3826



